ÉCRIVAINS

CRITIQUES ET MORALISTES

DE LA FRANCE.

V.

M. VINET.

Un ami, qui habite le voisinage des montagnes, et à qui je demandais si la vue n'en était pas monotone à la longue, me répondait : « Non, elles ne le sont pas : elle ont, à leur manière, la diversité continuelle de l'Océan, et sans parler des couleurs changeantes, des reflets selon les heures et les saisons, et à n'y voir que les contours et les lignes, elles sont inépuisables à contempler. Souvent, aux lieux les plus connus, un certain profil soudainement caractérisé me révèle des masses différentes, des groupes nouvellement conçus, que je n'avais jamais envisagés de cette sorte, et qui sont vrais, et qui s'ajoutent à la connaissance vivante que j'ai du tout. » Ce que cet ami me disait de ses montagnes, je l'appliquais involontairement à notre littérature, à mesure que, l'envisageant de loin, sous un aspect extérieur, et pourtant d'un lieu qui est à elle encore par la culture, elle me paraissait offrir une perspective nouvelle dans des ob-

jets tant de fois étudiés et connus. Vue hors de France, et pourtant en pays français encore de langue et de littérature, cette littérature française est comme un ensemble de montagnes et de vallées, observées d'un dernier monticule isolé, circonscrit, lequel, en apparence coupé de la chaîne, y appartient toujours, et sert de parfait balcon pour la considérer avec nouveauté. Il en résulte aux regards quelque chose de plus accompli. Les lignes et les grands sommets y gagnent beaucoup, et reparaissent bien nets. Quelques-uns qu'on oubliait se relèvent; quelques autres, qui font grand effort de près et quelque apparence, s'enfoncent et n'offusquent plus. Les proportions générales se sentent mieux, et les individus de génie détachent seuls leur tête.

On y gagne enfin de bien voir autour de soi cette partie, à la fois isolée et dépendante, sur laquelle on se trouve, et qu'on ne songeait guère à découvrir quand on était dans la vie du milieu et dans le tourbillon du centre. On y gagne de connaître une culture, d'un intérêt général aussi, qui reproduit en moins, mais assez au complet, les grands mouvemens de l'ensemble, et les fait revoir d'un jour inattendu dans une sorte de réflexion secondaire. On a chance encore d'y rencontrer quelques hommes parmi lesquels il en est peut-être d'essentiels, et qui importent à l'ensemble de la littérature elle-même.

La Savoie, Genève et le pays de Vaud, forment, littérairement parlant, une petite chaîne dépendante de la littérature française, qu'on ne connaît guère au centre, et qu'on ne nommerait au plus que par les noms de De Maistre, de Jean-Jacques et de Benjamin Constant, qui s'en détachent. Le pays de Vaud, pour m'y borner en ce moment, eut portant un développement ancien, suivi, tantôt plus particulier et plus propre, tantôt plus dépendant du nôtre, et réfléchissant, depuis deux siècles, la littérature française centrale, mais, dans tous les cas, resté beaucoup plus distinct que celui d'une province en France. Au moyen-âge, la culture et la langue romanes, qui remontaient par le Rhône, furent celles de ce pays. A défaut de chants héroïques perdus, on a plusieurs vieilles chansons familières, piquantes ou touchantes, et demeurées populaires à travers les âges. Le ranz des vaches de cette contrée, le ranz des *Colombettes*, celui, entre les divers ranz, auquel l'air célèbre est attaché, a de plus une petite action dramatique, vive de couleur et de poésie (1). Au XVI[e] siècle, époque où la langue française, dès auparavant régnante, achève de prendre le dessus et de reléguer le roman à la condition de pa-

(1) Voir *le Canton de Vaud, sa Vie et son Histoire*, par M. Olivier, tom. I, liv. II.

tois, le pays de Vaud paya son plein tribut à notre prose par les écrits du réformateur Viret, réputé le plus doux et le plus onctueux des théologiens de ce bord. Dans sa patrie, voisine de celle de Calvin, il tenta un rôle pareil avec plus de modération, et en aidant également sa doctrine d'une phrase saine, abondante et claire. Persécuté à Lausanne, où il portait ombrage aux Bernois, il dut à la mère d'Henri IV un asile en Béarn, où il mourut. On a de lui une préface (1), où il se prononce en défenseur de la langue vulgaire sans mélange de mots étrangers : on y sent, à quelques traits contre ceux qui forgent un langage tout nouveau, le contemporain sévère de Rabelais et de Ronsard. Par Duperron, né en son sein, mais qu'il renvoya à la France, le pays de Vaud fut pour quelque chose dans l'établissement littéraire qui suivit, et ne demeura pas inutile à l'introduction de Malherbe, qui eut, comme on sait, le célèbre cardinal pour patron. Le XVIIe siècle fit sur ce pays la même impression que par toute l'Europe : il y eut soumission, adhésion absolue et hommage. Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, la connaissance, le goût, l'imitation des chefs-d'œuvre et du style des grands écrivains classiques furent d'extrême mode dans la haute société de Lausanne. On en a des témoignages écrits et spirituels. Dans le volume de *Lettres recueillies en Suisse*, par le comte Golowkin (2), parmi des particularités piquantes qui ajoutent à l'histoire littéraire de Voltaire et de quelques autres noms célèbres, il se trouve, de femmes du pays, plusieurs lettres, qui rappellent heureusement la vivacité de Mme de Sévigné, dont la personne qui écrit se souvient elle-même quelquefois. Enjouement, moquerie, savoir, mouvement animé, et un peu affecté, je le crois sans peine, c'étaient, à ce qu'il semble, les traits de la belle compagnie d'alors. Rousseau a jugé, avec assez de sévérité, la société de ce temps, et ce ton que Claire d'Orbe ne représente pas mal, quoi qu'il en dise. Nulle part surtout, plus qu'au pays de Vaud, on n'avait la science de nos classiques : on y savait Boileau et le reste par cœur. Encore aujourd'hui, c'est là, en quelqu'un de ces villages baignés du lac, à Rolle peut-être, qu'il faudrait chercher des hommes qui savent le mieux le siècle de Louis XIV à toutes ses pages, et qui feraient les pastiches de ces styles les plus plausibles et les moins troublés d'autres réminiscences. Les séjours de Voltaire, de Rousseau, dans ces pays, en rajeunirent à temps la littérature, et la firent

(1) Avertissement en tête des *Disputations chrétiennes*, 1552.
(2) Genève, 1821.

toute du XVIII[e] siècle au lieu du XVII[e], où elle était restée. Le séjour de M[me] Necker à Paris, les retours de M[me] de Staël à Coppet, hâtèrent et entretinrent cette initiation. Benjamin Constant, grace à l'atmosphère environnante qui favorisait la nature de son esprit, était, à douze ans, un enfant de Voltaire (1). Par sa famille, il avait pris les traditions et le ton du XVIII[e] siècle; avant d'être venu à Paris, il était Parisien. Les *Lettres écrites de Lausanne*, délicieux roman de M[me] de Charrière, montrent combien le goût, le naturel choisi et l'imagination aimable étaient possibles, à la fin du dernier siècle, dans la bonne société de Lausanne, plus littéraire peut-être et moins scientifique que ne l'était alors celle de Genève. Les romans de M[me] de Montolieu montrent seulement le côté romanesque et vaguement pathétique qui s'exaltait de Rousseau, tout en se troublant de l'Allemagne. Bonstetten, qui vécut long-temps à Nyon avant d'être à Genève, était, à travers son accent allemand de Berne, un homme du XVIII[e] siècle accompli. Un autre Bernois du siècle passé, qui tenait au français par le pays de Vaud, avait fait, dans un poème intitulé : *Vue d'Anet*, ces vers dignes de Chaulieu :

Quittons les bois et les montagnes;
Je vois couler la Broye (2) à travers les roseaux;
Son onde, partagée en différens canaux,
S'égare avec plaisir dans de vastes campagnes,
Et forme dans la plaine un labyrinthe d'eaux.
Rivière tranquille et chérie,
Que j'aime à suivre tes détours!
Ton eau silencieuse en son paisible cours
Présente à mon esprit l'image de la vie:
Elle semble immobile et s'écoule toujours.

Cette continuation, ce progrès de littérature et de poésie n'a pas cessé de nos jours, comme bien l'on pense. L'émancipation du pays de Vaud et sa nationalité constituée ont assuré aux générations actuelles des études plus fortes et plus d'élan. Le mouvement romantique y a eu son action, et on s'en dégage maintenant après s'en être fortifié. Sans parler des poésies publiées et connues comme le recueil des *Deux Voix* (3), il y a bien de jeunes espérances, et qui ne se gâtent pas jusqu'ici de fausses ambitions. Les étudians de Lausanne aiment

(1) Voir, au tome I[er] de la *Chrestomathie* de M. Vinet, une charmante lettre écrite de Bruxelles par Benjamin Constant, âgé de douze ans, à sa grand'mère : l'homme y perce déjà tout entier.

(2) Rivière qui se jette dans le lac de Morat.

(3) Lausanne, 1835.

à marier de beaux airs allemands à des chants poétiques souvent composés par quelqu'un d'entre eux. Voici les premiers vers que j'ai retenus d'un de ces chants de tout à l'heure :

Quel est ce roi sublime et tendre,
Qui, vers nos déserts attiédis,
Les yeux en pleurs, paraît descendre
Les bleus coteaux du paradis?

C'est le pauvre fils de Marie;
C'est l'époux de la terre en deuil,
Qui pose la lampe de vie
Dans le mystère du cercueil?

Dans une pièce de vers, qui obtint, il y a peu d'années, le prix à l'académie de Lausanne, je trouve ces beaux traits de nature; il s'agit d'un voyageur :

Il voit de là les monts neigeux
Et les hauts vallons nuageux.
Puis il entend les cornemuses
Des chevriers libres et fiers,
Perdus dans la pâleur des airs
Par-dessus les plaines confuses;

et cette autre gracieuse peinture des ébats auxquels se plaisent les nains et les sylphes de la montagne :

Sur les bords de l'eau claire, à l'ombre des mélèzes,
Leurs doigts avaient cueilli le rosage et les fraises;
Et cadençant leur vol aux divines chansons,
Dans leur danse indécise ils rasaient les gazons.
Sur la brise réglant leur suave harmonie,
Ils chantaient du bleu ciel la douceur infinie,
Et sous leurs pas légers le gazon incliné
Remplissait de senteurs le val abandonné (1).

Mais jusqu'ici j'ai dit plutôt en quoi la littérature du pays de Vaud suivait et reflétait la nôtre; je n'ai pas assez fait sentir ce qui lui est propre, original, ce qui la marque un peu plus elle-même en la laissant française. Benjamin Constant, le plus illustre nom d'écrivain qui s'y rattache, est un Français de Paris et sans réserve (2). Et cependant ce pays a produit des esprits qui, à un certain tour d'idées particulier, ont uni une certaine manière d'expression, et qui offrent

(1) Tous ces vers sont d'un très jeune homme, M. Monneron.

(2) Sauf deux ou trois formes de locutions peut-être, et qu'encore bien peu de Français aujourd'hui sont à même de relever dans son style.

un mélange, à eux, de fermeté, de finesse et de prudence, un mérite solide et fin, un peu en dedans, peu tourné à l'éclat, bien qu'avec du trait, et dont Mme Necker, dans les manuscrits qu'on a publiés d'elle, ne donnerait qu'un échantillon insuffisant. On ne saurait mieux étudier ces qualités de près et au complet que chez un écrivain de nos jours, âgé d'un peu plus de quarante ans, le plus distingué, sans contredit, et le plus original des prosateurs du pays de Vaud, passés et présens, chez M. Vinet.

M. Vinet est à la fois un écrivain très français et un écrivain tout-à-fait de la Suisse française. Lorsque, dans ses écrits littéraires, imprimés à Bâle, destinés en partie à la jeunesse allemande, et dédiés à des membres du gouvernement de son pays, il dit du siècle de Louis XIV *notre* littérature, on est un peu supris au premier abord, et l'on est bientôt plus surpris que la littérature française, en retour, ne l'ait pas déjà revendiqué et n'ait pas dit de lui *nôtre*. Ses livres ne sont pas connus chez nous; son nom modeste l'est à peine. On se rappelle au plus son Mémoire sur la liberté des cultes, couronné en 1826 par la Société de la morale chrétienne. A part les fidèles du *Semeur*, quels lecteurs de journaux savent le nom et les titres de M. Vinet, critique littéraire des plus éminens, moraliste des plus profonds?

Il est élève de l'académie de Lausanne. Sorti du village de Crassier ou Crassy, qui avait été déjà le lieu de naissance de Mme Necker, il fit tout le cours de ses études à cette académie, dont la discipline était alors fort désorganisée par suite des évènemens publics. Les étudians étudiaient peu; M. Alexandre Vinet se distingua de bonne heure, et par son application, et par des qualités plus en dehors, plus hardies ou plus gaies qu'il semble n'appartenir à son caractère habituel; mais toute jeunesse a sa pointe qui dépasse à émousser. On cite de lui un poème héroï-comique, où il y a, dit-on, de la gaieté de collége, *la Guétiade*, imitation du *Lutrin*, et qui célèbre sans doute quelque démêlé avec le guet; il rima encore quelques autres riens du même genre. A l'enterrement d'un professeur fort aimé, on vit s'avancer au bord de la tombe un jeune homme (c'était M. Vinet), qui fit l'oraison funèbre du défunt; cette action ne laissa pas d'étonner un peu les mœurs extrêmement timides du pays, et, on peut le dire, celles de l'orateur lui-même. En 1815, époque bien critique pour le pays de Vaud, que Berne devait chercher à reprendre, mais que M. Frédéric-César La Harpe, ancien précepteur de l'empereur Alexandre et noble citoyen, protégea heureusement, M. Vinet, sim-

ple étudiant encore, ne fut pas sans quelque influence, et cette poésie légère d'université, il l'employa à quelques chansons, devenues aussitôt populaires, contre les Bernois, contre l'*ours* de Berne. — L'homme que nous verrons si modéré, si tolérant, si timide même, ne manque pas d'une certaine énergie ardente que ses autres qualités recouvrent. Et si, par la délicatesse exquise de sa modestie, il sort un peu de la manière plus couramment démocratique des mœurs de son pays, il y rentre tout-à-fait par cette énergie et cette faculté de résistance, qui ne s'affiche pas, mais se retrouve toujours. Chez M. Vinet, elle a de plus toute la consécration du devoir réfléchi et saint.

Il est probable qu'à cette période de jeunesse plus hardie, il accueillait les productions de M. de Châteaubriand et de M[me] de Staël, et applaudissait à ce mouvement de la littérature extra-impériale, plus vivement qu'il n'a fait à celui de 1825 à 1830, qui le trouva déjà mûr et auquel il a dès l'abord moins cru.

Mais les idées morales, religieuses, chrétiennes, eurent toujours le pas dans son esprit sur les opinions purement littéraires. Né dans la réforme, à un moment où le besoin d'un réveil religieux s'y faisait sentir, il participa tout-à-fait à ce mouvement de réveil, sans le pousser jamais jusqu'à la séparation, à l'exclusion et à la secte. Sa prudence consciencieuse, sa doctrine, toujours éclairée de charité, lui attirèrent, jeune, la considération qui, avec les années, est devenue autour de lui une révérence universelle. Étant encore étudiant en théologie, il fut appelé à l'université de Bâle, comme professeur de littérature française. Il accepta, et revint ensuite à Lausanne passer ses examens de ministre et recevoir la consécration. A Bâle, il professe depuis près de vingt ans (1), et le fruit de son enseignement littéraire se retrouve en substance dans les trois portions de sa *Chrestomathie*, dont les deux premiers discours préliminaires sont d'importantes dissertations, et dont le troisième est un précis historique de toute la littérature française, morceau capital de l'auteur et chef-d'œuvre du genre.

Comme pasteur et prédicateur évangélique, sa doctrine et sa manière se peuvent approfondir dans ses *Discours sur quelques sujets religieux*, dont la troisième édition, publiée en 1836, contient de remarquables additions. Plusieurs discours, notamment les deux qui ont pour titre : *l'Etude sans terme*, sont des modèles de ce genre, mi-

(1) M. Vinet, nommé depuis peu professeur d'éloquence de la chaire dans l'académie de Lausanne, telle qu'elle se développe aujourd'hui, doit y revenir, et par conséquent quitter l'université de Bâle.

partie de dissertation et d'éloquence, de cette psychologie chrétienne qui forme comme une branche nouvelle dans la prédication réformée.

Dans le journal *le Semeur*, fondé depuis 1830, on a publié divers extraits de ces productions de M. Vinet, et il a de plus constamment enrichi cette feuille d'articles de psychologie religieuse, ou de littérature et de critique très fine et très solide, que son talent si particulier d'écrivain, et sa sagacité caractérisée de penseur, dénoncent aussitôt au lecteur un peu exercé et signent distinctement à travers tous les voiles anonymes (1).

Mais, avant ces divers travaux de littérature ou de religion, qui tendent toujours sans bruit à être des actions utiles, M. Vinet a eu dans le pays de Vaud un rôle plus animé, plus manifestement dessiné, et qui se rapporte précisément au temps de son Mémoire en faveur de la liberté des cultes. Dans cette patrie de Viret, d'un des plus onctueux et des plus charitables d'entre les réformateurs, il convenait que le réveil de l'esprit religieux, qui poussait peut-être quelques croyans ardens à la secte et au puritanisme, ne devînt pas une occasion, un éveil aussi de persécution, de la part de l'église établie, menacée dans sa tiédeur. M. Vinet, qui participait de tout son cœur à la révivification de la doctrine évangélique, mais qui ne donnait dans aucun excès, joua un bien beau rôle en cette querelle. Il fut, avec son ami M. Monnard, le principal défenseur de la liberté religieuse à Lausanne : il prit en main le droit de ceux qu'on persécutait, et dont il n'épousait pas d'ailleurs les conséquences absolues et restrictives. A l'occasion d'une brochure dont il était l'auteur, et dont M. Monnard s'était fait l'éditeur, ils soutinrent tous les deux un procès, et ils eurent un moment, sous forme de tracasseries qu'on leur suscita, quelque part à cette persécution si chère à subir pour ce qu'on sent la vérité.

On conçoit que le mémoire de M. Vinet en faveur de la liberté de tous les cultes, un peu antérieur, mais animé par une action si prochaine, était pour lui autre chose qu'une thèse philosophique où sa raison se complaisait : c'était une sainte et vivante cause; et, à travers la surcharge des preuves et la chaîne un peu longue de la démonstration, à travers le style encore un peu raide et non assoupli, cette chaleur de foi communique à bien des parties de cet écrit, et surtout à la prière de la fin, une pénétrante éloquence.

Il en faudrait dire autant, à plus forte raison, de plusieurs bro-

(1) Les articles sur M. de La Rochefoucauld, sur M. Esprit, sur *le Paradis perdu* de M. de Chateaubriand, sur *Arthur*, etc., etc.

chures de lui sur le même sujet, et dont une polémique de charité et de justice animait l'accent.

Mais ce n'est que dans ses écrits subséquens, dans les discours de sa *Chrestomathie* d'abord, que nous trouvons M. Vinet écrivain complet, critique profond. A partir de ce moment, chacune de ses paroles compte, et elles ont pourtant si peu retenti chez nous, qu'on nous pardonnera d'y insister un peu.

La *Chrestomathie française* n'est, comme son nom l'indique, qu'un recueil, un choix *utile* de morceaux de vers et de prose, tirés des meilleurs auteurs français, distribués et gradués en trois volumes pour les âges, 1° l'enfance, 2° l'adolescence, 3° la jeunesse et l'âge mûr. Ces morceaux sont accompagnés fréquemment d'analyses, toujours de notes, quelquefois de petites notices sur les auteurs, dans lesquelles, en peu de lignes d'une concision excellente, tout point essentiel est rendu frappant, tout point en réserve est touché. M. Vinet, dans sa modestie, n'a voulu et n'a cru faire que cela, et il semble craindre même de n'avoir pas atteint son but : il l'a, selon nous, dépassé de beaucoup, ou mieux, surpassé.

Son discours à M. Monnard, dans lequel il discute les avantages qu'il y aurait à étudier et à analyser la langue et la littérature maternelle comme on étudie les langues anciennes, est tout d'abord propre à faire ressortir les qualités de grammairien analytique et de rhéteur, de Quintilien et de Rollin accompli, que possède M. Vinet. Il ne faut pas oublier sa situation précise. Il est Français de littérature, de langue; il ne l'est pas de nation, et il professe en pays allemand. Mais, quand il professerait, non pas à Bâle, mais à Lausanne même, c'est-à-dire au sein de la Suisse française, il aurait encore à faire au français, comme à une langue qui, bien qu'elle soit la sienne, doit toujours là un peu s'apprendre dans les grammaires, pour être sue très correctement. La thèse qu'il soutient, et qui serait fort à défendre à Paris même (qu'il importe d'étudier les classiques français pas à pas et dans un esprit scientifique), est surtout d'application rigoureuse aux lieux où il écrit. Quand il combat ceux qu'il appelle les *réalistes* à Bâle, et qui voudraient éliminer le plus possible la littérature pure de l'enseignement, il soutient, à propos des classiques français, la même cause que chez nous M. Saint-Marc Girardin contre M. de Tracy, M. de Lamartine contre M. Arago, à propos des classiques grecs et latins; et s'il déploie dans la discussion moins de prestesse sémillante, ou de riche et poétique abandon, que nos champions de France, il y porte des raisons encore mieux enchaî-

nées, une politesse ingénieuse non moindre. Chez M. Vinet, la régularité du raisonnement, la propriété un peu étudiée de l'expression, laissent place à tout un atticisme véritable, qui, à la fois, étonne hors de France, et qui pourtant ne paraît pas dépaysé. J'insiste sur ce résultat composé, non pas contradictoire. M. Vinet, à Lausanne, sinon à Bâle, est à sa place; il a une originalité qui reproduit et condense heureusement les qualités de la Suisse française, et, en même temps, il a une langue en général excellente, attique à sa manière, et qui sent nos meilleures fleurs.

Voici, j'imagine tout spécieusement d'après lui-même, de quelle façon il s'y est pris pour atteindre à cette difficile perfection : « Il « s'agit, dit-il (1), d'apprendre notre langue à fond, d'en pénétrer « le génie, d'en connaître les ressources, d'en apprécier les qualités « et les défauts, de nous l'approprier dans tous les sens; et ne me « sera-t-il pas permis d'ajouter (puisque je parle du français et que « j'en parle en vue de la culture vaudoise), que le français est pour « nous, jusqu'à un certain point, une langue étrangère? Éloignés « des lieux où cette langue est intimement sentie et parlée dans toute « sa pureté, ne nous importe-t-il pas de l'étudier à sa source la plus « sincère et avec une sérieuse application? Or, on ne peut hésiter sur « les moyens. Les grammaires et les dictionnaires, dont je ne pré- « tends point contester la nécessité, sont à la langue vivante ce « qu'un herbier est à la nature. La plante est là, entière, authenti- « que et reconnaissable à un certain point; mais où est sa couleur, « son port, sa grâce, le souffle qui la balançait, le parfum qu'elle « abandonnait au vent, l'eau qui répétait sa beauté, tout cet en- « semble d'objets pour qui la nature la faisait vivre, et qui vivaient « pour elle? La langue française est répandue dans les classiques, « comme les plantes sont dispersées dans les vallées, au bord des « lacs, et sur les montagnes. C'est dans les classiques qu'il faut aller « la cueillir, la respirer, s'en pénétrer; c'est là qu'on la trouvera « vivante; mais il ne suffit pas, je le répète, d'une promenade inat- « tentive à travers ses beautés. » J'ai voulu, en citant cette belle page, donner idée, encore moins de la méthode, que du succès.

A côté de ce charmant passage qui unit l'exactitude de chaque détail à la fraîcheur et au souffle, et que Buffon, reparlant du style, aurait écrit, j'aurais, dans le même discours, et dans le style de M. Vinet en général, là encore où il est le plus parfait, quelques dé-

(1) Discours préliminaire, tom. I.

fauts essentiels à relever, et qui tiennent au procédé même par lequel les qualités se sont acquises ou accrues. Il y a des duretés de mots et d'images (1); il y a de ternes et pénibles endroits (2), des invasions du style doctrinaire et rationel (3), qui font que tout d'un coup la transparence a cessé. Une image physique, très précise, s'insère quelquefois, s'incruste, pour ainsi dire, dans une trame d'ailleurs tout abstraite, et quoique ce puisse être très juste de sens à la réflexion, cela a fait faire de prime-abord un petit soubresaut (4). Préoccupé qu'il est, avant tout, de la stricte déduction, l'écrivain ne se fie pas assez à la liaison générale et au courant simple de l'idée. La concaténation ininterrompue, comme il dirait peut-être, remplace souvent sans nécessité le libre jeu de l'esprit; l'attention se reposerait utilement dans des endroits de diffusion heureuse. La propriété parfaite et si précieuse des termes, où il se complaît, accuse quelquefois trop la vigilance à chaque mot, une véracité de détail qui ne se contente pas toujours d'être claire et distincte, mais qui veut être *authentique*, pour me servir d'une expression qu'il aime. A force d'accentuer le mot dans sa propriété, il lui arrive de le rendre dur. Les habitudes intérieures du devoir, de la règle morale, ont passé sur son style, en ont déterminé l'allure, et sans doute la marquent trop par endroits.

J'ai dénoncé tous les défauts parce que M. Vinet est un des maîtres les plus éclairés de la diction, parce que, si j'osais exprimer toute ma pensée, je dirais qu'après M. Daunou pour l'ancienne école, après M. Villemain pour l'école plus récente, il est, à mon jugement, de tous les écrivains français celui qui a le plus analysé les modèles, décomposé et dénombré la langue, recherché ses limites et son centre, noté ses variables et véritables acceptions. Et combien il est ingénieux et vif à animer l'analyse la plus abstraite de la grammaire! Quand il nous signale en une langue les divers systèmes de mots qui disparaissent ou s'introduisent selon les changemens plus ou moins graves survenus dans les mœurs, il montre l'un ou l'autre de ces cortéges mobiles qui se retire avec le temps, laissant à la vérité dans la lan-

(1) Par exemple, une lecture où règne une vérité *si concrète*;... un fait *ressortissant à* ce qu'il y a d'universel et de fondamental dans l'esprit humain;..... les grèves arides de l'*égoïsme*, etc.

(2) Nous n'avons pas l'*option* de nos adversaires, etc. (Tom. I, pag. xv.)

(3) Un langage qui *émousse l'individualité*, et toutes ces formes trop fréquentes, *répudier l'utilité immédiate*, *abdiquer la rigueur des principes*, etc., etc.

(4) Ne permettez pas à la langue de *s'ankiloser* (en parlant de Quinault), c'est b e qui a *désossé* la langue française, etc.

gue, dit-il, des allusions et des métaphores qui ne peuvent s'en détacher, mais toutefois emportant, *ainsi qu'une épouse répudiée*, la plus grande partie de sa dot. En parlant des mots d'abord nobles, de quelques mots employés par Malherbe lui-même, mais qui finirent par être déshonorés dans un emploi familier, et qu'il fallut expulser alors de la langue de choix : « C'est le cheval de parade, dit-il, qui, sur ses vieux jours, est envoyé à la charrue. » Ailleurs (préface du troisième volume), quand, voulant marquer que la poésie d'une époque exprime encore moins ce qu'elle a que ce qui lui manque et ce qu'elle aime, il dit : « C'est une médaille vivante où les vides creusés dans le coin se traduisent en saillies sur le bronze ou sur l'or, » ceci n'est-il pas frappé de l'idée à l'image comme la médaille même? Un tel mot cité me paraît la juste médaille du style de M. Vinet quand il devient du meilleur aloi : car c'est alors un écrivain plutôt encore graveur que peintre.

J'ai parlé des excellentes petites biographies et des notices en quelques lignes, mises à la tête des extraits. Mais tous ces mérites se retrouvent condensés, assemblés et agrandis dans la *Revue des principaux Prosateurs et Poètes français*, morceau très plein et très achevé, véritable chef-d'œuvre littéraire de M. Vinet. Toutes ses qualités de précision, de propriété, de suite, de sagacité fine et de relief en peu d'espace, y sont fondues entre elles, et en équilibre avec le sujet même, qui ne demandait ni un certain essor, ni une certaine flamme, dont l'auteur ne manquerait peut-être pas, mais qu'il s'interdit. C'est le sujet que M. Nisard a également traité dans un fort bon morceau, où pourtant il s'est attaché plutôt à quelques principales figures, et où il s'est donné plus de carrière. M. Vinet n'a fait que fournir celle que lui traçait régulièrement son titre même. Il passe en revue toute la littérature française, depuis Villehardouin jusqu'à M. de Chateaubriand, et en insistant avec continuité sur les trois siècles littéraires. Il n'y a pas un point, pas une maille du tissu qui ne soit solide, exactement serrée; c'est la lecture la plus nourrie, la plus utile, la plus agréable même, aussi bien que la plus intense. Le style de Marie-Joseph Chénier, dans son *Tableau de la Littérature*, égalé ici pour la netteté et l'élégance, est surpassé pour la nouveauté et la plénitude du sens. Je ne sais que la manière de M. Daunou, dans son *Eloge de Boileau*, qui me paraisse se pouvoir comparer avec convenance et avantage à celle de M. Vinet dans ce discours. Combien d'heureux traits d'une concision ingénieuse, où la pensée se double, en quelque sorte, dans l'expression, et fait deux coups d'un même jet! Ce sont

comme deux courans inverses sur le même axe : on reste tout surpris et charmé. Je n'en citerai qu'un seul petit échantillon : après un mot sur Amyot et ses graces françaises, « Ronsard cependant, dit M. Vinet, égarait la poésie loin de la veine heureuse, que son siècle et *lui-même* avaient rencontrée. » Il est impossible de plus enfermer en un l'adoucissement dans la critique, de plus précisément greffer l'éloge dans le blâme. Pas un mot qui ne soit ainsi mesuré et proportionné. Quelle balance sensible et sûre! et pourtant le glaive entrevu parfois! — Soit qu'il nous peigne ce grand style de Pascal, si caractérisé entre tous par sa *vérité*, austère et nu pour l'ordinaire, paré de sa nudité même, et qu'il ajoute pour le fond : « Bien des paragraphes de Pascal sont des strophes d'un Byron chrétien; » soit qu'il admire, avec les penseurs, dans La Rochefoucauld ce talent de présenter chaque idée *sous l'angle le plus ouvert*, et cette force d'irradiation qui fait épanouir le point central en une vaste circonférence; soit qu'il trouve chez La Bruyère, et à l'inverse de ce qui a lieu chez La Rochefoucauld, des lointains un peu illusoires créés par le pinceau, moins d'étendue réelle de pensée que l'expression n'en fait d'abord pressentir, et qu'il se montre aussi presque sévère pour un style si finement élaboré, dont il a souvent un peu lui-même les qualités et l'effort; soit que, se souvenant sans doute d'une pensée de Mme Necker sur le style de Mme de Sévigné, il oppose d'un mot la forme de prose encore gracieusement flottante du XVIIe siècle, à cette élégance plus déterminée du suivant, qu'il appelle *succincta vestis;* soit qu'en regard des lettres capricieuses et des mille dons de Mme de Sévigné, *toute grace*, il dise des lettres de Mme de Maintenon en une phrase accomplie, assez pareille à la vie qu'elle exprime, et enveloppant tout ce qu'une critique infinie déduirait : « Le plus parfait naturel, une justesse admirable d'expression, une précision sévère, une grande connaissance du monde, donneront toujours beaucoup de valeur à cette correspondance, où l'on croit sentir la circonspection d'une position équivoque et la dignité d'une haute destinée; » soit qu'il touche l'aimable figure de Vauvenargues d'un trait affectueux et reconnaissant, et qu'il dégage de sa philosophie généreuse et inconséquente les attraits qui le poussaient au christianisme; soit qu'en style de Vauvenargues lui-même, il recommande, dans les *Elémens de Philosophie* de d'Alembert, *un style qui n'est orné que de sa clarté, mais d'une clarté si vive qu'elle est brillante*; — sur tous ces points et sur cent autres, je ne me lasse pas de repasser les jugemens de l'auteur, qui sont comme autant de pierres précieuses, enchâssées, l'une après

l'autre, dans la prise exacte de son ongle net et fin. Je ne trouve pas un point à mordre, tant le tout est serré et se tient. J'ai cru un instant rencontrer une critique à faire à propos de Saint-Evremond, dont le nom venait un peu tard dans la série, après Rollin; mais à peine avais-je achevé de lire la phrase que l'adresse de l'auteur l'avait déjà fait rentrer dans le tissu, et ma critique était déjouée.

Quand on songe que celui qui a écrit ce précis est un ministre protestant, et non pas un protestant socinien et vague, mais un biblique rigoureux, un croyant à la divinité du Christ, à la rédemption, à la grace, on admire sa tolérance et sa compréhension si étendue, qui ne dégénère pourtant jamais en relâchement ni en abandon. Voltaire est merveilleusement apprécié; je remarquerai seulement et signalerai à l'auteur, pour qu'il le revoie peut-être, un certain paragraphe de la page XLII (1), qui offre beaucoup d'embarras et de pesanteur dans la diction : je ne voudrais pas qu'on pût dire que le malin a porté malheur, sur un point, à qui l'examine avec tant de conscience et avec une profondeur si sérieuse, éclairée du goût. Lorsque venant au poème qu'on évite de nommer, mais qu'il ose louer littérairement, M. Vinet en apprécie l'inspiration et l'influence, lorsque, pour le réprouver plus à coup sûr, il s'arme d'une citation empruntée à Voltaire lui-même, il devient éloquent de toute l'éloquence dont la critique est capable, et cela par le choix que lui seul a su faire d'une citation telle.

Les poètes, nos grands poètes surtout, sont fort bien appréciés de M. Vinet, moins sûrement pourtant que les prosateurs. En général, la fin et le commencement de ce morceau (vrai chef-d'œuvre, je le répète) sont ce qu'il y a de moins parfait. Le début, exact de position et d'aperçu, semble un peu court et insuffisant; la fin, un peu languissante, non terminée net, trahit dans les jugemens et les classemens quelque indécision, quelque concession indulgente. M. Vinet se montre avec tendresse et solennité funèbre dans quelques mots sur le dernier chant de Gilbert, que je n'appellerai pourtant pas un *grand* poète (2). Je ne puis trouver exact qu'on représente André

(1) Commençant par ces mots : *Le caractère de Voltaire*, etc., etc. Il y a encore quelques points du portrait que je retoucherais : « Avec ses cent bras qui atteignaient à tout, il fut le Briarée de la littérature. » Ce *Briarée* est un reste de superstition à la fable, comme en cet endroit du commentaire où M. Vinet oppose la foudre de Jupiter aux *flèches de son fils*, c'est-à-dire d'Apollon. Ces petits glaçons mythologiques sont demeurés là dans son style on ne sait comment.

(2) Pas plus que je ne décernerais l'éloge d'*admirables* à quelques spirituels apologues de feu M. Arnault : ce que fait notre critique dans une de ses préfaces.

Chénier dans l'idylle comme *agrandissant le genre de Léonard et de Berquin!!* Léonard n'est pas *le Racan du dix-huitième siècle;* la belle pièce de *la Retraite* maintient à une haute distance la mémoire de Racan. Dorat peut être dit l'*héritier direct* de Benserade, mais il ne l'est pas de Voiture, qui était d'une qualité et d'une saillie d'esprit bien supérieure, et qui eut grande influence; Dorat ne compta jamais. — En un mot, dans le tableau de ce dernier tiers du XVIIIe siècle, les proportions véritables ne sont pas assez gardées; la nomenclature l'emporte un peu sur le vrai classement; trop de noms se pressent sous la plume de l'auteur, et paraissent admis à une place que quelques-uns seuls tenaient réellement.

Je lui reprocherai aussi plutôt, dans sa longue note sur les contemporains de l'empire, sa complaisance d'admission pour quelques noms sans valeur, que dans ses dernières pages la méfiance, pleine de motifs, qu'il témoigne pour les promesses orageuses de la littérature présente.

Quoiqu'il ait écrit des vers dans sa jeunesse et qu'il ait tout ce qu'il faut pour les sentir, M. Vinet est plus prosateur que poète, même dans ses jugemens. Tout ce qui se rapporte à la propriété, à la précision, à la sagacité, est souverain chez lui; la hardiesse, si elle s'y rencontre, est toujours étroitement adaptée, la métaphore est juste à l'usage; mais ne lui demandez pas la grande flamme : il la gardera. Il pénètre souvent, mais ne dévore jamais : rien chez lui ne rappelle Rousseau. Sa science de langue, de synonymie et de cœur, va souvent à l'éloquence d'onction ou de pensée, mais ne s'envole pas volontiers aux grandes choses d'imagination. Dès qu'on en vient là, il hésite un peu, il parle des *maîtres de la lyre* et s'y replie scrupuleusement. S'il fallait chercher quelque représentant de la poésie du pays de Vaud, de cette poésie que Rousseau a vue dans les lieux, et qu'il a contestée aux habitans; que quelques-uns, que plusieurs nourrissent pourtant avec culte; il faudrait se tourner à côté, vers cette jeunesse de Lausanne qui s'essaie encore, feuilleter ce recueil des *Deux Voix* dans lequel je puis désigner la pièce du *Sapin*, entre autres, comme franche impression des hautes cimes, s'adresser à la conversation de quelques hommes, comme M. le pasteur Manuel, qui se sont plus dirigés à l'étude qu'à la production, et qui, pieux et modérés, savent et sentent, en face de leur lac et de leurs montagnes, toute vraie poésie depuis les chœurs de Sophocle jusqu'aux pages de Mme de Staël. M. Vinet, d'une manière moins éparse heureusement, représente et réalise, en écrivain de premier ordre, tout l'autre côté de prose in-

génieuse, d'originale et savante culture. Comme critique, il s'abandonne quelquefois à une bienveillance un peu prompte; il s'attache et prête foi aux livres un peu trop indépendamment de la connaissance personnelle des auteurs; il est plutôt porté d'abord à surfaire, à force de se croire moindre. Érudit bibliographe, il prétend par momens, comme Nodier, que c'eût été là sa vocation. Il y a donc, sous sa régularité excellente de style et de doctrine, bien des accidens piquans, divers, qui font de lui un homme plein de détails fins à peindre, et qui doivent être charmans à goûter.

M. Vinet, dans la littérature française, émane surtout de Pascal, sa haute admiration, son grand modèle. Il se rapprocherait beaucoup de Duguet pour la manière et le tour modéré, suivi, fin et *rentré*, si Duguet avait été plus littérateur. Il a donc assez des habitudes littéraires des écrivains de Port-Royal (et jusqu'à leur goût de l'anonyme), comme il a beaucoup de leurs doctrines religieuses. Dans son précis, il a écrit sur Quesnel une phrase de vif éloge, qui semble indiquer qu'il n'a pas été étranger à l'heureux choix des pensées de cet auteur, que *le Semeur* a publié. Mais c'est par la doctrine de charité, d'amour de Dieu, et non par l'esprit de secte, qu'il communique de ce côté. Non plus seulement comme littérateur, mais aussi comme figure évangélique et ami de Fénelon, on me permettra encore de le trouver comparable, par son mélange de dialectique et d'onction, par sa vivacité dans la douceur, par sa modestie et sa délicatesse promptes à se dérober, par sa fuite de l'éclat, de l'effet et peut-être aussi de l'occasion, par sa santé même, à un homme si aimé et si goûté de ceux qui l'ont approché, à un écrivain plus distingué que proclamé, à notre abbé Gerbet.

Les *Discours religieux*, réunis au nombre de vingt-cinq, offrent comme un cours complet des vérités évangéliques, déduites dans une méthode tout intérieure. L'impression (et je ne parle d'abord que de l'impression humaine, philosophique et littéraire) qu'on en retire, est celle de quelque chose d'aimable, de modéré, de sensé et d'accessible; tout y est simple, sans un ornement ni une digression de luxe, et allant droit au but. Le vif seul des observations morales, ou le touchant des prières qui terminent, ressortent par instans. Ce genre mixte, plus psychologique qu'oratoire, me représente assez ce que des hommes comme MM. Jouffroy ou Damiron diraient, s'ils étaient pasteurs évangéliques, et parlant à des chrétiens assemblés, non sous les voûtes d'une cathédrale, mais dans une chambre. Il n'y a rien là de Bossuet; il y a encore beaucoup de Pascal, mais d'un

Pascal moins abrupte, plus apprivoisé au salut, et plus doucement acceptable. Ce qu'en politique le livre de M. de Tocqueville est à ceux de Montesquieu et de Jean-Jacques, ce qu'en éducation le livre de M[me] Guizot est à ceux de ce même Jean-Jacques ou de Fénelon, on pourrait avancer parallèlement que les discours de M. Vinet le sont à certains morceaux de Pascal, c'est-à-dire quelque chose qui, incomparablement moindre sans doute pour le mouvement, l'éclat, l'invention, se rencontre plus immédiatement approprié, et d'une nourriture plus aisée, plus conforme à la moyenne et majeure classe des esprits philosophiques et chrétiens de nos jours. L'impression, même simplement intellectuelle et sensible, qu'on en tire, au lieu de s'égarer volontiers à l'admiration, à la spéculation, est déjà voisine de la pratique.

Mais c'est à produire, à solliciter une impression entière et efficace qu'ils sont destinés; et aussi, n'en parlons-nous qu'avec rapidité et une sorte de crainte sous un point de vue autre. Ce qui nous y frappe surtout, c'est l'esprit de lumière et de charité chrétienne infinie, qui fait que, pour des catholiques mêmes, bien des choses y restant absentes, aucune peut-être n'est expressément contraire ni à repousser. A part le discours sur *la Foi d'autorité*, où encore ce genre de foi est ménagé par des expressions si générales, et où la vérité se réserve comme pouvant habiter dessous, on va en tous sens dans cette lecture en n'apercevant jamais que le chrétien. Quant aux deux discours sur *l'Etude sans terme*, nous y pourrions louer longuement le moraliste, et même dans le premier discours, admirer des traits d'imagination et de pensée colorée, plus forts, plus grands que le didactique du genre n'en permet d'ordinaire à M. Vinet; mais ce serait mal conclure de telles pages que d'y trop attacher l'éloge, même l'éloge du fond. Il y faut renvoyer en silence ceux qui *étudient*. Que si dans tout ceci, nous avons trop souvent arraché à un talent, le plus humble de cœur, les voiles dont il aime à s'envelopper, qu'il veuille songer, pour notre excuse, que l'effet de ces paroles, que nous aurions voulu rendre plus dignes, sera peut-être de convier quelques lecteurs de plus aux fruits des travaux que l'idée de l'utilité et du bien lui inspira; et puisse-t-il ainsi nous pardonner!

SAINTE-BEUVE.

LES

MAITRES MOSAÏSTES.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

XIII.

La brillante phalange des compagnons du Lézard fit trois fois le tour du cirque aux grands appaudissemens du public, qui s'émerveilla, non sans raison, de la belle tenue et de la bonne mine de tous ces jeunes champions. Selon les statuts de la compagnie, il fallait, pour être admis, avoir une certaine taille, n'avoir aucune difformité, n'être pas âgé de plus de quarante ans, appartenir à une famille honnête, par conséquent ne porter au front aucun de ces signes de dégradation héréditaire qui perpétuent, de génération en génération, les stygmates du vice sous forme de laideur physique. Chaque récipiendaire avait été tenu de faire ses preuves de bonne santé, de franchise et de loyauté, en buvant abondamment le jour de l'épreuve. Valerio avait pour système qu'un bon artisan doit supporter le vin sans être incommodé, et qu'un honnête homme n'a rien à craindre, pour sa réputation ni pour celle de ses proches, de la

(1) Voyez les livraisons du 15 août et du 1er septembre.

sincérité forcée de l'ivresse. Il est même assez curieux de rapporter ici certains statuts de cette constitution bachique.

« Ne sera point admis quiconque, ayant bu six mesures de vin de Chypre, tombera dans l'idiotisme.

« Ne sera point admis quiconque, à la septième mesure, babillera au détriment d'un ami ou d'un compagnon.

« Ne sera point admis quiconque, à la huitième mesure, trahira le secret de ses amours et dira le nom de sa maîtresse.

« Ne sera point admis quiconque, à la neuvième mesure, livrera les confidences d'un ami.

« Ne sera point admis quiconque, à la dixième mesure, ne saura pas s'arrêter et refuser de boire. »

Il serait difficile aujourd'hui de déterminer quelle était cette mesure de vin de Chypre; mais si nous en jugeons par le poids des armures qu'ils portaient au combat, et dont les échantillons formidables sont restés dans nos musées, il est à croire qu'elle ferait reculer aujourd'hui les plus intrépides buveurs.

Les compagnons du Lézard portaient, comme leur chef, le pourpoint vert et le reste de l'habillement blanc, collant; mais ils avaient le pourpoint de dessous en soie jaune, la plume écarlate, et l'écusson noir et argent.

Quand la compagnie eut promené et montré suffisamment ses costumes et ses bannières, elle rentra sous sa tente, et vingt paires de chevaux parurent dans l'arène. C'était un luxe fort goûté à Venise que d'introduire ces nobles animaux dans les fêtes; et, comme si l'idée que s'en formait un peuple peu habitué à en voir, ne pouvait pas être satisfaite par la réalité, on les métamorphosait, à l'aide de parures fort bizarres, en animaux fantastiques. On peignait leur robe, on leur adaptait de fausses queues de renard, de taureau ou de lion; on leur mettait sur la tête, soit des aigrettes d'oiseaux, soit des cornes dorées, soit des masques d'animaux chimériques. Ceux que la compagnie du Lézard fit paraître étaient plus beaux et par conséquent moins follement travestis qu'il n'était d'usage à cette époque. Néanmoins quelques-uns étaient déguisés en licornes par une longue corne d'argent adaptée au frontal de leur bride, d'autres avaient des dragons étincellans ou des oiseaux empaillés sur la tête; tous étaient peints en rose, en bleu turquin, en vert pomme, en rouge écarlate; d'autres étaient rayés comme des zèbres ou tachetés comme des panthères; à d'autres on avait simulé les écailles dorées des grands poissons de mer. Chaque paire de chevaux, pareillement har-

nachés, entra dans la lice, conduite par un *moretto* ou petit esclave noir, bizarrement vêtu, et marchant entre les deux quadrupèdes, qui caracolaient agréablement, au bruit des fanfares et des cris d'enthousiasme.

Le seul Valerio, soumis aux lois d'un goût plus pur, parut sur un cheval turc, blanc comme la neige, et d'une beauté remarquable. Il n'avait qu'une simple housse de peau de tigre, et de grandes bandelettes d'argent lui servaient de rênes; ses crins, longs et soyeux, mêlés à des fils d'argent, étaient tressés, et chaque tresse se terminait par une belle fleur de grenade en argent ciselé, d'un travail exquis. Ses sabots étaient argentés, et sa queue abondante et magnifique battait librement ses flancs généreux. Il avait, comme son maître, l'enseigne de la compagnie, le lézard d'argent sur fond cramoisi, peint avec un soin extrême sur la cuisse gauche; et comme il avait l'honneur de porter le chef, il était le seul cheval décoré de l'écusson.

Valerio fit découpler les chevaux, et, se plaçant au pied de l'estrade où était la petite Maria Robusti, il agréa dix de ses joyeux compagnons qui s'offrirent pour soutenir les défis, et qui, montant sur dix chevaux, se placèrent à ses côtés, cinq à sa droite, cinq à sa gauche. Puis les jeunes Maures promenèrent encore les dix autres chevaux dépareillés autour de l'arène, en attendant que dix champions, pris dans le public, se présentassent pour la course. Ils ne se firent pas long-temps attendre, et les jeux commencèrent.

Après avoir couru la bague, gagné et perdu alternativement les prix, d'autres jeunes gens sortirent des tribunes et se présentèrent pour remplacer les battus, tandis que d'autres compagnons du Lézard remplacèrent ceux de leur camp qui avaient été vaincus. Les jeux se prolongèrent ainsi quelque temps; le chef resta toujours à cheval, présidant aux jeux, allant, venant, et s'entretenant le plus souvent avec sa chère petite Maria, qui le suppliait vainement d'y prendre part, car c'était à lui seul, disait-elle, qu'elle eût voulu décerner le grand prix. Valerio avait, dans tous ces exercices, une supériorité dont il dédaignait de faire parade; il aimait mieux protéger et ranimer les plaisirs de ses compagnons. D'ailleurs il était triste et distrait; il ne concevait pas qu'après le dévouement dont il avait fait preuve en terminant le travail de son frère, celui-ci poussât la rigidité au point de ne pas même assister à la fête comme spectateur.

Mais Valerio sortit de sa rêverie lorsque les trois Bianchini descendirent dans l'arène et demandèrent à se mesurer avec les plus

habiles coureurs de la compagnie. Dominique Bianchini, dit le Rossetto, était très bon cavalier. Il avait habité long-temps d'autres pays que Venise, où le talent de l'équitation était fort peu répandu. Les compagnons du Lézard n'étaient pas tous capables de se tenir sur les étriers; ceux-là seuls qui avaient été élevés à la campagne ou qui étaient étrangers à la ville, savaient manier la bride et rester d'aplomb sur cette monture moins paisible que la gondole vénitienne. Trois des plus exercés se présentèrent pour faire tête aux Bianchini, et furent complètement battus au premier tour; trois autres leur succédèrent et eurent le même sort. L'honneur de la compagnie était compromis. Valerio commençait à en souffrir, car jusque-là ses cavaliers avaient eu l'avantage sur tous les jeunes gens de la ville, et même sur de nobles seigneurs qui n'avaient pas dédaigné de se mesurer avec eux. Cependant il avait le cœur si triste, qu'il ne se souciait point de relever le gant et de rabaisser l'orgueil des Bianchini. Vincent, voyant son indifférence, et l'attribuant à la crainte d'être vaincu, lui cria de sa voix de maçon :

— Hola! hé! monseigneur le prince des Lézards, êtes-vous changé en tortue, et ne trouverez-vous plus de champions à nous opposer?

Valerio fit un signe, Ceccato et Marini s'avancèrent.

— Et vous, seigneur Valerio, royauté lézardée, s'écria de son côté Dominique le rouge, ne daignerez-vous pas vous risquer avec un antagoniste d'aussi mince qualité que moi?

— Tout à l'heure, s'il le faut, répondit Valerio. Laissez vos frères s'essayer d'abord avec mes deux compagnons, et si vous êtes battus, je vous donnerai revanche.

Les deux Bianchini eurent encore la victoire, et Valerio, résolu à ne pas leur laisser l'avantage, piqua enfin son cheval et le lança au galop. Les fanfares éclatèrent en sons plus fiers et plus joyeux, lorsqu'on le vit rapide comme l'éclair faire trois fois le tour de l'arène sans daigner lever le bras ni regarder le but, et tout à coup, lorsqu'il semblait penser à autre chose et agir comme par distraction, emporter les cinq bagues d'un air nonchalant et dédaigneux. Les Bianchini n'en avaient encore pris que quatre, ils étaient fatigués d'ailleurs, et comme ils avaient toujours gagné jusque-là, leur défaite n'était pas propre à leur causer beaucoup de honte. Mais le Rossetto, qui n'avait pas pris part à cette dernière épreuve et qui se reposait depuis quelques instans, brûlait du désir d'humilier Valerio. Il le haïssait particulièrement, surtout depuis que Valerio l'avait em-

pêché d'être reçu dans la compagnie du Lézard, pour cause de laideur repoussante. Vincent, son frère aîné, avait été repoussé aussi pour avoir forfait à l'honneur et subi un procès infamant. Gian Antonio avait été seul admis à l'épreuve, mais il n'avait pas pu boire trois mesures de vin sans perdre la tête et sans insulter par ses paroles plusieurs personnes respectables. Tous trois se trouvaient donc exclus de la compagnie d'une manière très mortifiante, et pour s'en venger, ils avaient fait accroire au Bozza qu'il était rejeté d'avance, parce qu'il était bâtard, et l'avaient ainsi empêché de se mettre sur les rangs.

Dominique s'élança donc au-devant de Valerio, qui voulait retourner à sa place et laisser la partie à un autre.

— Vous m'avez promis revanche, don Lézard, lui dit-il, retirez-vous déjà votre épingle du jeu?

Valerio se retourna, regarda Dominique avec un sourire de mépris, et rentra dans l'arène avec lui sans l'honorer d'une autre réponse.

— Commencez, puisque vous êtes gagnant, dit Dominique d'un air d'ironie; à tout seigneur tout honneur.

Valerio s'élança et fit quatre bagues; mais, ce qui ne lui arrivait pas une fois sur cent, lui arriva, pour la cinquième bague: il la fit tomber par terre. Il avait été troublé par la figure de son père, qui venait tout à coup de se montrer à une des tribunes voisines. Le vieux Zuccato semblait soucieux, il cherchait des yeux Francesco, et le regard sévère qu'il jeta à Valerio semblait lui demander, comme autrefois la voix mystérieuse à Caïn : — Qu'as-tu fait de ton frère?

Les Bianchini avaient laissé échapper un cri de joie. Ils se croyaient sûrs d'être vengés par Dominique; mais la précipitation orgueilleuse avec laquelle celui-ci fournit sa carrière le trahit. Il manqua la quatrième bague : Valerio était vainqueur. Cette victoire n'eût pas satisfait son amour-propre dans toute autre circonstance, mais il était si pressé de clore les jeux et d'aller à la recherche de son frère, qu'il respira en se voyant enfin autorisé à aller recevoir le prix. Déjà les petites mains de Maria lui tendaient l'écharpe brodée, et il s'apprêtait à mettre pied à terre, au bruit des acclamations, lorsque Bartolomeo Bozza, vêtu de noir de la tête aux pieds et la barette ornée d'une plume d'aigle, parut dans l'arène si brusquement, qu'il sembla sortir de dessous terre. Il demandait à soutenir la partie des Bianchini.

— J'en ai assez, le jeu est fini, dit Valerio avec humeur.

— Et depuis quand, s'écria le Bozza d'une voix âcre et mordante, un chef de courses recule-t-il, au dernier moment, devant la crainte de perdre un prix mal acquis? Aux termes du franc jeu, vous deviez une revanche à messer Dominique, car il a été visiblement distrait à son dernier tour. D'ailleurs il est extrêmement fatigué, et vous ne devez pas l'être. Voyons! si vous n'êtes pas aussi craintif et aussi fugace que le lézard votre emblème, vous devez me donner partie.

— Je vous donnerai cette partie, répondit Valerio irrité; mais ce soir ou demain vous m'en donnerez une d'un genre plus sérieux, pour la manière dont vous osez me parler. Allez, commencez. Je vous cède la main et vous rends trois points.

— Je n'en veux pas un seul, s'écria le Bozza. Vite, un cheval! — Quoi! cette pitoyable rosse? dit-il en se retournant vers le Maure qui lui présentait un cheval fougueux. N'en avez-vous pas une moins éreintée?

En parlant ainsi, il s'élança sur le coursier avec une légèreté surprenante, sans mettre le pied à l'étrier, et il le fit cabrer et caracoler avec une audace qui prévint tout le monde en sa faveur; puis, s'élançant comme la foudre dans la carrière :

— Je ne joue jamais moins de dix bagues! cria-t-il d'un ton arrogant.

— Soit, dix bagues! répondit Valerio, dont l'air soucieux commençait à ébranler la confiance de ses partisans.

Le Bozza enleva les dix bagues en un seul tour; puis, arrêtant brusquement son cheval lancé au galop, à la manière intrépide et vigoureuse des Arabes, il sauta par terre tandis que l'animal se cabrait encore, jeta sa dague de jeu au milieu de l'arène, et alla se coucher nonchalamment aux pieds de Marietta Robusti, en regardant son adversaire d'un air froidement ironique.

Valerio, blessé au vif, sentit son courage renaître; il avait onze bagues à prendre pour gagner. C'était bien ce qu'il était capable de faire, mais non ce qu'il avait précisément coutume de faire, car les parties étaient rarement de plus de cinq, et il fallait que le Bozza se fût beaucoup exercé pour obtenir d'emblée un tel succès. Néanmoins le mépris et le ressentiment donnaient des forces au jeune maître. Il partit et fit neuf bagues avec bonheur; mais au moment de toucher la dixième, il sentit qu'il tremblait, et donna un coup d'éperon à son cheval, afin de le faire dérober et d'avoir un prétexte pour se reprendre.

— *Eh bien!* dit une voix dans la tribune voisine.

C'était la voix du vieux Zuccato ; elle semblait dire : — Vous perdez du temps, Valerio, et votre frère est en danger. Du moins Valerio se l'imagina, car il avait l'esprit frappé. Il ramena son cheval, et fit la dixième bague.

Le Bozza pâlit. Une seule bague restait à faire pour qu'il fût vaincu; mais elle était décisive, et Valerio était visiblement ému. Cependant l'orgueil combattait cette terreur secrète, et il eût gagné infailliblement, si Vincent Bianchini, voyant son triomphe imminent, et se trouvant à portée de se faire entendre de lui, ne lui eût dit en lui lançant un regard de malédiction :

— Oui, joue, gagne, réjouis-toi, animal rampant; tu ne tarderas pas à ramper sous les plombs avec ton frère!

Au moment où il prononçait ce dernier mot, Valerio enfilait la bague; il devint pâle comme la mort, et la laissa tomber. Des huées partirent de tous côtés; les compagnons et tous les partisans des Bianchini firent éclater une joie insolente et furieuse.

— Mon frère! s'écria Valerio, mon frère sous les plombs! Où est le misérable qui a dit cela? Qui a vu mon frère, qui peut me dire où est mon frère?

Mais ses cris se perdirent dans le tumulte; l'ordre était rompu; le Bozza recevait le prix, et s'en allait, porté en triomphe par l'école des Bianchini, à laquelle se joignirent en cortége tous les mécontens qu'avaient faits les refus d'admission dans la compagnie du Lézard. Mille grossiers quolibets, mille lazzi sanglans partaient de cette horde bruyante. Les dames effrayées se pressaient contre les échafauds pour laisser passer cette bacchanale. Les compagnons du Lézard voulaient tirer l'épée et courir sus. Les sbires et les hallebardiers avaient grand'peine à les retenir. La foule s'écoulait en plaignant le beau Valerio, auquel presque tout le monde, et l'on peut dire toutes les femmes, s'intéressaient vivement. La petite Maria pleurait, et de dépit jeta sa couronne sous les pieds des chevaux. Dans ce pêle-même bruyant, Valerio, insensible à sa défaite et torturé d'inquiétude pour son frère, se mit à courir au hasard, la figure renversée, demandant son frère à tous ceux qu'il rencontrait.

XIV.

— A quoi songes-tu, maître? lui dit Ceccato en le joignant au milieu de la foule et en lui saisissant le bras. Comment est-il possible que tu te laisses troubler à ce point par une parole lâche et insolente? Ne

vois-tu pas que Bianchini a imaginé cette méchante ruse pour te faire manquer la bague? Il mérite d'être châtié. Mais si tu abandonnes tes compagnons, si tu attristes la fête par ton absence, les Bianchini vont triompher. Il est aisé de comprendre qu'ils ont tout fait pour cela, afin de se venger de leur expulsion. Allons, maître, viens reconduire la petite reine et faire le tour des quais avec la musique; la compagnie ne peut se promener sans son chef. A l'heure des vêpres, nous chercherons messer Francesco.

— Mais où peut-il être? dit Valerio en joignant les mains. Qui sait ce qu'on peut avoir imaginé pour le faire jeter en prison!

— En prison! c'est impossible, maître; de quel droit et sur quel prétexte? Jette-t-on un homme en prison sur le premier propos venu?

— Et cependant il n'est pas ici. Il faut qu'une raison bien grave le retienne. Il sait que je ne puis être heureux à cette fête sans lui, et quoiqu'il n'aime pas les fêtes, il me devait bien cette marque de complaisance, cette récompense de mon travail. Il faut que nos ennemis l'aient attiré dans une embûche, assassiné peut-être! Vincent Bianchini est capable de tout.

— Maître, ta raison est malade; pour l'amour du ciel! reviens parmi nous. Vois, notre phalange découragée se disperse, et si nous ne prenons notre revanche à la régate de ce soir, les Bianchini crieront si haut, qu'il ne sera question demain dans tout Venise que du grand *fiasco* de la compagnie du Lézard.

Valerio se laissa un peu rassurer par la pensée que Francesco avait pu aller voir son père et être retenu par lui. La bizarrerie et la sévérité du vieux Zuccato autorisaient jusqu'à un certain point cette supposition, et le regard mécontent qu'il avait jeté sur Valerio pouvait faire croire à celui-ci qu'il était venu là pour le blâmer. Il tenta donc de rejoindre son père dans la foule, sauf à essuyer ces amers quolibets dont, malgré sa tendresse pour ses fils, le vieillard était prodigue. Mais il ne put parvenir à le trouver. D'ailleurs, entouré par ses compagnons mécontens, il fut forcé, pour ne pas les voir tout-à-fait se débander et renoncer à leur joyeuse journée, de marcher à leur tête sur la grande rive du canal Saint-George, aujourd'hui le quai des Esclavons.

Le son animé des instrumens, la gaieté un peu fière et maligne de la petite Marietta, que quatre compagnons portaient dans une sorte de palanquin élégamment décoré de fleurs, de banderolles et d'arabesques arrangées par Valerio, l'admiration de tout le peuple des

lagunes et de tous les matelots du port attroupés sur la rive et à bord des bâtimens à l'ancre, le bruit et le mouvement ranimèrent un peu Valerio. Il renaissait à l'espérance de retrouver son frère pendant les offices, dont on sonnait les premiers coups, et qui allaient suspendre les divertissemens, lorsqu'une gaîne de poignard tomba des combles du palais ducal à ses pieds. Frappé d'une subite révélation, il la saisit, et en tira un billet écrit avec un bout de fusain qui s'était trouvé par bonheur dans la poche de Francesco.

« Compagnons qui passez dans la joie, au son des fanfares, dites à Valerio Zuccato que son frère est sous les plombs, et qu'il attend de lui... » Le billet n'en contenait pas davantage. Entendant la musique se rapprocher, et craignant de la laisser passer, Francesco, qui ne pouvait rien voir, mais qui reconnaissait la marche favorite de Valerio jouée par les hautbois, ne s'était pas donné le temps d'achever sa pensée, et il avait lancé son avertissement par la fente ménagée en haut des fenêtres murées qu'on appelle avec raison *jour de souffrance* en style de maçonnerie.

Un cri terrible sortit de la poitrine de Valerio, et Francesco, malgré le bruit des instrumens et celui de la foule, entendit sa voix de tonnerre prononcer ces mots :

— Mon frère sous les plombs! Malheur! malheur à ceux qui l'y ont fait monter!

Valerio s'arrêta par un mouvement si énergique, qu'une armée entière ne l'eût pas entraîné. Toute la compagnie s'arrêta spontanément avec lui; la fatale nouvelle fut répandue en un instant dans tous les rangs, et l'on se dispersa, les uns pour suivre Valerio, qui s'élança comme la foudre sous les arcades du palais, les autres pour chercher les Bianchini et leur arracher de force le secret de leurs machinations.

Valerio courait, transporté de rage et de douleur, sans trop savoir où il allait. Mais, obéissant à je ne sais quel instinct, il entra dans la cour du palais ducal. Le doge remontait en cet instant l'escalier des Géans avec le duc d'Anjou, les procurateurs et une partie du sénat. Valerio s'élança audacieusement au milieu de tous ces magnifiques seigneurs, et se faisant jour par la force, il alla se jeter aux pieds du doge, et le saisit même par son manteau d'hermine.

— Qu'as-tu, mon enfant? dit Mocenigo, en se retournant vers lui avec bonté. D'où vient que ton beau visage porte l'empreinte du désespoir? as-tu subi une injustice? puis-je la réparer?

— Altesse, s'écria Valerio en portant à ses lèvres le pan du man-

teau ducal, oui, j'ai subi une grande injustice, et mon ame est brisée par la douleur. Mon frère aîné, Francesco Zuccato, le meilleur artiste en mosaïque qu'il y ait dans toute l'Italie, le plus brave champion et le plus honnête citoyen de la république, a été conduit aux plombs, sans ton ordre, sans ta permission, et je viens te demander justice.

— Aux plombs! Francesco Zuccato! s'écria le doge. Qui peut avoir infligé un châtiment si sévère à un si brave jeune homme, à un si vaillant artiste? et s'il a commis une faute qui mérite ce châtiment, comment n'en suis-je pas informé? qui a donné cet ordre? lequel de vous, messieurs, m'en rendra compte?

Personne ne répondit. Valerio reprit la parole. — Altesse, dit-il, les procurateurs chargés des travaux de la basilique doivent le savoir; monsignor Melchiore le caissier doit bien le savoir.

— Je le saurai, Valerio, répondit le doge. Rassure-toi, justice sera rendue. Laisse-nous passer.

— Altesse, frappe-moi du pommeau de ton épée, si mon audace t'offense, dit Valerio sans abandonner le manteau du doge, mais écoute la plainte du plus fidèle de tes concitoyens. Francesco Zuccato n'a pu commettre aucune faute. C'est un homme qui n'a jamais eu seulement la pensée du mal. Le mettre aux plombs, c'est lui faire une injure dont il ne se consolera jamais, et dont toute la ville sera informée dans une heure, si tu ne lui fais rendre la liberté, si tu ne permets qu'il se montre avec ses compagnons à tout ce public qui s'étonne de ne pas l'avoir vu paraître à leur tête. Et puis, altesse, écoute-moi : Francesco est frêle de corps comme un roseau des lagunes. S'il passe un jour de plus sous les plombs, c'est assez pour qu'il n'en sorte jamais, et tu auras perdu le meilleur artiste et le meilleur citoyen de la république; et il en résultera des malheurs, car je jure par le sang du Christ......

— Tais-toi, enfant, interrompit le doge avec gravité. Ne fais pas de menaces insensées. Je ne puis faire mettre un prisonnier en liberté sans l'agrément du sénat, et le sénat ne le fera pas sans avoir examiné pour quelle faute il subit ce châtiment, car il faut qu'un soupçon grave pèse sur la tête d'un homme pour qu'on le mette aux plombs. Je t'ai promis justice, ne doute pas du père de la république; mais rends-toi digne de sa protection par une conduite sage et prudente. Tout ce que je puis faire pour adoucir ton inquiétude et l'ennui de ton frère, c'est de te permettre d'aller le trouver, afin de lui donner tes soins, si sa santé les réclame.

— Merci, altesse; sois béni pour cette permission, dit Valerio en baissant la tête et en abandonnant le manteau du doge qui reprit sa marche. Le duc d'Anjou s'arrêta devant Valerio, et lui dit avec un gracieux sourire : Jeune homme, prends courage; je te promets de rappeler au doge qu'il s'est engagé à faire prompte justice, et si ton frère te ressemble, je ne doute pas qu'il ne soit un vaillant cavalier et un loyal sujet. Sache que malgré ta défaite, je te regarde comme le héros de la joûte, et que je m'intéresse tellement à ta bonne mine et à tes grands talens, que je veux t'attirer à la cour de France quand la noble république de Venise n'aura plus besoin de tes services.

En parlant ainsi, il ôta sa riche chaîne d'or et la lui passa au cou en le priant de la garder en souvenir de lui.

XV.

Valerio fut conduit par deux hallebardiers à la prison de son frère.

— Et toi aussi ! s'écria Francesco; les méchans l'emportent aussi sur toi, mon pauvre enfant? A quoi t'a servi d'être sans ambition et sans vanité ! Sainte modestie, ils ne t'ont pas respectée non plus !

— Je ne suis pas prisonnier par la volonté des méchans, répondit Valerio en le serrant dans ses bras, je le suis par la mienne propre. Je ne te quitte plus. Je viens partager ton lit de paille et ton pain noir. Mais dis-moi qui t'a conduit ici, et sous quel prétexte?

— Je l'ignore, répondit Francesco; mais je n'en suis pas étonné, ne sommes-nous pas à Venise?

Valerio essaya de consoler son frère et de lui persuader qu'il n'avait pu être arrêté que par suite d'un malentendu, et qu'il serait mis en liberté au premier moment. Mais Francesco lui répondit avec un profond abattement :

— Il est trop tard maintenant; ils m'ont fait tout le mal qu'ils pouvaient me faire; ils m'ont fait un affront que rien ne peut laver. Que m'importe désormais de rester un an ou un jour dans cette affreuse prison? Crois-tu que j'aie senti la chaleur, crois-tu que j'aie connu les peines du corps durant cette interminable journée? Non; mais j'ai souffert toutes les tortures de l'ame. Moi, au rang des fripons et des imposteurs ! Moi, qui, après tant de veilles assidues, tant de travail consciencieux, tant de zèle et de dévouement à la gloire de ma patrie, devrais être aujourd'hui couronné et porté en triomphe par mon école, aux applaudissemens d'un peuple reconnaissant, me voici au cachot, comme Vincent Bianchini y a été pour un assas-

sinat et pour émission de fausse monnaie! Voilà le fruit de mes labeurs, voilà la récompense de mon courage! Soyez donc artiste consciencieux; usez dans les soucis rongeurs et dans les études exténuantes les restes d'une vie souffrante et menacée; renoncez aux séductions de l'amour, aux enivremens du plaisir, au repos voluptueux des nuits de printemps; et le jour où vous croirez avoir mérité une couronne, on vous chargera de fers, on vous couvrira de honte! Et ce public aveugle et léger, qui a tant de peine à saluer la vérité, toujours il ouvre les bras à la calomnie! Sois-en sûr, Valerio, à l'heure qu'il est, ce peuple qui m'a vu, depuis le jour de ma naissance, grandir et vivre dans l'amour du travail, dans la haine de l'injustice et dans le respect des lois, ce peuple, qui ne juge des consciences humaines que par les revers ou les succès de la fortune, sois en sûr, il m'accuse déjà depuis dix minutes qu'il me sait en prison. Il lui suffit d'apprendre que je suis malheureux pour me croire coupable. Déjà il ne distingue plus mon nom de celui de Vincent Bianchini; tous deux nous avons été accusés, tous deux nous avons courbé la tête sous les plombs. Je serai peut-être mis en liberté, parce que je suis innocent; mais n'a-t-il pas été mis en liberté, lui qui était coupable? Qui sait si, comme lui, je ne serai pas banni? Venise ne bannit-elle pas tous ceux qu'elle soupçonne? et ne soupçonne-t-elle pas tous ceux qu'on lui dénonce?

Valerio sentait que la douleur de son frère n'était que trop fondée, et qu'en essayant de le réconcilier avec sa situation, il ne l'amenait qu'à en apprécier de plus en plus la rigueur et le danger. Il se mit en devoir de sortir vers le soir pour lui aller chercher des alimens et un manteau; mais lorsqu'il appela le geôlier par le guichet de la porte, celui-ci vint lui dire qu'il avait reçu l'ordre de ne plus le laisser sortir, et lui montra même un papier revêtu du sceau des inquisiteurs d'état, qui ordonnait l'arrestation des deux frères Zuccati, sans exprimer en vertu de quelle prévention. Un cri de douleur s'échappa de la poitrine de Francesco en écoutant cet arrêt.

— Voici, dit-il, qui achève de me tuer. Les bourreaux! ne pouvaient-ils se défaire de moi sans m'infliger la torture de voir souffrir mon frère?

— Ne me plains pas, répondit Valerio, ils ne m'eussent peut-être pas permis de passer les jours et les nuits près de toi; maintenant, je les remercie, je ne te quitterai plus.

Bien des jours et bien des nuits s'écoulèrent sans que les frères Zuccati reçussent aucun éclaircissement sur leur position, aucun

soulagement à leur douleur et à leur inquiétude. La chaleur était accablante, la peste régnait dans Venise; l'air des prisons était infect. Francesco, couché sur un reste de paille brisée et poudreuse, semblait n'avoir plus le sentiment de ses maux; de temps en temps il étendait le bras pour porter à ses lèvres quelques gouttes d'une eau saumâtre, dans un gobelet d'étain. Épuisé de sueurs continuelles, il essuyait son visage cuisant avec des lambeaux de toile que Valerio lui gardait avec un soin extrême, et prenait la peine de laver, en mettant de côté chaque jour la moitié de sa misérable provision d'eau. C'était à peu près le seul service qu'il pût rendre à son infortuné frère. Tout lui manquait. Il avait employé tout son riche vêtement à lui faire avec des brins de paille une sorte d'oreiller et de parasol; il n'avait gardé pour se vêtir lui-même que quelques haillons où brillait encore un reste d'or et de broderie. Valerio avait en vain essayé d'offrir ses perles, son poignard et sa chaîne d'or aux guichetiers, afin qu'ils procurassent à Francesco quelque adoucissement au régime affreux du *carcere duro;* les guichetiers de l'inquisition étaient incorruptibles.

Malgré l'impossibilité où il était de soutenir son frère, Valerio restait assidument penché sur lui. Plus robuste, et trop absorbé par la souffrance de Francesco pour sentir la sienne propre, il n'était occupé qu'à le retourner sur sa misérable couche, à l'éventer avec la grande plume de sa barrette, à consulter ses mains brûlantes et son regard éteint. Francesco ne se plaignait plus, il avait perdu l'espérance. Quand il sortait un instant de son accablement, il s'efforçait de sourire à son frère, de lui adresser de douces paroles, et aussitôt il retombait dans une effrayante stupeur.

Un soir Valerio était assis, comme de coutume, sur le carreau brûlant. La tête appesantie de Francesco reposait sur ses genoux. Le soleil inexorable se couchait dans une mer de feu, et teignait d'un reflet sinistre ces murs peints en rouge, qui semblent absorber et conserver sans relâche l'ardeur de l'incendie. La peste étendait de plus en plus ses ravages. Tous les bruits animés et joyeux de la brillante Venise avaient fait place à un silence de mort, interrompu seulement par les lugubres sons de la cloche des agonisans, et par les lointaines psalmodies de quelque moine pieux qui passait sur le canal, conduisant au cimetière une barque pleine de cadavres. Un martinet vint se poser sur la fente de plomb qui donnait un air rare et desséchant à la logette des Zuccati. Cette hirondelle noire, au poitrail couleur de sang, à la voix aigre et forte, à l'attitude fière et sauvage,

fit à Valerio l'effet d'un mauvais augure. Elle semblait inquiète, et après avoir appelé, à sa manière, pour ramener quelque compagne en retard, elle s'éleva dans les airs en poussant un certain cri que les Vénitiens connaissent bien, et qu'ils n'entendent jamais sans une sorte de consternation. C'est le cri auquel ces oiseaux nomades se rassemblent, quand le moment de changer d'hémisphère est venu pour eux. Ils partent tous ensemble par bandes nombreuses, le ciel en est obscurci, et le même jour les voit tous disparaître jusqu'au dernier. Leur départ est le signal d'un fléau véritable. Les mozelins, insectes imperceptibles dont le mince et continuel bourdonnement est irritant jusqu'à la fièvre et dont la piqure est insupportable, remplissent l'atmosphère, et n'étant plus poursuivis dans les hautes régions de l'air par l'hirondelle chasseresse, se rabattent sur les habitations, les infestent, et ravissent le sommeil à tous les Vénitiens que les soins du luxe ne préservent pas de leurs atteintes.

Sous les plombs et dans un temps où l'air chargé d'exhalaisons pestilentielles entrait en aiguillons venimeux dans tous les pores, l'arrivée des mozelins, que devait bientôt suivre celle des scorpions, était comme un signal de mort pour Francesco. Déjà dévoré d'une fièvre ardente, il goûtait cependant la nuit un peu de repos pendant les courtes heures où la brise rafraîchissante parvenait jusqu'à lui; mais ce repos allait lui être ravi. C'est la nuit que les cousins pénètrent dans toutes les demeures, et surtout dans celles où l'haleine chaude de l'homme les attire. Valerio prêta l'oreille avec anxiété. Il entendit mille cris aigus, mille gazouillemens inquiets et empressés, s'appeler, se répondre, s'éloigner, se rapprocher, se réunir, s'établir comme pour délibérer sur les combles, et s'envoler en jetant leur adieu perçant, comme une dernière malédiction à la cité dolente. Valerio se plaça sous la lucarne d'où il ne pouvait voir que l'éther. Il vit des points noirs se mouvoir dans le ciel, à une hauteur incommensurable, non plus en décrivant les grands cercles réguliers de la chasse, mais en fuyant tous en ligne droite vers l'orient. C'étaient les martinets qui étaient déjà en route. Francesco avait entendu le cri de départ. Il avait lu sur le visage de Valerio l'effroi de cette découverte. Quand la souffrance accable l'homme, il ne saurait prévoir un surcroît de souffrance, imminent, inévitable cependant; il n'a pas la force d'ajouter par la pensée le mal futur au mal présent. Quand ce mal arrive, il est comme écrasé sous une catastrophe imprévue. La mort elle-même, ce dénouement si fatal, si nécessaire

de la vie, surprend presque tous les hommes comme une injustice du ciel, comme un caprice de la destinée.

— A compter de demain, dit Francesco à son frère d'une voix éteinte, je ne dormirai plus. C'était prononcer l'arrêt de sa propre mort. Valerio le comprit, et laissa tomber sa tête sur son sein. Des larmes amères, que jusque-là il avait eu le stoïcisme de retenir, ruisselèrent en flots cuisans sur ses joues pâles et amaigries.

XVI.

L'inquisition était un pouvoir si mystérieux, si absolu, il y avait tant de danger à vouloir pénétrer ses secrets, et cela était si difficile, que trois jours après la Saint-Marc personne ne parlait plus des Zuccati. Le bruit de l'arrestation de Francesco s'était vite répandu, et ce bruit était tombé comme le flot qui meurt sur une grève déserte et silencieuse. Le plus faible rocher le repousserait et l'exciterait; mais une arène de sable, dès long-temps aplanie et dévastée par les orages, reçoit la vague sans s'émouvoir, et là toute force s'anéantit faute d'aliment : telle était Venise. L'effervescence inquiète, la curiosité naturelle de son peuple, se brisaient comme la vaine écume des flots sur les marches du palais ducal, et les eaux sombres qui en baignent les caves emportaient à toute heure un suintement de sang dont la source inconnue gisait aux entrailles profondes de cet antre discret.

La peste était venue d'ailleurs jeter dans toutes les ames la consternation et le découragement. Tous les travaux étaient suspendus, toutes les écoles dispersées; Marini avait été frappé un des premiers, et se débattait contre une lente et pénible convalescence. Ceccato avait perdu un de ses enfans et soignait sa femme agonisante. La rage des Bianchini avait été étouffée momentanément par la terreur de la mort; le Bozza avait disparu.

Le vieux Sébastien Zuccato s'était retiré à la campagne le jour même de la Saint-Marc, à la sortie des jeux, par mauvaise humeur de ce qu'il appelait les extravagances et la fausse gloire de ses fils. Il ignorait complètement leur infortune, et s'indignait de ne point les voir comme à l'ordinaire fléchir sa colère par de respectueux empressemens.

La peste ayant perdu un peu de sa malignité, le vieux Zuccato craignit enfin d'avoir perdu ses fils durant le fléau. Il vint à Venise, toujours décidé à les rudoyer, mais plein d'anxiété, et d'autant plus mal

disposé pour eux, qu'il sentait combien il lui était impossible de ne pas les aimer. Il ne faut pas croire qu'après la scène de la basilique Sébastien se fût réconcilié avec la mosaïque. Il était toujours acharné contre ce genre de travail et contre ceux qui s'y adonnaient. S'il avait subi, malgré lui, la puissance que les grandes choses exercent sur les ames d'artiste; s'il avait pressé ses enfans sur sa poitrine et versé des larmes d'attendrissement, il n'avait pour cela renoncé à aucun de ses préjugés sur la prééminence de certaines branches de l'art : l'eût-il voulu, il n'eût pas été le maître d'abandonner, à la veille de mourir, les idées obstinées de toute sa vie. La seule chose qui le consolât était l'espoir de voir Francesco renoncer un jour à ce vil métier, et retourner à son chevalet. Dans le dessein de l'y exhorter de nouveau, il se rendit à la basilique, croyant l'y trouver occupé à quelque autre coupole; mais il trouva la basilique tendue de noir; des chants lugubres faisaient retentir les voûtes assombries. Les cierges, luttant avec les derniers rayons du jour, jetaient une lueur mate et rouge plus affreuse que les ténèbres. On rendait les derniers honneurs à deux sénateurs morts de la peste. Leurs catafalques étaient sous le portique; on se hâtait, et il était aisé de voir que les prêtres remplissaient leur saint office avec terreur et précipitation. Le vieux Zuccato frémit de la tête aux pieds en voyant ces deux cercueils. Il ne se rassura qu'en apprenant les noms des défunts magistrats. Alors il sortit de l'église et courut à l'atelier de Valerio, à San-Filippo. Mais là on lui dit que ni Valerio, ni Francesco n'avaient paru depuis le jour de la Saint-Marc, et il chercha, sans plus de succès, dans tous les endroits où ils avaient coutume de se rendre. Enfin, dévoré d'inquiétude, il parvint à trouver le triste Ceccato, et d'après les sombres conjectures de celui-ci, il pensa que ses fils étaient morts aux plombs, de chagrin ou de maladie. Il resta quelques instans immobile, absorbé, pâle comme un linceul. Enfin il prit son parti, et sans adresser un mot à Ceccato ni à sa famille désolée, il se rendit chez le procurateur-caissier. Il était loin d'accuser ce magistrat de l'injuste arrestation de ses fils. Naturellement patient, il aurait cru manquer au respect et à l'amour des lois, en soupçonnant un magistrat d'erreur ou de prévention. Mécontent de ses fils et prêt à les accuser de paresse ou d'insolence, selon la décision du procurateur, il voulait savoir à tout prix du moins ce qu'ils étaient devenus. Il aborda donc humblement le gros caissier, qui, sans doute pour se préserver de la peste, était plus que jamais occupé de son propre bien-être. Il le

trouva entouré de flacons et d'aromates de toute espèce, propres à purifier l'air qu'il respirait. Néanmoins les cérémonieuses salutations de Sébastien le rendirent un peu plus traitable qu'il ne l'était d'ordinaire.

— C'est bon, c'est bon, lui dit-il en lui faisant signe de se tenir à distance et en collant à son nez un large mouchoir imbibé d'essence de genévrier; en voilà assez, brave homme. Ne vous approchez pas tant de moi et retenez un peu votre haleine. Par la corne! dans ce temps maudit, on ne sait pas à qui l'on parle. N'êtes-vous point malade? Voyons, dépêchez, qu'y a-t-il?

— Votre respectable seigneurie, répondit le vieillard un peu mortifié secrètement de cet accueil cavalier, voit devant elle le syndic des peintres, maître Sebastiano Zuccato, son très humble *esclave*, père de....

— Ah! c'est vrai, reprit Melchiore sans se déranger, et en faisant mine seulement de vouloir porter une main languissante à la coiffe de soie noire qui serrait sa grosse tête plate. Je ne vous remettais pas, messer Zuccato. Vous êtes un honnête homme, mais vous avez pour fils deux enragés coquins.

— Excellence, le mot est un peu sévère; mais je ne disconviens pas que mes fils ne soient d'assez mauvais sujets, très dissipés, très obstinés dans leurs résistances, et voués à un très sot et très méchant métier. Je sais qu'ils ont encouru la disgrace de nos seigneurs les magistrats et la vôtre en particulier. Je suis certain qu'ils doivent avoir commis une grande faute, puisque vos bontés pour eux se sont changées en sévérité, et je ne viens pas pour les justifier, mais pour obtenir que votre mécontentement s'apaise, et que votre miséricorde prenne en considération la malignité de l'air, la rudesse de la saison et la faible santé de mon aîné, que le régime des prisons a dû compromettre assez gravement, pour qu'il se souvienne de cette punition et ne s'y expose plus.

— Votre fils est malade en effet, à ce qu'on m'a dit, répliqua le procurateur. Mais qui n'est pas malade durant cette maligne influence? Moi-même je suis fort souffrant, et sans les soins assidus de mon médecin j'aurais péri, je n'en doute pas. Mais il faut prendre des précautions, beaucoup de précautions. Par la corne ducale! je vous conseille, maître Sébastien, de prendre aussi des précautions.

— Votre excellence dit que mon fils Francesco est malade? reprit Sébastien effrayé.

— Oh! que cela ne vous inquiète pas : on n'est pas plus malade en prison qu'ailleurs. Nous savons, par des calculs exacts, qu'il ne meurt pas plus de prisonniers sous les plombs que dans les autres prisons de la république.

— Sous les plombs, excellence! s'écria le vieux Zuccato; votre seigneurie a dit sous les plombs! Est-ce que mes fils seraient aux plombs?

— Par la corne! ils y sont, et ils n'ont pas mérité moins pour leurs concussions et leurs escroqueries.

— Par le Christ! monseigneur, vous voulez m'effrayer, dit Zuccato d'une voix forte, en reculant d'un pas; mes enfans ne sont pas aux plombs!

— Ils y sont, vous dis-je, répondit le procurateur, et je ne puis les en tirer avant que leur procès ne soit instruit et jugé. Aussitôt que le fléau permettra qu'on s'occupe de leur affaire, on s'en occupera; mais, par ma corne ducale, je crains bien que leur sort ne soit pire, car ils sont coupables, et il y a peine de bannissement à perpétuité contre les détenteurs des deniers publics.

— Par le corps du diable! messer, s'écria le vieillard en se rapprochant du procurateur, ceux qui disent cela ont menti par la gorge, et ceux qui ont mis mes fils aux plombs s'en repentiront, tant qu'il me sera permis de remuer un doigt.

— N'approchez pas! s'écria à son tour Melchiore en se levant avec vivacité et en reculant son fauteuil, ne me mettez pas ainsi votre haleine sous le visage. Si vous avez la peste, gardez-la, et allez à tous les diables avec vos coquins de fils. Je vous dis qu'ils seront pendus si vous aggravez leur affaire en faisant du bruit. Tous ces Zuccati sont d'enragés scélérats, sur ma parole; vous empoisonnez l'air, monsieur, sortez!

En parlant ainsi, Melchiore reculait toujours, et le vieux Zuccato, immobile à sa place, jetait sur lui des regards qui le glaçaient d'épouvante.

— Si j'avais la peste, répondit-il enfin d'un air sombre, je voudrais serrer dans mes bras tous ceux qui osent dire que les Zuccati sont des voleurs. J'espère que jamais cette idée n'est venue à personne, et que le magistrat auquel j'ai l'honneur de parler est pris lui-même de fièvre et de délire à l'heure qu'il est. Oui, oui, monseigneur, c'est la peste qui parle en vous, quand vous dites que les Zuccati ont détourné les deniers publics. Sachez que les Zuccati sont de noble race, et que le sang qui coule dans leurs veines est plus pur que

celui des familles ducales. Sachez que Francesco et Valerio sont deux hommes que l'on peut faire périr dans les tortures, mais non déshonorer. Votre seigneurie fera bien d'appeler son médecin, car un venin mortel est répandu dans ses veines.

En achevant ces paroles terribles, Sébastien s'élança hors des procuraties et courut au palais ducal. Melchiore agita sa sonnette avec angoisse, demanda son médecin, se fit saigner, frictionner et médicamenter toute la nuit, croyant que le vieux Zuccato venait de lui donner la peste par sortilége. Il s'évanouit plusieurs fois et faillit mourir de peur.

XVII.

Sébastien Zuccato courut se jeter aux pieds du doge et lui demanda justice avec toute l'éloquence de l'amour paternel et de l'honneur outragé. Mocenigo l'écouta avec bonté et lui donna des marques de la plus haute estime. Il s'affligea de la longue torture qu'avaient subie ses fils, et prit sur lui de les faire transférer dans une prison moins affreuse. Il permit même au vieux Sébastien de les voir tous les jours et de leur donner les soins que lui suggérerait sa tendresse; mais il ne lui cacha pas que les charges les plus graves pesaient sur eux, et que leur procès serait une affaire longue et sérieuse.

Cependant, grace à l'ardente obsession du vieux Zuccato, à l'influence du Titien, du Tintoret, et de plusieurs autres grands maîtres, tous amis des Zuccati, grace aussi à la bienveillante protection du doge, le conseil des dix, dont la peste avait suspendu les fonctions depuis plusieurs mois, s'assembla enfin, et la première affaire dont fut saisi ce tribunal austère, fut le procès des Zuccati, accusés :

1° D'avoir volé leur salaire en faisant à la hâte des travaux sans solidité, par exemple, en travaillant hors de saison (*fuor di stagione*), c'est-à-dire dans les temps de gelée, où les ouvrages de mastic ne tiennent pas, afin de réparer le temps perdu, durant la belle saison, en promenades, en dissipations et en débauches de toute espèce;

2° D'avoir fait des figures mal dessinées et bizarrement coloriées, en s'obstinant au travail une grande partie des nuits, toujours à l'effet de réparer leur précédente paresse (*ingordigia*);

3° D'avoir fait cette détestable besogne par ignorance complète du métier, ignorance qui rendait Valerio Zuccato incapable de faire autre chose que des ouvrages frivoles pour la toilette des femmes et des jeunes gens (*cuffie*, *frastagli*, *vesture*, etc.), lesquels travaux

puérils l'occupaient incessamment et le mettaient à même d'exercer une profession lucrative à San-Filippo, pendant que la république lui payait chèrement un travail qu'il ne faisait pas, et qu'il ne pouvait pas faire;

4° D'avoir, par une détestable friponnerie, remplacé en beaucoup d'endroits les compartimens d'émail et de pierre (*i pezzi*) par le bois et le carton peints au pinceau, afin de montrer des finesses de travail dont les matériaux de la mosaïque ne sont pas susceptibles, et de se donner un grand mérite d'artiste durant leur vie, sauf à laisser des ouvrages qui n'auraient pas une plus longue durée.

Les pièces de cet étrange procès se trouvent encore dans les archives du palais ducal, et le signor Quadri en a extrait la fidèle relation qu'on peut lire dans un article intitulé *dei Musaïci*, placé à la fin de son excellent ouvrage sur la peinture vénitienne.

Les accusateurs étaient le procurateur-caissier Melchiore, Bartolomeo Bozza, les trois Bianchini, Jean Visentin, et plusieurs autres élèves de leur école, enfin Claude de Corrége, organiste de Saint-Marc, qui détestait le bruit des ouvriers, et qui eût également témoigné en faveur des Zuccati contre les Bianchini, espérant qu'ennuyé de ces querelles et de ces dilapidations, le gouvernement renoncerait à des réparations ruineuses, dont le principal inconvénient aux yeux de l'organiste était de déranger par un bruit continuel l'école de plain-chant qu'il tenait dans la tribune de l'orgue.

Les témoins en faveur des Zuccati étaient le Titien et son fils Orazio, le Tintoret, Paul Véronèse, Marini, Ceccato, et le bon prêtre Alberto Zio. Tous comparurent devant le conseil des dix et soutinrent le grand talent, le beau travail, l'honnête conduite, l'humeur laborieuse, et l'exacte probité des frères Zuccati et de leur école.

A leur tour, les frères Zuccati furent amenés devant les juges; Valerio soutenait dans ses bras son frère chéri, à peine rétabli de sa longue et cruelle maladie, languissant, accablé, indifférent en apparence à l'issue d'une épreuve qu'il n'avait plus la force de supporter. Valerio était pâle et défait. On lui avait procuré des vêtemens, mais sa longue barbe, sa chevelure mal soignée, sa démarche brisée, un certain tremblement convulsif, attestaient ses souffrances et ses douleurs. Indifférent à ses propres maux, mais indigné de l'injustice faite à son frère, il avait enfin pris la vie au sérieux. La colère et la vengeance étincelaient dans son regard. Un feu sombre jaillissait de ses orbites creusés par la faim, la fatigue et l'inquiétude. En passant

devant Bartolomeo Bozza, pour aller s'asseoir sur le banc des accusés, il leva ses deux bras chargés de fers, comme s'il eût voulu l'écraser, et son visage rayonnant de fureur sembla vouloir le faire rentrer sous terre. Les gardes l'entraînèrent, et il s'assit, tenant toujours la main de Francesco dans sa main froide et tremblante.

— Francesco Zuccato, dit un juge, vous êtes accusé de dol et de fraude envers la république, qu'avez-vous à répondre?

— Je répondrai, dit Francesco, que je pourrais tout aussi bien être accusé de meurtre et de parricide, si c'était le bon plaisir de ceux qui me persécutent.

— Et moi, dit impétueusement Valerio en se levant, je réponds que nous sommes sous le poids d'une accusation infame, et que nous languissons depuis trois mois sous les plombs, d'où mon frère est sorti mourant, le tout parce que les Bianchini nous haïssent, et que Bozza, notre élève, est un misérable, mais surtout parce que le procurateur monsignor Melchiore a fait une faute de latinité que nous nous sommes permis de corriger. C'est la première fois que deux citoyens vont aux plombs pour n'avoir pas voulu faire un barbarisme.

L'emportement du jeune Zuccato n'était pas fait pour lui concilier la bienveillance des magistrats. Le vieux Sébastien, voyant le mauvais effet de sa harangue, se leva et dit :

— Taisez-vous, mon fils, vous parlez comme un fou et comme un insolent. Ce n'est pas ainsi qu'un honnête citoyen doit se défendre devant les pères de la patrie. Messeigneurs, excusez son égarement. Ces pauvres jeunes gens sont troublés par la fièvre. Examinez leur cause selon votre impassible équité; s'ils sont coupables, châtiez-les sans pitié, leur père sera le premier à vous louer de cet acte de justice et à bénir les lois sévères qui répriment la fraude. Oui, oui, fallût-il verser leur sang, moi-même je le ferais, mes pères, plutôt que de voir tomber en discrédit le pouvoir auguste de la république. Mais s'ils sont innocens, comme j'en ai la conviction et la certitude, faites-leur prompte et généreuse merci, car voici mon aîné qui n'a plus qu'un souffle de vie, et quant au plus jeune, vous voyez qu'il est sous l'influence du délire.

En parlant ainsi d'une voix forte, le vieillard tomba sur ses genoux, et deux ruisseaux de larmes coulèrent sur sa longue barbe blanche.

— Sébastien Zuccato, répondit le juge, la république connaît ta probité et ton dévouement; tu as parlé comme un bon père et comme

un bon citoyen, mais si tu n'as pas autre chose à dire pour la défense de tes fils, il faut te retirer.

A un signe du magistrat, le familier qui avait amené Sébastien l'emmena. Le vieillard, en se retirant, jeta un regard de désespoir sur ses fils, puis se retournant une dernière fois vers les juges, joignit les mains en levant les yeux au ciel avec une expression si déchirante, qu'elle eût attendri les piliers de marbre de la grande salle; mais le tribunal des dix était plus froid et plus inflexible encore.

Après que les trois Bianchini eurent affirmé par serment leur accusation, Bartolomeo Bozza, sommé à son tour de rendre témoignage, leva la main sur le crucifix qu'on lui présentait, et dit :

— Je jure sur le Christ que j'ai passé trois mois aux plombs pour n'avoir pas voulu faire un faux témoignage.

Un tressaillement de surprise passa dans l'assemblée, Melchiore fronça le sourcil, Bianchini le rouge grinça des dents, et le jeune Valerio, se levant avec impétuosité, s'écria :

— Serait-il vrai, ô mon pauvre élève! puis-je encore te plaindre et t'estimer? Ah! cette pensée allège tous mes maux.

— Tais-toi, Valerio Zuccato, dit le juge, et laisse parler le témoin.

Bartolomeo était aussi accablé, aussi malade que les Zuccati. Lui aussi avait subi les lentes tortures de la captivité. Il déclara que quelques jours avant la Saint-Marc Vincent Bianchini l'avait mené sur les planches des Zuccati pour lui faire voir de près et toucher plusieurs endroits de leur travail, où le carton peint remplaçait évidemment la pierre, et que de là il l'avait mené chez le procurateur-caissier, pour qu'il en déposât, ce qu'il avait fait dans l'indignation et dans la sincérité de son cœur. Depuis ce jour, convaincu de la mauvaise foi des Zuccati, il n'avait pas voulu être complice d'un travail qui ne pouvait pas manquer d'être condamné, et il avait travaillé dans l'école des Bianchini. Mais la veille de la Saint-Marc, Vincent, l'ayant encore conduit chez le procurateur, avait voulu l'engager à déposer qu'il avait été témoin oculaire du fait de l'accusation, ce à quoi il s'était refusé, parce que, s'il avait vu les preuves de la fraude, du moins il n'avait pas vu commettre cette fraude. Si je l'avais vu, dit-il, je n'aurais pas attendu l'avertissement des Bianchini pour quitter l'école des Zuccati, mais je n'avais jamais rien vu de semblable. Il n'existait même pas dans la conduite de mes maîtres le plus petit fait qui jusque-là eût pu rendre vraisemblable la découverte qu'on venait de me faire faire. Il m'était donc impossible de jurer par le Christ que je les avais vus employer le carton et le pin-

ceau. Quand Vincent Bianchini vit que je ne servais pas ses desseins à son gré, il s'emporta contre moi et m'accusa de complicité avec les Zuccati. Monsignor Melchiore me fit beaucoup de menaces qui m'irritèrent au point que je lui dis de se méfier des Bianchini. Le soir même je fus arrêté et conduit aux plombs. Depuis ce jour j'ai pensé que mes anciens maîtres étaient innocens, et que l'homme capable de me demander un faux serment était bien capable aussi d'avoir, pendant la nuit, à l'insu des Zuccati et de tout le monde, détruit une partie de la mosaïque et remplacé la pierre par le bois et le carton, afin d'avoir un moyen de les perdre. Je dois déclarer que cette substitution est faite avec tant d'art, qu'à moins de gratter les fragmens (*i pezzi*), il est impossible de s'en apercevoir.

Ainsi parla le Bozza d'une voix ferme et avec une prononciation bolonaise très lente et très distincte. Sommé de s'expliquer sur les divertissemens continuels auxquels Valerio se livrait, il avoua que souvent ce jeune maître avait été repris de paresse et de dissipation par son frère aîné, et qu'il réparait ensuite le temps perdu en travaillant de nuit, ce qui pouvait confirmer le reproche que lui adressait l'accusation d'avoir fait (*fuor di stagione*) des travaux sans solidité. Il déclara aussi que Valerio connaissait le métier moins bien que son frère et faisait beaucoup d'objets de parure pour son compte particulier. En un mot, il fut aisé de voir dans sa déposition qu'il n'était pas porté à la bienveillance pour les Zuccati, et qu'il n'eût pas été fâché de leur nuire en disant la vérité, mais qu'il avait horreur du mensonge dans lequel on avait voulu l'attirer, et qu'il ne pardonnerait jamais aux Bianchini de l'avoir fait mettre aux plombs.

Le conseil ferma la séance de ce jour en nommant une commission de peintres chargée d'examiner sous les yeux des procurateurs la besogne des deux écoles rivales. Cette commission fut composée du Titien, du Tintoret, de Paul Véronèse, de Jacopo Pistoja, et d'Andrea Schiavone, qui, depuis ce temps, fut surnommé *Medola*, par allusion au soin qu'il avait pris d'analyser la mosaïque jusqu'à la moelle.

XVIII.

Le lendemain, ces maîtres illustres, accompagnés de leurs ouvriers, des procurateurs et des familiers du saint-office, se rendirent à Saint-Marc, et procédèrent à l'examen des travaux de mosaïque. A la requête des Bianchini, on commença par leur arbre généalo-

gique de la Vierge, ouvrage immense, accompli en très peu de temps. Vincent joignait à tous ses vices une insupportable vanité. Avide de louanges, il suivait pas à pas le Titien, attendant toujours l'explosion de son admiration. A côté de lui marchait Dominico Rossetto, l'œil brillant de toute la confiance d'une inébranlable sottise. Cependant le Titien ne s'expliquait pas. Toujours spirituel et courtois, il trouvait à leur adresser de ces mots qui marquent l'attention et l'intérêt, mais qui ne compromettent en aucune façon le jugement du connaisseur. Ses attitudes polies, ses gracieux sourires, contrastaient avec le front rembruni et la contenance austère du Tintoret. Quoique moins lié peut-être avec les Zuccati, Robusti était bien plus indigné que le Titien de la méchanceté de leurs rivaux. Dans l'esprit de Titien, habitué lui-même à nourrir de profondes haines et d'implacables antipathies, la conduite des Bianchini trouvait, sinon une excuse, du moins une appréciation plus indulgente des jalousies de métier et des ambitions d'artiste. Peut-être aussi le Tintoret, songeant aux persécutions qu'il avait eu à subir de la part du Titien, voulait-il lui adresser, par allusion, un reproche légitime, en montrant son horreur et son mépris pour ces sortes de choses. Il sortit de la chapelle de Saint-Isidore sans avoir desserré les lèvres, et sans avoir tourné une seule fois les yeux vers les personnes qui l'accompagnaient.

Mais quand il fut sous la grande voûte, et qu'il eut devant les yeux le travail des Zuccati, il éclata en louanges éloquentes; sa belle tête austère s'anima du feu de l'enthousiasme, et il fit ressortir toutes les perfections de cette œuvre avec une chaleur généreuse. Le Titien, qui était l'intime ami du vieux Sébastien, et qui avait donné beaucoup d'excellentes leçons aux jeunes Zuccati, renchérit sur cet éloge sans cependant déprécier le travail des Bianchini, à l'égard desquels il garda toujours une grande prudence. Mais le procurateur-caissier, impatienté du succès des Zuccati, prit la parole.

— Messires, dit-il aux illustres maîtres, je vous ferai observer que nous ne sommes pas venus ici pour voir des travaux de peinture, mais des travaux de mosaïque. Il importe très peu à l'état que la main de la Vierge soit plus ou moins modelée d'après les règles de votre art; il importe encore moins que la jambe de saint Isidore ait le mollet un peu trop haut ou un peu trop bas. Tout cela est bon pour le discours....

— Comment! par le Christ! s'écria le Titien à qui ce blasphème fit oublier un instant sa prudente courtoisie; il importe peu à l'état que

les mosaïstes ne sachent pas le dessin, et que la mosaïque ne soit pas une reproduction élégante et correcte des ouvrages de peinture?... C'est la première fois que j'entends dire une pareille chose, monseigneur, et il me faudra tout le respect que m'inspirent vos jugemens pour me ranger à cet avis.

Rien n'exaltait les convictions erronées du procurateur-caissier comme la contradiction.

— Et moi, messer Tiziano, s'écria-t-il avec chaleur, je vous soutiendrai que tout cela n'est que minutie et puérilité. Ce sont des querelles d'école et des discussions d'atelier, dans lesquelles la gravité de la magistrature n'ira pas se compromettre. Chargé, par la république, de veiller à ses intérêts et d'apporter de l'économie et de la probité dans les dépenses publiques, les procurateurs ne souffriront pas que, pour le vain plaisir d'amuser les amateurs de peinture, les ouvriers de Saint-Marc manquent à leurs engagemens.

— Je ne pensais pas, dit Francesco Zuccato d'une voix faible et en jetant un douloureux regard sur ses ouvrages, que je pusse manquer à mes engagemens, en soignant, autant que possible, le dessin de mes figures, et en me conformant, en conscience, à toutes les règles de mon art.

— Je connais tout aussi bien que vous, messer, les règles de votre art, cria le procurateur tout rouge de colère. Vous ne me ferez point croire qu'un mosaïste soit tenu d'être un peintre. La république vous paie pour copier servilement et fidèlement les cartons des peintres; et pourvu que vous attachiez avec solidité et propreté vos pierres à la muraille, pourvu que vous sachiez employer de bons matériaux, et en tirer le parti dont ils sont susceptibles, il importe fort peu que vous connaissiez les règles de la peinture et les lois du dessin. Par la corne ducale, si vous étiez de si grands artistes, la république pourrait faire de bonnes économies. Il ne serait plus besoin de payer messer Vecelli et messer Robusti pour dessiner vos modèles. On pourrait vous laisser libres de composer, d'ordonner et de tracer vos sujets. Malheureusement, nous n'avons pas encore assez de confiance dans votre maîtrise de peintre pour nous en rapporter ainsi à vous.

— Et pourtant, monseigneur, dit le Titien, qui avait repris tout son calme, et qui savait donner une expression gracieuse au sourire de mépris errant sur ses lèvres, j'oserai objecter à votre seigneurie que, pour savoir copier fidèlement un bon dessin, il faut être soi-même un bon dessinateur; sans cela, on pourrait confier les cartons de Raphaël aux premiers écoliers venus, et il suffirait d'avoir un

grand modèle sous les yeux pour être aussitôt un grand artiste. Les choses ne se passent pas ainsi, que votre seigneurie me permette de le dire avec tout le respect que je professe pour ses opinions; mais autre chose est de gouverner les hommes par une sublime sagesse, et les amuser par de frivoles talens. Nous serions bien embarrassés, nous autres, pauvres artisans, s'il nous fallait, comme votre seigneurie, tenir d'une main ferme et généreuse les rênes de l'état; mais...

— Mais tu prétends, flatteur, dit le procurateur radouci, qu'en fait de peinture et de mosaïque tu t'y entends mieux que nous. Tu ne nieras pas du moins que la solidité ne soit une des conditions indispensables de ces sortes d'ouvrages, et si au lieu d'employer la pierre, le cristal, le marbre et l'émail, on emploie le carton, le bois, l'huile et le vernis, tu m'avoueras que les deniers de la république n'ont pas reçu leur véritable destination.

Ici le Titien fut un peu embarrassé, car il ne savait pas jusqu'à quel point cette accusation des Bianchini pouvait être fondée, et il craignait de compromettre les Zuccati par une assertion imprudente.

— Je nierai du moins, dit-il après un instant d'hésitation, que cette substitution de matériaux constitue la fraude, s'il est prouvé, comme je le crois, que le pinceau puisse être employé dans certains endroits de la mosaïque avec autant de solidité que l'émail.

— Eh bien! c'est ce que nous allons voir, messer Vecelli, dit le procurateur, car nous ne voulons pas suspecter votre intégrité dans cette affaire. Qu'on apporte ici du sable et des éponges; et, par la corne! qu'on frotte solidement toutes ces parois.

Les yeux mourans de Francesco se ranimèrent et se tournèrent avec une haine méprisante vers l'inscription où le mot *saxis* remplaçait le barbarisme *saxibus*. Il semblait que, dût-il être condamné pour la substitution d'une seule lettre, il s'en consolât par l'espérance de voir constater en public la bévue de l'ignorant procurateur; Melchiore comprit sa pensée, et surprit son regard; il détourna l'épreuve, et la porta sur les autres parties de la voûte.

La mosaïque des Zuccati, lavée et frottée sur tous les points, résista parfaitement à l'essai, et il ne s'y trouva aucune partie qui tombât ou qui menaçât de tomber. Le procurateur-caissier commençait à craindre que la haine aveugle des Bianchini et ses propres préventions ne l'eussent fourvoyé dans une affaire peu honorable pour lui, lorsque Vincent Bianchini, s'approchant des deux archanges, dont l'un était le portrait de Valerio, et l'autre celui de Francesco Zuccato, dit avec assurance :

— Il est certain que le bois et le carton peints peuvent résister au sable et à l'éponge mouillée; mais il n'est pas certain qu'ils puissent résister à l'action du temps, et en voici la preuve. En parlant ainsi, il tira son stylet, et l'enfonçant dans la poitrine nue de l'archange qui représentait Francesco Zuccato, à l'endroit du cœur, il en fit sauter une parcelle de substance couleur de chair, qu'il coupa lestement en deux avec sa lame, et qu'il présenta aux procurateurs. Le fragment passant de main en main, le Titien lui-même fut forcé de convenir que c'était un morceau de bois.

XIX.

Francesco et Valerio furent reconduits en prison, et huit jours après ils comparurent de nouveau devant le conseil des dix. Le procès-verbal rédigé par la commission des peintres leur fut lu à haute voix. On s'était abstenu de signaler l'infériorité du travail des Bianchini. On savait qu'en le dépréciant sous le rapport de l'art, on irriterait de plus en plus le procurateur-caissier, et l'affaire des Zuccati prenant une assez mauvaise tournure, la prudence exigeait qu'on n'envenimât pas la haine de leurs persécuteurs. Mais on avait prodigué la louange à la coupole des Zuccati, et on avait constaté la solidité de tout ce travail, à l'exception de deux figures peu importantes, où le bois avait été employé au lieu de la pierre. Le Titien avait même affirmé qu'il estimait cette mosaïque peinte capable de résister à l'action du temps cinq cents ans et plus. Et sa prédiction s'est vérifiée, car ces pièces du procès subsistent encore et paraissent aussi belles et aussi solides que les autres parties de la mosaïque. Quant au savoir-faire du jeune Zuccato, taxé d'incapacité ou d'ignorance par les accusateurs, il fut victorieusement défendu par le procès-verbal et déclaré au moins aussi habile que son frère.

D'après cette assertion, toute l'accusation ne reposait plus que sur un point, celui de la substitution de matériaux inusités dans l'exécution des deux figures d'archange.

Francesco, interrogé sur ce qu'il avait à alléguer pour sa défense, répondit que, convaincu depuis long-temps de l'avantage de cette substitution pour certains détails, et jaloux d'en éprouver la solidité, il l'avait essayée dans ces deux figures qui étaient de peu d'importance, et qu'il s'était toujours promis de les réparer à ses frais, si leur durée ne remplissait pas son attente, ou si la république blâmait cette innovation.

Le conseil ne semblait pas disposé à admettre cette excuse. Pressé d'accusations et de menaces, Valerio ne put résister à son emportement :

— Eh bien ! s'écria-t-il, puisque vous voulez le savoir, sachez donc le secret que mon frère voulait garder. En vous le révélant, je sais fort bien que je m'expose, non seulement à la haine et à l'envie qui pèsent sur nous, mais encore à celle de tous nos rivaux futurs. Je sais que de grossiers manœuvres, de vils artisans, s'indigneront de voir en nous des artistes consciencieux ; je sais qu'ils prétendront faire de la mosaïque un simple travail de maçonnerie, et poursuivront comme mauvais compagnon et rival ambitieux quiconque voudra en faire un art et y porter la flamme de l'enthousiasme ou la clarté de l'intelligence. Eh bien ! je proteste contre un tel blasphème, je dis qu'un véritable mosaïste doit être peintre, et je soutiens que mon frère Francesco, élève de son père et de messer Tiziano, est un grand peintre; et je le prouve en déclarant que les deux figures d'archange qui ont obtenu les éloges de l'illustre commission nommée par le conseil, ont été imaginées, composées, dessinées et coloriées par mon frère, dont j'ai été l'apprenti et le manœuvre, en copiant fidèlement ses cartons. Nous avons peut-être commis un grand crime en nous permettant de consacrer à la république notre meilleur ouvrage, en le lui offrant gratis et en secret, avec la modestie qui sied à des jeunes gens, avec la prudence qui convient à des hommes voués à un autre dieu que l'argent et la faveur. En nous accusant de fraude, on nous force à renoncer à cette prudence et à cette modestie. Nous demandons, en conséquence, qu'il soit prouvé que nous n'avons tenté cette innovation que dans une composition qui ne nous avait pas été commandée, et que nous sommes prêts à enlever de la basilique, si le gouvernement la juge indigne de figurer à côté des travaux des Bianchini.

On consulta le devis des diverses compositions dessinées par les peintres et confiées aux mosaïstes; on n'y trouva pas les deux figures d'archange. Le procurateur Melchiore pressa chacun des peintres de s'expliquer sur le mérite de ces figures et sur la part qu'ils y avaient prise. Comme ils avaient été investis, à cet égard, de tous droits et de tous pouvoirs par l'état, il suffisait d'une simple esquisse tracée par l'un d'eux, pour que les Zuccati, tenus d'exécuter à la lettre leurs intentions, se fussent rendus coupables d'infidélité, de désobéissance et de fraude, en y employant un procédé de leur choix et des matériaux non approuvés par la commission des procura-

teurs. Les peintres affirmèrent par serment n'avoir pas même eu l'idée de ces figures; et quant à leur mérite, ils affirmèrent également qu'ils n'eussent pu rien créer de plus correct et de plus noble. Le Titien fut interrogé deux fois. On connaissait son amitié pour les Zuccati; on connaissait aussi sa finesse, son habileté à éluder les questions qu'il ne voulait pas trancher. Sommé de dire s'il était l'auteur de ces figures, il répondit avec grace : « Je voudrais l'être; mais en conscience, je n'en ai même pas vu le dessin, et je n'en soupçonnais pas l'existence avant l'examen qu'il m'a été ordonné d'en faire comme membre de la commission. »

Les Bianchini soutinrent que les Zuccati n'étaient pas capables de composer par eux-mêmes des ouvrages dignes de tant d'éloges. Malgré l'assertion des peintres, on fit une enquête dans laquelle le Bozza fut entendu, comme ancien élève des Zuccati, et sommé de dire s'il avait vu quelque peintre mettre la main à ces figures. Il déclara qu'une seule fois il avait vu messer Orazio Vecelli, fils du Titien, venir de nuit dans l'atelier des Zuccati à l'époque où ils y travaillaient. Orazio fut entendu et attesta, par serment, qu'il ne les avait pas même vues, et que sa visite de nuit à l'atelier de San-Filippo n'avait d'autre but que de commander à Valerio un bracelet de mosaïque qu'il voulait offrir à une femme. Il n'y avait donc plus aucune preuve contre les Zuccati. Ils furent acquittés, à la charge seulement de remplacer à leurs frais, par des fragmens de pierre ou d'émail, les fragmens de bois peint employés dans certains endroits de leurs figures. Cette partie de l'arrêt ne fut rendue que pour la forme, afin de ne point encourager les novateurs. On n'en exigea même pas l'exécution, car ces fragmens coloriés au pinceau existent encore. Le barbarisme du procurateur-caissier a seul été réintégré tel qu'il était sorti du docte cerveau de ce magistrat, et au-dessous des deux archanges on lit cette autre inscription touchante qui fait allusion aux persécutions souffertes par les Zuccati :

UBI DILIGENTER
INSPEXERIS ARTEMQ. AC LABO-
REM FRANCISCI ET VALERII
ZVCATI VENETORVM FRATRVM
AGNOVERIS TVM DEMVM IVDI-
CATO.

XX.

Malgré l'heureuse issue de ce procès, il s'en fallait de beaucoup que la fortune des Zuccati prît une face heureuse. La santé de Francesco se rétablissait lentement. Aucun nouveau travail public n'était commandé aux mosaïstes. On parlait même de s'en tenir là, et de conserver toutes les anciennes mosaïques bysantines, car les mœurs tournaient à l'austérité, et tandis que de sages lois somptuaires couvraient de deuil les manteaux et les gondoles, les gens les moins graves affectaient, par esprit d'imitation, de s'envelopper de longues toges romaines et de ne porter que des ornemens de fer et d'argent. Le mot d'économie était dans toutes les bouches; la peste avait ébranlé le commerce, et comme les générations passent promptement d'un excès à l'autre, après un luxe ruineux et des dépenses insensées, on arrivait à des réductions sordides, à des réformes puériles. Les artistes subissaient les tristes chances de ce moment de panique financière. Le procurateur-caissier n'était pas un sot isolé, mais le représentant d'un grand nombre d'esprits étroits.

Francesco était tombé dans un profond découragement. Artiste enthousiaste, il avait désiré, il avait espéré la gloire. Il l'avait servie comme on sert une noble maîtresse, par de nobles sacrifices, par un culte ardent, exclusif. Pour toute récompense, il s'était vu exposé à une prison affreuse, à une mort imminente, à un procès infamant. En outre, le succès de ses chefs-d'œuvre était contesté. Les hommes ne voient pas impunément le malheur fondre sur une tête d'élite. Ils sont pris aussi du vertige de la médiocrité, et cherchent tous les moyens d'excuser et de légitimer les maux dont elle est frappée. C'était assez qu'on eût trouvé un petit fragment de bois dans une des figurines des Zuccati, pour qu'aussitôt tout le public pensât que la mosaïque entière était exécutée en bois. Les bourgeois allaient même jusqu'à dire qu'elle était en papier, et, convaincus de son peu de solidité, ils auraient cru manquer de patriotisme en levant la tête pour admirer la beauté des figures. Le jeune artiste était donc blessé au fond de l'ame et souffrait d'autant plus qu'il cachait sa blessure avec soin, et méprisait trop le public pour lui donner la satisfaction de le voir vaincu. Retiré au fond de sa petite chambre à San-Filippo, il passait ses journées à la fenêtre, absorbé dans de tristes pensées, et n'était plus distrait de sa douleur que par la contemplation des

grands lierres de sa cour agités par la brise. Ce tranquille spectacle lui semblait délicieux après le séjour des plombs, où l'absence d'air avait miné lentement sa vie.

Au temps de sa bonne fortune et de ses somptueux amusem ens, Valerio avait contracté des dettes considérables; ses créanciers le tourmentaient. Francesco découvrit ce secret et consacra toutes ses économies au paiement de ces dettes. Valerio ne le sut que long-temps après; il était bien assez triste sans que le remords vînt ajouter aux inquiétudes que lui causait la santé de son frère chéri. L'idée de le perdre ébranlait toutes les forces de son ame, et il sentait que malgré sa disposition naturelle à accepter les maux de la vie, il ne pourrait jamais se consoler de sa perte. Incapable de mélancolie, trop fort pour la résignation et trop fort aussi pour le désespoir, il tombait souvent dans des accès de violente indignation auxquels succédaient de brillantes espérances, et il entretenait Francesco de rêves de gloire et de bonheur, quoiqu'au fond personne moins que lui n'eût besoin de gloire pour être heureux.

Le vieux Sébastien les conjurait de reprendre le pinceau et de renoncer à la basse profession de mosaïste; mais Francesco avait reçu un trop rude échec pour s'abandonner à de nouvelles espérances. Essayer à trente ans une nouvelle carrière était une résolution trop forte pour un esprit si blessé, pour un corps si affaibli. A ses peines se joignaient celles de ses amis; sa disgrace avait fait perdre à Ceccato son privilége de maîtrise; lui et Marini languissaient dans une affreuse misère; Francesco sollicitait en vain le paiement de son année de travail. Les finances étaient, comme toutes les autres parties de l'administration, désordonnées et languissantes. Toutes ses démarches étaient inutiles; on le remettait de jour en jour, de semaine en semaine. La haine secrète du procurateur-caissier n'était pas étrangère à ces retards de paiement. C'était une vengeance sourde qu'il tirait de l'ironie des Zuccati, trop peu punie à son gré par le conseil.

Les Zuccati étaient résolus à partager leur dernier morceau de pain avec leurs fidèles apprentis. Ils nourrissaient Marini, Ceccato, sa jeune femme convalescente et son dernier enfant. Valerio tirait encore quelque argent des Grecs installés à Venise, en leur vendant des bijoux; mais cette ressource ne serait plus suffisante pour une si nombreuse famille, lorsque les économies que Francesco avait pu garder seraient épuisées. Alors Valerio se reprochait amèrement de n'en avoir fait aucune; il sentit trop tard que la prodigalité est

un vice. Oui, oui, disait-il en soupirant, l'homme qui dépense en vains plaisirs et en sottes parades le prix de ses sueurs, ne mérite pas d'avoir des amis, car il ne pourra pas les secourir au jour de leur détresse.

Aussi il fallait voir par quel zèle infatigable, par quels ingénieux dévouemens il réparait ses fautes passées. Il avait divisé son étroit logement en trois parties : l'atelier, le réfectoire et la chambre de Francesco. La nuit il dormait sur une natte dans le premier coin venu, le plus souvent sur la terrasse élevée de sa mansarde. Le jour il travaillait assiduement, et faisait faire des tableaux de mosaïque à ses apprentis, espérant toujours qu'un moment viendrait où les monumens de l'art ne seraient plus mis au rang des objets de luxe et de fantaisie. Il veillait seul au détail du ménage, et s'il laissait préparer le dîner à la femme de Ceccato, il ne souffrait pas du moins qu'elle se fatiguât à l'aller acheter. Il allait lui-même à la *Pescria*, au marché aux herbes, dans les *frittole*, et on le voyait, couvert de sueur, traverser les rues sinueuses avec un panier sous sa robe. S'il rencontrait quelques-uns des jeunes patriciens qui avaient partagé autrefois ses amusemens et ses profusions, il les évitait avec soin, ou leur cachait obstinément sa pénurie, dans la crainte qu'ils ne lui envoyassent des secours dont la seule offre l'eût humilié. Il affectait de n'avoir rien perdu de sa gaieté ; mais ce rire forcé sur cette bouche flétrie, ces vifs regards dans des yeux brillans de fièvre et d'excitation, ne pouvaient tromper que des amitiés grossières ou des esprits préoccupés.

Un jour que Valerio traversait une de ces petites cours silencieuses et sombres qui servent de passage aux piétons et où cependant quatre personnes ne se rencontrent pas face à face en plein jour, il vit, auprès d'un mur humide, un homme qui cherchait à s'appuyer et qui tombait en défaillance. Il s'approcha de lui et le retint dans ses bras. Mais quelle fut sa surprise lorsqu'il reconnut, dans cet homme en haillons, exténué par la faim, et qu'il avait pris pour un mendiant, son ancien élève Bartolomeo Bozza !

— Il y a donc dans Venise, s'écria-t-il, des artistes plus malheureux que moi !

Il lui fit avaler à la hâte quelques gouttes de vin d'Istrie dont il avait une bouteille dans son panier; puis il lui donna des figues sur lesquelles l'infortuné se jeta avec voracité, et qu'il dévora sans en ôter la peau. Lorsqu'il fut un peu apaisé, il reconnut l'homme charitable qui l'avait assisté. Un torrent de larmes s'échappa de ses

yeux; mais Valerio ne put jamais savoir si c'était la honte, le remords ou la reconnaissance qui faisait couler ces pleurs, car le Bozza ne prononça pas une seule parole et s'efforça de fuir. Le bon Valerio le retint.

— Où vas-tu, malheureux? lui dit-il; ne vois-tu pas que tes forces ne sont pas revenues, et que tu vas tomber un peu plus loin dans quelques instans? Je suis pauvre aussi et ne puis t'offrir de l'argent; mais viens avec moi, tes anciens amis t'ouvriront leurs bras, et tant qu'il y aura une mesure de riz à San-Filippo, tu la partageras avec eux.

Il l'emmena donc, et le Bozza se laissa entraîner machinalement sans montrer ni joie, ni surprise.

XXI.

Francesco ne put se défendre d'un mouvement de répugnance lorsque le Bozza parut devant lui : il savait que ce jeune homme, honnête d'ailleurs et incapable d'une action basse, n'avait aucune bonté, aucune affection, aucun sentiment généreux dans le cœur. Toutes les voix de la tendresse et de la sympathie étaient dominées en lui par celle d'un orgueil farouche et d'une implacable ambition. Cependant, quand il sut dans quel état Valerio avait trouvé le Bozza, Francesco courut chercher une de ses paires de chausses et une de ses meilleures robes, et les lui offrit, tandis que son frère lui préparait un repas substantiel. Dès ce moment, le Bozza fit partie de l'indigente famille, qui, à force d'économie, d'ordre et de labeur, vivait encore honorablement à San-Filippo. Valerio ne regrettait pas sa peine; et quand il voyait, le soir, toute son ancienne école réunie autour d'un repas modeste, son ame s'épanouissait encore à la joie, et il s'abandonnait à une douce effusion. Alors les yeux inquiets de Francesco rencontraient ceux du Bozza toujours pleins d'indifférence ou de dédain. Le Bozza ne comprenait rien à l'héroïque dévouement des Zuccati. Il comprenait si peu cette grandeur, qu'il l'attribuait à des motifs d'intérêt personnel, au dessein de fonder une école nouvelle, d'exploiter le travail de leurs apprentis, ou de les enchaîner d'avance par de tels services, qu'ils ne pussent passer à une école rivale. Ce que ses compagnons trouvaient à bon droit sublime, il le trouvait donc tout simplement habile.

Cependant la misère devenait menaçante de plus en plus. Les Zuccati étaient bien résolus à s'imposer les plus sévères privations avant d'avoir recours aux illustres maîtres dont ils possédaient

l'amitié. La fortune de leur père était plus que médiocre; son orgueil s'était toujours refusé à recevoir aucun secours de fils placés, selon lui, dans une condition si basse. Tant qu'ils avaient été dans la prospérité, ils lui avaient fait passer une partie de leur salaire; et, pour qu'il consentît à recevoir cet argent, il avait fallu que le Titien le lui fît agréer en son propre nom. Maintenant que les Zuccati ne pouvaient plus assister leur père, le Titien continuait, pour son propre compte, à servir cette rente au vieillard, et les fils reconnaissans lui cachaient leur misère, dans la crainte d'abuser de sa générosité.

Heureusement le Tintoret veillait sur eux. Lui-même était fort gêné à cette époque. L'art semblait tomber en discrédit; les confréries faisaient des *ex voto* au rabais; on parlait de vendre tous les tableaux des *scuole*, pour en distribuer l'argent aux pauvres ouvriers des corporations. Les patriciens cachaient leur luxe au fond des palais, afin de n'être point frappés de trop rudes impôts en faveur des classes pauvres. Néanmoins le Tintoret trouvait encore moyen de secourir ses amis infortunés. Outre qu'à leur insu il leur faisait acheter beaucoup d'ornemens, il ne cessait d'insister pour que le sénat leur donnât de l'emploi. Il réussit enfin à prouver la nécessité de nouvelles réparations à la basilique. Un certain nombre de parois de mosaïques byzantines (celles qu'on voit encore à Saint-Marc) pouvaient être conservées; mais il fallait les lever entièrement et les replacer sur un nouveau mastic. D'autres parties étaient tout-à-fait irréparables, et il fallait les remplacer par de nouvelles compositions, avant que le tout ne tombât en poussière, ce qui occasionnerait plus de dépenses qu'on ne pensait. Le sénat décréta ces travaux et vota des sommes à cet effet; mais il décida que le nombre des ouvriers en mosaïque serait réduit, et que pour faire cesser toute rivalité, il n'y aurait qu'un chef et qu'une école. Ce chef serait celui qu'après un concours de tous les ouvriers précédemment employés, les peintres de la commission jugeraient le plus habile; son école serait recrutée aussitôt, non pas à son choix, selon ses sympathies et ses intérêts de famille, mais selon le degré d'habileté des autres concurrens reconnus par la commission. Il y aurait donc un grand prix, un second prix, et quatre accessit. Le nombre des maîtres serait limité à six.

La commission fut donc nommée et composée des peintres qui avaient examiné les travaux des Zuccati et des Bianchini. Le concours fut ouvert, et le sujet proposé fut un tableau de mosaïque représentant saint Jérôme. En même temps que le Tintoret porta

cette heureuse nouvelle aux Zuccati, il leur remit les cent ducats qui leur étaient dus pour une année de travail, et qu'il avait enfin réussi à obtenir. Cette victoire imprévue sur une destinée si mauvaise et si effrayante ralluma l'énergie éteinte de Francesco et du Bozza, mais d'une manière bien différente; car tandis que le jeune maître pressait dans ses bras son frère et ses chers apprentis, Bartolomeo, jetant un cri de joie âpre et sauvage, comme celui d'un aigle marin, s'élança hors de l'atelier et ne reparut plus.

Son premier mouvement fut de courir chez les Bianchini, et de leur exposer leur situation respective. Le Bozza avait pour les Bianchini de la haine et du mépris; mais il pouvait tirer parti d'eux. Il était bien évident pour lui, que soit partialité, soit justice, les travaux de Francesco et de ses élèves passeraient les premiers au concours. Les Bianchini n'étaient que des manœuvres et certainement ne seraient admis qu'en sous-ordre aux travaux futurs de la république. D'un autre côté, le Bozza savait que l'état de langueur et de maladie de Francesco ne lui permettrait pas de travailler. Il pensait que Valerio produirait à lui seul les deux essais commandés aux Zuccati, que même les apprentis y mettraient la main, car le délai accordé était court, et la commission voulait juger la promptitude aussi bien que le savoir des concurrens. Il se flattait donc, au fond de l'ame, de pouvoir rivaliser à lui seul contre toute cette école. Dans les derniers temps qu'il venait de passer à San-Filippo, il avait beaucoup étudié le dessin et cherché à s'emparer de tous les secrets de couleur et de ligne, que Valerio lui avait, du reste, naïvement et généreusement communiqués.

Quoiqu'espérant surpasser les Zuccati, le Bozza ne s'aveuglait pourtant pas sur la difficulté de supplanter Francesco, dont le nom était déjà illustre, tandis que le sien était encore ignoré. Il fallait, pour l'écarter, que les procurateurs parvinssent à épouvanter les peintres par les intrigues et les menaces de Melchiore. Or, les procurateurs étaient favorables aux Bianchini, qui les avaient adulés lâchement, en leur disant qu'ils se connaissaient beaucoup mieux en peinture et en mosaïque que le Titien et le Tintoret. Résolu à lutter contre le talent des Zuccati, le Bozza n'avait plus qu'à se rendre favorable l'influence des Bianchini. Il le fit en démontrant aux Bianchini qu'ils ne pouvaient se passer de lui, puisqu'ils ignoraient absolument les règles du dessin, et que leurs travaux seraient infailliblement écartés du concours, s'ils ne lui en abandonnaient la direction. Cette prétention insolente ne blessa pas les Bianchini autant que

le Bozza s'y serait attendu. L'argent leur était encore plus cher que la louange, et la froideur des peintres à leur égard, lors du dernier examen, leur avait laissé de grandes craintes pour l'avenir. Ils acceptèrent donc l'offre du Bozza, et consentirent même à lui donner d'avance dix ducats. Aussitôt il courut acheter, avec la moitié de cette somme, une belle chaîne qu'il envoya aux Zuccati, et que Francesco passa au cou de son frère sans savoir de quelle part elle venait.

De tous côtés on se mit au travail avec ardeur. Mais Francesco, un instant ranimé par l'espérance, compta trop sur ses forces, et, repris par la fièvre au bout de quelques jours, fut obligé d'interrompre son œuvre, et de surveiller de son lit les travaux de son école.

XXII.

Cette rechute causa un si vif chagrin à Valerio, qu'il faillit abandonner son travail et se retirer du concours. L'état de Francesco était grave, et les angoisses d'esprit qu'il éprouvait à l'aspect de son chef-d'œuvre commencé et interrompu, augmentaient encore ses souffrances physiques. Ces angoisses s'aggravèrent lorsque la femme de Ceccato vint lui dire étourdiment qu'elle avait vu en passant le Bozza dans l'atelier des Bianchini. Ce trait d'ingratitude lui parut si noir, qu'il en pleura d'indignation, et qu'il eut un redoublement de fièvre. Valerio, le voyant si tourmenté, prétendit que la Nina s'était trompée, et qu'il allait s'en assurer par lui-même. Il ne pouvait croire en effet à tant d'insensibilité de la part d'un homme avec qui, malgré beaucoup de griefs, il avait partagé ses dernières ressources. Il courut à San-Fantino où était situé l'atelier des Bianchini, et il vit, par la porte entr'ouverte, le Bozza occupé à diriger le jeune Antonio. Il le fit demander, et l'ayant emmené à quelque distance, il lui reprocha vivement sa conduite.

— En vous voyant partir précipitamment l'autre jour, lui dit-il, j'avais bien compris qu'au premier espoir de succès personnel, vos anciens amis vous deviendraient étrangers; je reconnaissais bien là l'égoïsme de l'artiste, et mon frère cherchait à l'excuser en disant que la soif de la gloire est une passion si impérieuse, que tout se tait devant elle; mais entre l'égoïsme et la méchanceté, entre l'ingratitude et la perfidie, il y a une distance que je ne croyais pas vous voir franchir si lestement. Honneur à vous, Bartolomeo! vous m'avez donné une cuisante leçon, et vous m'avez fait douter de la sainte puissance des bienfaits.

— Ne parlez pas de bienfaits, messer, répondit le Bozza d'un ton sec; je n'en ai accepté aucun. Vous m'avez secouru dans l'espérance que je vous deviendrais utile. Moi, je n'ai pas voulu vous être utile, et je vous ai payé vos services par un présent dont la valeur surpasse de beaucoup les dépenses que vous avez pu faire pour moi.

En parlant ainsi, le Bozza désignait de l'œil et du doigt la chaîne que Valerio portait au cou. A peine eut-il compris ce dont il s'agissait, qu'il l'arracha si violemment, qu'elle se brisa en plusieurs morceaux.

— Est-il possible? s'écria-t-il en dévorant des larmes de honte et de colère, est-il possible que vous ayez eu l'audace de m'envoyer un présent?

— Cela se fait tous les jours, répondit le Bozza ; je ne nie pas l'obligeance que vous avez eue de me recueillir, et je vous sais même gré de m'avoir assez bien connu pour ne pas être en peine des avances que vous m'avez faites en me nourrissant.

— Ainsi, dit Valerio en tenant la chaîne dans sa main tremblante, et en fixant sur le Bozza des yeux étincelans de fureur, vous avez pris mon atelier pour une boutique, et vous avez cru que je tenais table ouverte par spéculation? C'est ainsi que vous appréciez mes sacrifices, mon dévouement à des frères malheureux! Quand pour vous laisser le temps de travailler, je préparais moi-même votre repas, vous m'avez pris pour votre cuisinier!

— Je n'ai pas eu de telles idées, répondit froidement le Bozza. J'ai pensé que vous vouliez vous attacher un artiste que vous ne jugiez pas sans talent, et pour me dégager en m'acquittant avec vous, je vous ai fait un cadeau. N'est-ce pas l'usage?

A ces mots Valerio, exaspéré, lui jeta violemment la chaîne au visage. Le Bozza fut atteint près de l'œil, et le sang coula.

— Vous me paierez cet affront, dit-il avec calme; si je me contiens ici, c'est que d'un mot je pourrais attirer dix poignards sur votre gorge. Nous nous reverrons ailleurs, j'espère.

— N'en doutez pas, répondit Valerio.

Et ils se séparèrent.

En revenant chez lui, Valerio rencontra le Tintoret, et lui raconta ce qui venait de lui arriver. Il lui fit part aussi de la rechute de Francesco. Le maître s'en affligea sincèrement; mais voyant que le découragement était entré dans l'ame de Valerio, il se garda bien de lui donner ces consolations vulgaires qui aigrissent encore le chagrin chez les esprits ardens. Il affecta, au contraire, de partager ses doutes sur l'avenir, et de regarder le Bozza comme très capable de le sur-

passer au concours, et de mener si bien l'école des Bianchini, qu'elle l'emporterait sur celle des Zuccati.

— Cela est bien triste à penser, ajouta-t-il. Voilà des hommes qui ne savent rien en fait d'art; mais, grace à un jeune homme qui n'en savait pas davantage il y a peu de temps, grace à la persévérance et à l'audace qui souvent tiennent lieu de génie, les plus beaux talens vont peut-être rentrer dans l'ombre, tandis que l'ignorance, ou tout au moins le mauvais goût, vont tenir le sceptre. Adieu l'art; nous voici arrivés aux jours de la décadence!

— Ce mal n'est peut-être pas inévitable, mon cher maître! s'écria Valerio, ranimé par ce feint abattement. Vive Dieu! le concours n'est pas encore ouvert, et le Bozza n'a pas encore produit son chef-d'œuvre.

— Je ne te dissimulerai pas, reprit le Tintoret, que son commencement est fort beau. J'y ai jeté les yeux hier en passant à San-Fantino, et j'en ai été surpris, car je ne croyais pas le Bozza capable d'un tel dessin. Son élève, le jeune Antonio, est plein de dispositions, et d'ailleurs Bartolomeo retouche son essai si minutieusement, qu'il n'y laissera pas une tache. Il dirige aussi les deux autres; et les Bianchini sont des copistes si serviles, qu'avec un bon maître ils sont capables de bien dessiner par instinct d'imitation, sans comprendre le dessin.

— Mais enfin, maître, dit Valerio troublé, vous ne voudrez pas donner le prix à des charlatans, au détriment des vrais serviteurs de l'art? Messer Tiziano ne le voudra pas non plus?

— Mon cher enfant, dans cette lutte, nous ne sommes pas appelés à juger les hommes, mais les œuvres, et pour plus d'intégrité, il est probable que les noms seront mis hors de cause. Tu sais d'ailleurs que l'usage est de prononcer sans avoir vu la signature d'aucun ouvrage. A cet effet un familier la couvre d'une bande de papier avant de nous présenter le tableau. Cet usage est un symbole de l'impartialité qui doit dicter nos arrêts. Si le Bozza te surpasse, mon cœur en saignera; mais ma bouche dira la vérité. Si les Bianchini triomphent, je penserai que l'imposture l'emporte sur la loyauté, le vice sur la vertu; mais je ne suis pas l'inquisiteur, et je n'ai à juger que des compartimens d'émail plus ou moins bien arrangés dans un cadre.

— Je le sais bien, maître, reprit Valerio un peu piqué; mais pourquoi pensez-vous que l'école des Zuccati ne vous forcera pas à lui accorder la palme? C'est bien ainsi qu'elle l'entend. Qui vous de-

mande une indulgence coupable? Nous n'en voudrions pas, en supposant que nous pussions l'obtenir de vous.

— Tu me parais si découragé, mon pauvre Valerio, et tu as un si énorme travail à faire, si ton frère ne se rétablit pas promptement, qu'en vérité je suis effrayé de la position où tu te trouves. D'ailleurs, Francesco malade, votre école existe-t-elle? Tu es un maître habile; tu es doué d'une facilité merveilleuse, et l'inspiration semble venir au-devant de toi. Mais n'as-tu pas toujours tourné le dos à la gloire? n'es-tu pas insensible aux applaudissemens de la foule? ne préfères-tu pas les enivremens du plaisir, ou le *dolce far niente*, aux titres, aux richesses et aux louanges? Tu es un homme admirablement doué, mon jeune maître. Ton intelligence pourrait se plier à tout et triompher de tout; mais il ne faut pas se le dissimuler, tu n'es point un artiste. Tu dédaignes la lutte, tu méprises l'enjeu, tu es trop désintéressé pour descendre dans l'arène. Le Bozza, avec la centième partie de ton génie, arrivera encore à tout par l'ambition, par la persévérance, par la dureté de cœur.

—Maître, vous avez peut-être raison, dit Valerio, qui avait écouté ce discours d'un air rêveur. Je vous remercie de m'avoir exprimé vos craintes; elles sont l'effet d'une tendre sollicitude, et je les trouve trop bien fondées; cependant, maître, il faudra voir! Adieu!

En parlant ainsi, Valerio, suivant l'usage du temps et du pays, baisa la main de l'illustre maître, et franchit légèrement le Rialto.

XXIII.

Valerio bouleversa tout en rentrant dans son atelier. Il marchait avec feu, parlait haut, fredonnait d'un air sombre le refrain d'une joyeuse chanson de table, disait d'un air tendre des paroles dures, brisait ses outils, raillait ses élèves, et s'approchant du lit de son frère, il l'embrassait avec passion en lui disant d'un air moitié fou, moitié inspiré : « Va, sois tranquille, Checo, tu guériras, tu auras le grand prix, nous présenterons un chef-d'œuvre au concours ; va, va! rien n'est perdu, la muse n'est pas encore remontée aux cieux. »

Francesco le regarda d'un air étonné.

— Qu'as-tu donc? lui dit-il; tout ce que tu dis est étrange. Qu'est-il donc arrivé? T'es-tu pris de querelle avec quelqu'un? as-tu rencontré les Bianchini?

— Explique-toi, maître, dis-nous ce qui s'est passé, ajouta Marini. Si j'en crois quelques propos que j'ai entendus malgré moi ce

matin, le tableau du Bozza est déjà très avancé, et l'on dit que ce sera un chef-d'œuvre; voilà pourquoi tu es tourmenté, maître, mais rassure-toi, nos efforts...

— Tourmenté, moi! s'écria Valerio; et depuis quand donc suis-je tourmenté quand un de mes élèves se distingue? et dans quel moment de ma vie m'avez-vous vu m'affliger ou m'inquiéter des triomphes d'un artiste? En vérité! je suis un envieux, moi, n'est-ce pas?

— D'où te vient cette susceptibilité, mon bon maître? dit Ceccato. Qui de nous a jamais eu une pareille pensée? Mais dis-nous, nous t'en supplions, s'il est vrai que le Bozza ait tracé les lignes d'une admirable composition?

— Sans doute! répondit Valerio en souriant et en reprenant tout à coup sa douceur et sa gaieté ordinaires, il doit être capable de le faire, car je lui ai enseigné d'assez bons principes pour cela. Eh bien! qu'avez-vous donc, tous, à prendre cette pose morne? On dirait autant de saules penchés sur une citerne tarie. Voyons, qu'y a-t-il? La Nina a-t-elle oublié le dîner? Le procureur-caissier nous aurait-il commandé un nouveau barbarisme?... Allons, enfans, à l'ouvrage! il n'y a pas un jour à perdre, il n'y a pas seulement une heure, allons, allons, les outils! les émaux! les boîtes! et qu'on se surpasse, car le Bozza fait de belles choses, et il s'agit d'en faire de plus belles encore.

Dès ce moment la joie et l'activité revinrent habiter le petit atelier de San-Filippo. Francesco sembla revenir à la vie en retrouvant dans tous ces regards amis l'éclair d'espérance, le rayon de joie sainte, qui avaient fait autrefois éclore les chefs-d'œuvre de la coupole Saint-Marc. Le doute s'était un instant posé sur toutes ces jeunes têtes, comme une voûte de plomb sur de riantes cariatides; mais Valerio l'avait chassé avec une plaisanterie. L'effort immense de sa volonté s'était concentré au dedans de lui-même; il ne le manifesta que par un surcroît d'enjouement. Mais une révolution importante s'était opérée dans Valerio, ce n'était plus le même homme. S'il n'avait pas mordu à l'appât de la vanité, s'il n'était pas devenu un de ces esprits jaloux qui ne peuvent souffrir la gloire ou le triomphe d'autrui, du moins il s'était dévoué religieusement à sa profession; son caractère était devenu sérieux sous une apparence de gaieté. Le malheur l'avait rudement éprouvé dans la partie la plus sensible de son ame, en frappant les êtres qu'il aimait, et en lui démontrant, par de dures leçons, les avantages de l'ordre. Il venait aussi d'apprendre la cause du dénuement où Francesco, malgré son économie et la régularité de ses

mœurs, s'était trouvé le lendemain de son procès. En découvrant, dans le coffre de son frère, les quittances de ses créanciers, Valerio avait pleuré comme l'enfant prodigue. Les grandes ames ont souvent de grandes taches, mais elles les effacent, et c'est là ce qui distingue leurs défauts de ceux du vulgaire. Aussi, depuis ce jour, Valerio, quoique dans les plus belles conditions de fortune, ne se départit jamais des règles de modération et de simplicité qu'il s'imposa dans le secret de son cœur. Il ne dit jamais un mot de cette découverte ni de cette résolution à personne; mais il montra sa reconnaissance à Francesco par le dévouement de toute sa vie, et sa fermeté d'ame par une moralité à toute épreuve.

Une douce joie, une gaieté laborieuse, les chants et les rires réveillèrent les échos endormis de cette petite salle. L'hiver était rude; mais le bois ne manquait pas, et chacun avait désormais une belle robe de drap fourrée de zibeline et un chaud pourpoint de velours. Francesco se rétablit comme par miracle. La Nina recouvra sa fraîcheur et sa gentillesse, et devint enceinte d'un second enfant, dont l'attente la consola de la perte de son premier-né. Celui qui avait survécu à la peste grandissait à vue d'œil, et la petite Maria Robusti, sa marraine, venait souvent l'amuser dans l'atelier des Zuccati. Cette jeune fille charmante prenait un naïf intérêt aux travaux de ses jeunes compères, et déjà elle était en état d'en apprécier le mérite.

Enfin, le grand jour arriva, et tous les tableaux furent portés dans la sacristie de Saint-Marc, où la commission était assemblée. On avait adjoint le Sansovino aux maîtres précédemment nommés.

Valerio avait fait de son mieux, une vive espérance était descendue dans son sein. Il arrivait au concours avec cette sainte confiance qui n'exclut pas la modestie. Il aimait l'art pour lui-même, il était heureux d'avoir réussi à rendre sa pensée, et l'injustice des hommes ne pouvait lui ôter cette innocente satisfaction. Son frère était vivement ému, mais sans mauvaise honte, sans haine et sans jalousie. Son beau visage pâle, ses lèvres délicates et frémissantes, son regard à la fois timide et fier, attendrirent vivement les maîtres de la commission. Tous désirèrent pouvoir lui adjuger le prix; mais leur attention fut aussitôt détournée par un homme si blême, si tremblant, si convulsivement courbé en salutations demi-craintives, demi-insolentes, qu'ils en furent presque effrayés, comme on l'est à l'aspect d'un fou. Bientôt cependant le Bozza reprit un sang-froid et une tenue convenables; mais à chaque instant, il se sentait près de s'évanouir.

Les mosaïstes attendirent dans une pièce voisine, tandis que les peintres procédèrent à l'examen de leurs ouvrages. Au bout d'une heure, qui sembla au Bozza durer un siècle, ils furent appelés, et le Tintoret, marchant à leur rencontre, les pria de s'asseoir en silence. Sa figure rigide n'exprimait pour personne ce que chacun eût voulu y découvrir. Le silence ne fut pas difficile à faire observer. Tous avaient la poitrine oppressée, la gorge serrée, le cœur palpitant. Quand ils furent rangés sur le banc qui leur était destiné, le Titien, comme doyen, prononça d'une voix haute et ferme, en se plaçant près des tableaux qu'on avait alignés le long du mur, la formule suivante :

« Nous Vecelli, dit Tiziano, Jacopo Robusti, dit Tintoretto, Jacopo Sansovino, Jacopo Pistoja, Andrea Schiavone, Paolo Veronese, tous maîtres en peinture, avoués par le sénat et par l'honorable et fraternelle corporation des peintres, commis par la glorieuse république de Venise, et nommés par le vénérable conseil des dix aux fonctions de juges des ouvrages présentés à ce concours, avec l'aide de Dieu, le flambeau de la raison et la probité du cœur, avons examiné attentivement, consciencieusement et impartialement lesdits ouvrages, et avons à l'unanimité déclaré seul digne d'être promu à la première maîtrise et direction de tous les autres maîtres ci-dessous nommés, l'auteur du tableau sur lequel nous avons inscrit le n° 1, avec le sceau de la commission. Ce tableau, dont nous ignorons l'auteur, fidèles que nous sommes au serment que nous avons prêté de ne pas lire les inscriptions avant d'avoir prononcé sur le mérite des œuvres, va être exposé à vos regards et aux nôtres. »

En même temps, le Tintoret souleva un des voiles qui couvraient le tableau, et enleva la bande qui cachait la signature. Un cri de bonheur s'échappa du sein de Francesco. Le tableau couronné était celui de son frère. Valerio, qui n'avait jamais compté, dans ses jours de confiance, que sur le second prix, demeura immobile, et n'osa se livrer à la joie qu'en voyant les transports de son frère.

Le second tableau couronné fut celui de Francesco. Le troisième celui du Bozza. Mais quand le Tintoret, qui prenait en pitié ses angoisses, et s'imaginait lui causer une grande joie, se retourna vers lui, croyant le voir comme les autres se lever et se découvrir, il fut forcé de l'appeler par trois fois. Le Bozza resta immobile, les bras croisés sur sa poitrine, le dos appuyé à la muraille, la tête plongée et cachée dans son sein. Un prix de troisième ordre était trop au-dessous de son ambition. Ses dents étaient si serrées et ses genoux si contractés, qu'on fut presque forcé de l'emporter après le concours.

Les derniers prix échurent à Ceccato, à Gian Antonio Bianchini et à Marini. Les deux autres Bianchini succombèrent, mais la république leur donna plus tard de l'ouvrage, lorsqu'on reconnut qu'on avait trop limité le nombre des maîtres mosaïstes. Seulement leur tâche leur fut assignée dans des établissemens où ils ne se trouvèrent plus en contact ni en rivalité avec les Zuccati, et leur haine fut à jamais réduite à l'impuissance.

XXIV.

Avant de lever la séance, le Titien exhorta les jeunes lauréats à ne pas se croire arrivés à la perfection, mais à travailler longtemps encore d'après les modèles des anciens maîtres et les cartons des peintres. — C'est en vain, leur dit-il, qu'à la vue de parcelles brillantes, unies avec netteté et figurant une ressemblance grossière avec les objets du culte, le vulgaire s'inclinera ; c'est en vain que des gens prévenus nieront que la mosaïque puisse atteindre à la beauté de dessin de la peinture à fresque : que ceux d'entre vous qui sentent bien par quels procédés ils ont mérité nos suffrages et dépassé leurs émules persévèrent dans l'amour de la vérité et dans l'étude de la nature; que ceux qui ont commis l'erreur de travailler sans règle et sans conviction, profitent de leur défaite, et s'adonnent sincèrement à l'étude. Il est toujours temps d'abjurer un faux système et de réparer le temps perdu.

Il entra dans un examen détaillé de tous les ouvrages exposés au concours, et en fit ressortir les beautés et les défauts. Il insista surtout sur les fautes du Bozza, après avoir donné de grands éloges aux belles parties de son œuvre. Il reprocha au visage de saint Jérôme le caractère disgracieux des lignes, une certaine expression de dureté qui convenait moins à un saint qu'à un guerrier païen, un coloris de convention privé de vie, un regard froid, presque méprisant. — C'est une belle figure, ajouta-t-il, mais ce n'est pas saint Jérôme.

Le Titien parla aussi des Bianchini et tâcha d'adoucir l'amertume de leur défaite en louant leur travail sous un certain point de vue. Comme il avait coutume de mettre toujours la dose de miel un peu plus forte que celle d'absinthe, après avoir approuvé la partie matérielle de leurs ouvrages il essaya d'en louer aussi le dessin; mais au milieu d'une phrase un peu hasardée, il fut interrompu par le Tintoret, qui prononça ces paroles consignées dans les pièces du procès-verbal :

« Io non ho fatto giudizio delle figure, nè della sua bontà, perchè non mi è sta domandà. »

A la suite de cette mémorable matinée, le Titien donna un grand dîner à tous les peintres de la commission et à tous les mosaïstes couronnés. La petite Maria Robusti y parut vêtue en sibylle, et le Titien traça ce soir-là, d'après elle, l'esquisse de la tête de la Vierge enfant dans le beau tableau qu'on voit au musée de Venise. Le Bozza ne se montra point.

Le repas fut magnifique, on porta joyeusement la santé des lauréats. Le Titien observait avec étonnement le visage et les manières de Francesco. Il ne comprenait pas cette absence totale de jalousie, cet amour fraternel si tendre et si dévoué dans un artiste. Il savait pourtant que Francesco n'était pas dépourvu d'ambition; mais le cœur de Francesco était plus grand encore que son génie. Valerio était ravi de la joie de son frère. Parfois il en était si attendri, qu'il devenait mélancolique. Au dessert, Maria Robusti porta la santé du Titien, et aussitôt après, Francesco, se levant, dit avec un front radieux, en élevant sa coupe : — Je bois à mon maître, Valerio Zuccato. Les deux frères se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et confondirent leurs larmes.

Le bon prêtre Alberto s'égaya, dit-on, un peu plus que de raison, en buvant seulement quelques gouttes des vins de Grèce que les convives avalaient à pleines coupes. Il était si doux et si naïf, que toute son ivresse se tourna en expansion d'amitié et d'admiration.

Le vieux Zuccato vint à la fin du dîner; il était de mauvaise humeur. — Mille graces, maître, répondit-il au Titien qui lui offrait une coupe; comment voulez-vous que je boive un jour comme celui-ci?

— N'est-ce pas le plus beau de votre vie, compère? reprit le Titien; et à cause de cela, ne faut-il pas vider un flacon de Samos avec vos amis?

— Non, maître, répliqua le vieillard, ce jour n'est pas beau pour moi. Il enchaîne à jamais mes fils à un métier ignoble, et condamne deux talens de premier ordre à des travaux indignes. Grand merci! je ne vois pas là sujet de boire.

Il se laissa pourtant fléchir lorsque ses fils portèrent sa santé. Puis la petite Maria vint jouer avec les boucles argentées de sa barbe, réclamant ce qu'elle appelait la grace de son mari.

— Ouais! dit Zuccato, cette plaisanterie dure-t-elle encore, ma belle enfant?

— Si bien que je veux vous donner un repas de fiançailles au premier jour, répondit le Tintoret en souriant.

L'histoire ne dit point si ce repas eut lieu, ni si Valerio Zuccato épousa Maria Robusti. Il est à croire qu'ils restèrent intimement liés et que les deux familles n'en firent jamais qu'une. Francesco voulut en vain abdiquer son autorité en vertu des droits de son frère; il fut forcé par la persévérance de celui-ci de reprendre son rôle de premier maître, de sorte que le titre de Valerio demeura purement honorifique. L'école des Zuccati redevint florissante et joyeuse. Rien n'y fut changé, si ce n'est que Valerio mena une vie régulière, et que Gian Antonio Bianchini, entraîné par les bons exemples et gagné par les bons procédés, devint un artiste estimable dans son talent et dans sa conduite. Des jours heureux se levèrent sur ce nouvel horizon, et les Zuccati produisirent d'autres chefs-d'œuvre dont le détail serait trop long, et que vous avez d'ailleurs, mes enfans, tout le loisir d'aller admirer dans nos basiliques. Le *saint Jérôme* du Bozza est dans la salle du trésor, celui de Gian Antonio dans la sacristie de Saint-Marc, celui de Zuccato fut envoyé en présent au duc de Savoie. Je ne saurais vous dire ce qu'il est devenu.

Ici finit le récit de l'abbé. Des réclamations s'élevèrent relativement au Bozza. Malgré les grands torts de cet artiste, ses grandes souffrances nous intéressaient.

— Le Bozza, reprit l'abbé, ne put supporter l'idée de travailler sous les ordres des Zuccati. La crainte d'avoir à les trouver encore généreux après toutes ses fautes lui était plus affreuse que celle de tous les châtimens. Il erra de ville en ville, travaillant tantôt à Bologne, tantôt à Padoue, vivant de peu, et gagnant encore moins. Malgré son grand talent et son diplôme, ses manières hautaines et son air sombre inspiraient la méfiance. Il était peu sensible à la misère; mais l'obscurité fit le tourment de sa vie. Il revint à Venise au bout de quelques années, et les Zuccati obtinrent, pour lui, une maîtrise et des travaux. Les temps étaient changés. Le gouvernement était devenu moins strict dans ses réformes. Le Bozza put travailler, mais il paraît que le Tintoret ne put jamais lui pardonner sa conduite passée à l'égard des Zuccati. Le rigide vieillard, forcé de lui fournir des cartons, les lui faisait attendre si long-temps, que nous avons une lettre du Bozza où il se plaint d'être réduit à la misère par les lenteurs interminables du maître. Les Zuccati n'avaient rien de semblable à craindre, ils pouvaient dessiner eux-mêmes leurs sujets,

et d'ailleurs ils étaient aimés et estimés de tous les maîtres. Ils ont poussé l'art de la mosaïque à un degré de perfection qui n'a jamais été égalé. Le Bozza a laissé de beaux ouvrages, mais il ne put jamais vaincre ses défauts, parce que son ame était incomplète.

Marini et Ceccato paraissent avoir survécu aux Zuccati et les avoir remplacés au premier rang de la maîtrise.

Et maintenant, mes amis, ajouta l'abbé, si vous examinez ces magnifiques parois de mosaïque du grand siècle de la peinture vénitienne, et si vous vous rappelez ce que je vous montrais l'autre jour, à Torcello, des fragmens de l'ancienne gypsoplastique byzantine, vous verrez que les destinées de cet art tout oriental ont été liées à celles de la peinture jusqu'à l'époque des Zuccati, mais que plus tard, livrée à elle-même, la mosaïque s'abâtardit, et finit par se perdre entièrement. Florence semble s'être emparée de cet art, mais elle l'a réduit à la pure décoration. La nouvelle chapelle des Médicis est remarquable par la richesse des matériaux employés à la revêtir. Le lapis lazuli veiné d'or, les marbres les plus précieux, l'ambre gris, le corail, l'albâtre, le vert de Corse, la malachite, se dessinent en arabesques et en ornemens d'un goût très pur. Mais nos anciens tableaux d'un coloris ineffaçable, nos brillans émaux si ingénieusement obtenus dans toutes les nuances désirables par la fabrique de verroterie de Murano, nos illustres maîtres mosaïstes, et nos riches corporations, et nos joyeuses compagnies, tout cela n'existe plus que pour constater, par des monumens, par des ruines ou par des souvenirs, la splendeur des temps qui ne sont plus.—

Le jour parut à l'horizon. Les mouettes cendrées s'élevèrent en troupes du fond des marécages de Palestrine, et sillonnèrent en tous sens l'air qui blanchissait sensiblement de minute en minute. Le soleil se leva avec une rapidité qui m'était inconnue, et la beauté de cette matinée me jeta dans une sorte d'extase.

— Voilà la seule chose que l'étranger ne puisse pas nous ôter, me dit l'abbé avec un triste sourire; si un décret pouvait empêcher le soleil de se lever radieux sur nos coupoles, il y a long-temps que trois sbires eussent été lui signifier de garder ses sourires et ses regards d'amour pour les murs de Vienne.

GEORGE SAND.

LITTÉRATURE

PAÏENNE ET CHRÉTIENNE

DU QUATRIÈME SIÈCLE.

AUSONE ET SAINT PAULIN.

I.

AUSONE.

L'ancien monde littéraire du paganisme en face du nouveau monde chrétien, — la mythologie en présence de la religion, — la rhétorique aux prises avec l'Évangile : — tel est le spectacle, grand dans son ensemble et curieux dans ses détails, qu'offre la littérature latine du IVe siècle; telle est l'opposition que représentent et personnifient mieux que personne deux hommes éminens de la Gaule, Ausone et saint Paulin.

Ausone, dont la longue vie remplit presque tout le IVe siècle, naquit vers 310 à Bordeaux; son père était médecin et originaire de Bazas. L'étude de la médecine était une de celles qui florissaient le plus dans la Gaule méridionale. Un noble Éduen, que les vicissitudes de la guerre civile avaient chassé de son pays, était venu s'établir sur les bords de l'Adour, dans une ville qu'on croit être Dax; sa fille épousa le médecin Julius Ausonius, et fut mère de notre Ausone. Celui-ci tenait donc par son père à la science, et à la vie pu-

blique par sa famille maternelle. Sa destinée participa de cette double origine; il fut à la fois homme d'étude et de cour, homme de cabinet et d'affaire, professeur et consul.

Le grand-père maternel d'Ausone, nommé Agricius, fit l'horoscope de son petit-fils; il fut obligé de procéder clandestinement à cette opération divinatoire, à cause des lois sévères, renouvelées à diverses époques, contre ceux qu'on appelait mathématiciens, et qui étaient des astrologues. Peut-être l'Éduen Agricius conservait-il quelques traditions de la vaticination druidique; un des professeurs dont Ausone a célébré la mémoire, avait pour aïeul un prêtre du dieu gaulois Bélénus. Du reste, l'horoscope était très favorable : il annonçait au jeune enfant des succès et des dignités; cet horoscope devait se réaliser.

Ausone fut élevé à Toulouse auprès d'un oncle maternel qui s'appelait Arborius, et s'y exerça surtout aux lettres latines; il confesse qu'il avait peu de penchant pour la littérature grecque. Cependant il a traduit plusieurs épigrammes de l'Anthologie, il a composé des vers grecs, et même des vers moitié latins et moitié grecs, des vers hybrides.

Ausone, après avoir reçu l'éducation la plus soignée, auprès de son oncle Arborius, vint à Bordeaux ouvrir à son tour une école de rhétorique. Il épousa Attusia Lucana Sabina, d'une famille sénatoriale, la perdit bientôt, et ne la remplaça jamais. Lui-même nous apprend qu'il professa trente ans; c'est probablement pendant cet intervalle qu'il faut placer ses compositions les plus pédantesques et les plus arides, les tours de force, les jeux d'esprit, les épitaphes des héros d'Homère, et d'autres poésies du même genre, délassement laborieux d'un rhéteur.

Au bout de trente ans de professorat, Ausone fut appelé à Trèves par l'empereur Valentinien, qui le chargea de l'éducation de son fils Gratien. — Devenir précepteur d'un prince, c'était une fortune ordinaire aux rhéteurs; Sénèque, Fronton, Titien et Lactance l'avaient été. Voilà Ausone, de paisible professeur de rhétorique à Bordeaux, devenu un personnage suivant la cour et faisant une campagne contre les Barbares. Ce fut dans cette campagne qu'il reçut, pour sa part de butin, une captive nommée Bissula à laquelle le précepteur de Gratien adressa des vers et des vers assez galans :

« Captive, puis affranchie, elle règne sur le bonheur de celui dont elle était la proie par les armes. »

Ausone demande à un peintre de faire le portrait de la jeune

Barbare aux yeux bleus, aux blonds cheveux, et lui recommande en vrai style de madrigal d'y mêler les lis et les roses :

Puniceas confunde rosas et lilia misce.

A cette époque se rapportent ses poésies de courtisan, ses petits impromptus sur les évènemens du jour, sur un cerf mis à mort, à la chasse, par un des empereurs, ou sur tel autre fait de cette importance. C'est alors aussi qu'il composa son ouvrage le plus considérable, son poème descriptif de *la Moselle*, sur lequel je reviendrai, et un autre ouvrage que je ne puis qu'indiquer ici, et dont lui-même nous apprend l'origine. L'empereur Valentinien avait composé un centon nuptial, et il proposa à Ausone de lutter avec lui dans ce genre de compilation licencieuse. Ausone décrit assez naïvement l'embarras où il se trouva, entre la vanité qui lui faisait désirer le succès, et la prudence qui le lui faisait craindre :

« Conçois, écrit-il au rhéteur Paul, combien cela était délicat pour moi. Je ne voulais ni surpasser, ni être surpassé ; car si j'étais vaincu, on m'accusait de ridicule adulation, et le triomphe était une insolence. J'ai donc accepté en paraissant vouloir refuser ; malgré le danger, j'ai eu le bonheur de rester en grace. J'ai vaincu sans offenser. »

C'est un symptôme assez fâcheux de la moralité de ce temps, qu'une lutte poétique engagée sur de tels sujets, entre un empereur chrétien et le précepteur de son fils ; le tout entremêlé de petites habiletés assez peu dignes, et qui semblent bien glorieuses à celui qui les raconte.

De la cour de Trèves, le précepteur impérial écrivait à différens rhéteurs ; l'un d'eux, nommé Théon, était un ancien ami d'Ausone qui n'avait pas fait fortune comme lui, et qui adressait au rhéteur courtisan de petits cadeaux et de petits vers, dont Ausone se moquait avec assez peu d'esprit et de bonté. Ce pauvre Théon lui avait envoyé des oranges pour accompagner ses complimens poétiques ; Ausone lui répond par un calembour railleur, sur ses vers de plomb et ses pommes d'or, et en retour lui expédie des énigmes versifiées que nous ne chercherons pas à deviner, et une épître d'une obscurité affectée, sur les huîtres et les moules, qu'il avait écrite dans le feu de sa première jeunesse, et qu'il retouchait dans la maturité de l'âge. Il emploie dans cette correspondance littéraire, destinée à éblouir un bel esprit de province de l'éclat d'un pédant de cour, les périphrases les plus forcées et les plus bizarres. Les lettres sont les noires filles de Cad-

mus, le papier est la blanche fille du Nil, le roseau pour écrire est exprimé par les nœuds cnidiens. La recherche de ce langage employé pour désigner les objets les plus usuels et les plus familiers, ce faux esprit, ces puérilités, marquent la seconde enfance qui attend les littératures vieillies. La Chine, qui est d'un secours merveilleux pour comprendre une société et une décadence du même âge, la Chine nous fournit un pendant curieux de ce qu'on vient de lire. Il existe entre les lettrés, surtout quand ils écrivent en vers, une langue convenue comme celle des précieuses, et dans laquelle rien ne s'appelle par son nom. Les périphrases consacrées à indiquer les objets qu'on emploie pour écrire, offrent avec les périphrases d'Ausone une singulière analogie.

Voici des vers des *Deux Cousines.*

« Le pinceau rempli d'encre est un nuage noir chargé de pluie; la main agile semble poursuivre les traits qu'elle vient de former; bientôt des rejetons fleuris s'élèvent sept à sept (les rimes), le papier rayé semble le fil d'un collier de perles. »

En général, rien ne ressemble plus aux rhéteurs comme Ausone que les lettrés chinois. Ces rhéteurs étaient de véritables mandarins, se délectant, comme ceux-ci, de futilités littéraires; de même aussi ces futilités étaient pour eux le chemin des emplois et des honneurs. Ainsi, à la suite de ses petits vers, Ausone fut revêtu, par son élève Gratien devenu empereur, de plusieurs dignités; il fut fait comte et questeur, il fut successivement préfet du prétoire d'Italie et préfet du prétoire des Gaules. Ces deux préfectures, qui comprenaient en outre, l'une l'Afrique et l'Illyrie, l'autre la Bretagne et l'Espagne, embrassaient tout l'Occident. Ausone se trouva donc, dans l'espace de quelques années, avoir gouverné de nom, la moitié de l'empire. Ce fait montre où cette littérature si frivole faisait arriver ceux qui la cultivaient.

Enfin Ausone atteignit le terme le plus élevé que son ambition se pouvait proposer. Il fut consul. Déjà Quintilien et Fronton avaient porté ce titre. Il a eu soin de mettre en vers la date de cet évènement dont il était si fier. C'est en l'année 1118 de Rome qu'il fut élevé au consulat, qui était alors une distinction de cour sans valeur politique, mais fort désirée. Nous avons le discours qu'à cette occasion il prononça pour rendre grace à son ancien disciple l'empereur Gratien. On l'imprime ordinairement avec les panégyriques, et en effet ces témoignages officiels de reconnaissance étaient de véritables panégyriques. Dans l'ancienne Rome, les consuls nouvellement élus

remerciaient le peuple ; quand il n'y eut plus de peuple et que le prince eut absorbé tous les droits avec tous les pouvoirs, il hérita aussi de ces actions de grace, et les louanges du souverain en furent le sujet obligé. Ausone ne fut point tenté de se soustraire à cette obligation. Gratien, qui tenait à honneur de montrer à son ancien maître qu'il avait assez profité de ses leçons pour tourner un compliment, lui avait dit qu'il avait payé ce qu'il devait, et qu'après avoir payé, il devait encore. Ausone se récrie sur la beauté de cette parole, et défie Ménélas, Ulysse, Hector, de dire mieux. On conçoit qu'un tel empereur a tous les mérites que les panégyristes accumulaient sur les objets de leur flatterie ; il a en outre un mérite plus grand que tous les autres, Ausone le dit textuellement, c'est celui d'avoir fait son précepteur consul (1). Le souvenir des anciens consuls pourrait, ce semble, inspirer au pédagogue de Gratien quelque modestie et quelque embarras ; il n'en est rien. S'il se compare à eux, c'est pour s'applaudir de sa supériorité. C'est un singulier mouvement de fierté, il faut en convenir, que celui d'Ausone triomphant de ne s'être pas abaissé, comme les consuls de la république, à solliciter le peuple. Sa vanité trouve la faveur impériale bien plus glorieuse que le suffrage populaire. Il n'a pas subi les formalités des élections du Champ-de-Mars, il n'a pas sollicité les tribus et flatté les centuries. « J'ai été, dit-il en relevant la tête, j'ai été consul, auguste empereur, par ton bienfait.... Peuple romain, Champ-de-Mars, ordre équestre, rostres, sénat, curie, le seul Gratien est tout cela pour moi. » Plus loin cependant, il daigne se comparer aux anciens consuls, sauf une seule différence, les vertus guerrières qui existaient alors, restriction jetée négligemment entre deux parenthèses : *quæ tum erant*. Peut-on imaginer un aveu plus décisif de la décadence romaine, que celui qu'Ausone fait sans s'en apercevoir par ces trois mots *quæ tùm erant?*

Marchant sur les traces des autres panégyristes, Ausone hésite, à leur exemple, entre l'ingratitude dont on l'accusera, s'il se tait sur l'empereur, et l'extrême témérité dont il se rendra coupable, s'il ose le louer ; et comme ses devanciers, il se décide pour la témérité, se résignant aux suites de son audace. Mais nulle part le besoin d'admirer tout dans un prince à qui l'on doit tout, ne se fait sentir aussi naïvement que dans le commentaire dont Ausone, dans son enthousiasme, accompagne le texte de sa nomination.

(1) Hujus verò laudis locupletissimum testimonium est.... ad consulatum preceptor evectus.

C'est dans le fait une courte lettre écrite par Gratien, en style assez gracieux pour du style de chancellerie. Mais c'est tout autre chose aux yeux d'Ausone; il y découvre des beautés que personne n'y aurait soupçonnées. « Je t'ai désigné, déclaré et nommé premier consul. » « Peut-on s'exprimer avec plus d'ordre, en termes plus propres et plus choisis! » s'écrie Ausone. Puis il reprend chaque phrase de sa nomination et en admire jusqu'aux moindres syllabes, s'écriant: « O la docte expression! Quoi de plus familier! quoi de plus fier! quoi de plus doux! » Il y a là une bonhomie de platitude qui désarme, et l'auteur échappe au mépris par le ridicule; le moyen n'est pas sûr, il ne faudrait pas s'y fier.

Le panégyrique de Gratien par Ausone me conduit à dire en passant un mot de celui de Théodose par Pacatus; sa date le place naturellement ici, car il fut prononcé en 391. Pacatus fut contemporain d'Ausone, qui vivait encore sous Théodose. Nous avons une aimable lettre de ce prince au vieux rhéteur, qu'il appelle son père, et auquel il demande avec grace une lecture de ses anciens et de ses nouveaux ouvrages.

Pacatus se distingue un peu des autres panégyristes; ce n'est pas qu'il ne tombe dans les mêmes égaremens de bassesse, mais du moins il montre çà et là une certaine fougue, un certain emportement déclamatoire qui ne manque pas entièrement d'effet. Pacatus affecte de rappeler qu'il est un Gaulois parlant devant des Romains, qu'il vient des extrémités les plus lointaines de la Gaule; il apporte, dans le sénat où l'éloquence est héréditaire, la rudesse inculte et l'âpreté du langage transalpin (1). Il ne faudrait pourtant pas être dupe de ces faux airs de paysan du Danube. Le sayon de poil de chèvre cache mal la toge du rhéteur, c'est encore un raffinement et une coquetterie de langage pour relever la banalité de la louange par un air de sauvagerie affectée.

Je l'ai dit, Pacatus a plus d'éclat et de vivacité que la plupart des autres panégyristes. Dans son récit de la déroute et de la mort de Maxime, je rencontre quelques traits assez énergiques, bien que le même fond de déclamation s'y fasse toujours sentir (2). « Que de fois il a dû s'écrier: Où fuir? Tenterai-je de combattre, de soutenir, avec une partie de mes forces, un choc que toutes mes forces n'ont pu repousser? chercherai-je à fermer les Alpes Cottiennes? Que m'ont

(1) Rudem hunc et incultum transalpini sermonis horrorem.
(2) Chap. XXXVIII.

servi les Juliennes? Irai-je en Afrique? je l'ai épuisée. Regagnerai-je la Bretagne? je l'ai abandonnée. Me confierai-je à la Gaule? mais elle m'abhorre. Me tournerai-je vers l'Espagne? mais elle me connaît. »

Malheureusement toute cette chaleur ne sert ici qu'à écraser un vaincu. Je citerai un passage qu'anime un sentiment plus noble, l'horreur des persécutions religieuses. C'est à l'occasion du meurtre des priscilianistes, premier exemple de persécutions sanglantes exercées contre les hérétiques au nom du christianisme. Les voix les plus respectables de l'église, celles de saint Martin et de saint Ambroise, s'élevèrent contre cette barbarie du fanatisme espagnol qu'autorisait Maxime. Pacatus aussi protesta contre elle; il donna dans notre patrie le premier signal de l'opposition philosophique à l'intolérance religieuse. En flétrissant ces violences dans lesquelles avait péri la femme d'un poète célèbre de Bordeaux, Enchrotia, l'Hypatie de la Gaule, Pacatus s'élève, par la sincérité de son indignation, il est vrai sans péril, à une véritable éloquence, que ses habitudes d'emphase et de bel esprit ne peuvent étouffer.

« Il a existé, dit-il, il a existé une sorte de délateurs qui, prêtres de nom, de fait satellites (1) et même bourreaux, non contens d'avoir dépouillé ces misérables de l'héritage paternel, les calomniaient pour avoir leur sang (*calumniabantur in sanguinem*) et voulaient la vie de ceux dont ils avaient causé la ruine; bien plus, après avoir assisté à des exécutions capitales, après avoir rassasié leurs yeux et leurs oreilles des tortures et des gémissemens des victimes, après avoir manié les armes des licteurs et les fers des condamnés, ils rapportaient aux choses sacrées leurs mains polluées par l'attouchement des supplices, et souillaient de leur corps des cérémonies déjà violées dans leur pensée. *Et ceremonia quas incestaverant mentibus, etiam corporibus impiabant.* » Je reviens à Ausone.

Jusqu'ici nous n'avons vu dans Ausone que le rhéteur d'abord, et ensuite le courtisan; mais ce qui valait mieux chez lui, c'était l'homme, le père, l'époux, le fils; et il faut lui tenir compte de ces sentimens de famille, qui ont produit quelques-uns de ses meilleurs ouvrages: dans des temps de décomposition universelle, un assez grand abaissement politique peut se concilier avec une certaine moralité privée. Les rapports naturels sont plus indestructibles que les rapports

(1) Il y a ici un de ces jeux de mots trop fréquens à cette époque, et que l'éloquence chrétienne eut depuis souvent le tort de ne pas toujours repousser: *Nominibus antistites, reverâ satellites.* Un prédicateur du XVIe siècle eût dit: De nom *prêtres*, de fait *reîtres*.

sociaux; il y a encore des pères, des époux, des fils, quand il n'y a plus de citoyens. A cette classe de poésies domestiques d'Ausone appartiennent ses *Parentalia*, hommage funèbre adressé par lui à toutes les personnes de sa famille. Ausone a dû au sentiment filial quelques inspirations touchantes. Dans l'épître qu'il adresse à son père à l'occasion de la naissance de son fils, il lui dit : « Cette naissance nous rend pères tous deux; ce nouveau titre qui m'est donné, accroîtra encore mon tendre respect pour vous. En vous aimant, j'apprendrai à mon fils à aimer son père. » Il parle avec beaucoup de grace de la jeunesse paternelle. « Nous sommes presque du même âge... je puis être pour vous comme un frère. J'ai vu des frères aussi distans que nous par les années. Chez vous, la belle jeunesse rejoint de telle sorte la vieillesse, que la première saison de votre vie semble se prolonger quand l'autre a déjà commencé. On dirait que ces deux âges sont convenus de ne pas trop se hâter, l'un de s'écouler doucement, l'autre de s'avancer avec lenteur, apportant le fruit mûr quand la fleur est fraîche encore. »

Ausone fut aussi bon père qu'il était bon fils. Les vers dans lesquels il peint sa douleur au départ de son fils, qui l'avait quitté pour aller à Rome, ces vers sont touchans, parce qu'ils sont émus. Des entrailles paternelles est sorti le cri maternel de Mme de Sévigné : « Ah! ma fille, quelle journée! » *Quis fuit ille dies!* Ausone se peint errant sur les bords de la Moselle, dont les flots viennent d'emporter son fils, tantôt abattant les jeunes pousses des saules dans la distraction de la douleur, tantôt détruisant des lits de gazon, tantôt s'avançant d'un pas chancelant sur les pierres glissantes... Ces détails expriment le trouble d'une affliction sentie. Un mouvement parti de l'ame a, pour un moment, dérangé les plis empesés de la robe du rhéteur.

A la cour des empereurs, Ausone conservait un goût véritable pour les douceurs de la retraite et la liberté de l'étude; c'est encore un sentiment honorable et sincère qu'il exprime parfois avec charme : il décrit avec vivacité la joie qu'il éprouva quand il fut rendu à sa petite maison de campagne, voisine de la ville de Saintes (1), évènement qu'il se hâta de célébrer en vers imités de Lucilius. Une douzaine d'années s'écoulèrent encore entre ce moment et la mort d'Ausone. Ce fut pendant ce temps qu'il envoya de nombreuses épîtres en prose à divers rhéteurs et poètes de ses amis, à un

(1) Santonicamque urbem vicino accessimus agro. (Ep. VIII ad Paulum.)

certain Paul de Bigorre, au célèbre Symmaque, et qu'il fit avec eux de nombreux échanges de vers et de prose.

Déjà vieux, le professeur émérite adressa à son petit-fils encore enfant des conseils sur ses études futures, rajeunissant à ces souvenirs de la vie scholaire. Plus tard encore, il composa pour le même petit-fils adolescent un poème genethliaque, espèce d'horoscope en vers, dans lequel il lui prédisait une destinée semblable à sa propre destinée. Ainsi Ausone termina sa longue et paisible carrière, dans l'espoir que son plus jeune descendant allait la recommencer.

Ausone était-il chrétien? Ce point a été controversé, et l'est encore. Il est assez curieux qu'il en soit ainsi, que la vie d'un homme dont nous possédons un grand nombre d'ouvrages donne lieu à une telle incertitude. Pour moi, cette incertitude n'existe pas; Ausone ne fut point évêque, comme on l'a cru au moyen-âge, mais il fut chrétien. On ne peut, selon moi, lui refuser d'être l'auteur de la pièce de vers qui commence ainsi :

> Sancta salutiferi redeunt jam tempora paschæ,

« voici revenir le saint temps de la pâque salutaire; » car cette pièce contient une explication du mystère de la Trinité par l'unité impériale composée des trois princes, Valentinien, Valence et Gratien, qui est tout-à-fait dans le goût d'Ausone.

Ce qui achève de démontrer que cette pièce de vers, dans laquelle les principaux dogmes de la foi chrétienne sont énoncés avec une scrupuleuse orthodoxie, est bien d'Ausone, c'est que, venant dans ses œuvres immédiatement avant l'hommage funèbre qu'il adresse à la mémoire de son père, elle est liée à celui-ci par un morceau de prose intermédiaire, servant de transition entre l'une et l'autre, et qui commence par ces mots : « Après Dieu, j'ai toujours honoré mon père; je devais à l'auteur de mes jours mon second respect; c'est pourquoi cet hommage au Dieu suprême est suivi de l'éloge funèbre de mon père. » Voici donc un acte de foi bien positif d'Ausone. Sa prière insérée dans l'*Ephemeris*, petit poème dont nous allons parler, contient une autre profession de foi non moins explicite, et l'expression, souvent assez poétique, de sentimens chrétiens. Quant à la pratique, dans cette même pièce de l'*Ephemeris*, on voit qu'Ausone avait une chapelle où il adressait sa prière du matin à la Trinité (1). Il célébrait la fête de pâque, car il écrit à Paul que les

(1) Pateatque fac sacrarium..... Deus precandus est mihi ac filius summi Dei..... Majestas unius modi sociata sacro Spiritui.

solennités de la pâque, qui approche, le rappelleront à la ville (1). On ne peut donc douter qu'Ausone ne crût au christianisme et ne le pratiquât. Mais si Ausone était chrétien par la conviction, et même par les observances du culte, dès qu'il écrivait, il oubliait complètement sa croyance, et ses habitudes le rejetaient dans le paganisme. Ce phénomène est assez piquant pour être observé avec quelque soin. Je ne parle pas ici des passages empreints de ce déisme vague, aussi voisin de Platon que de l'Évangile, qui se trouve dans la *Consolation* de Boëce, surtout dans cette belle prière :

Tu qui perpetuâ mundum ratione gubernas.
O toi qui gouvernes le monde par un ordre éternel.

On pourrait rapporter à cette croyance incertaine l'invocation assez imposante qu'Ausone a placée à la fin du panégyrique de Gratien. « O père éternel et incréé des êtres! ouvrier et cause du monde, qui as commencé avant l'origine des temps et dureras après leur fin; toi qui as caché tes temples et tes autels dans le sanctuaire des ames des initiés... »

Mais ici encore je retrouve le christianisme, bien qu'il soit question d'initiés. L'église, dans les premiers siècles, affecta souvent d'avoir aussi ses initiations et ses mystères. Ce passage n'est donc point un de ceux dont la pensée et l'expression païenne peuvent surprendre chez un poète chrétien, mais ceux-ci abondent dans les œuvres d'Ausone; ainsi la veille des calendes de janvier, jour où il devait revêtir le consulat, il adresse une prière à Janus. Les éloges funèbres qu'il a consacrés à la mémoire de plusieurs personnes de sa famille lui fournissaient une occasion bien naturelle d'exprimer, à propos de la mort de ses parens, quelques sentimens chrétiens, de faire quelques allusions aux dogmes et aux espérances du christianisme. Il s'en garde. C'est un rite païen qu'il accomplit en dédiant aux proches qu'il a perdus ces poésies funèbres. Il les intitule *Parentalia*, en mémoire de la fête des parentales, instituée par Numa (2). Il s'exprime constamment selon l'esprit des croyances et des coutumes païennes. Les cendres recueillies, dit-il, se plaisent à s'entendre nommer (3).

(1) Instanter revocant quia nos solemnia paschæ.
(2) Il le dit dans sa préface et le répète dans la première de ses élégies.
(3) Gaudent compositi cineres sua nomina dici.
. . . .
Ille etiam mæsti cui defuit urna sepulchri
Nomine ter dicto pene sepultus erit.

On doit appeler trois fois les mânes. Il ne manque ici que l'obole de Caron. Ausone désire, pour son oncle Arborius, une demeure dans les Champs-Elysées, au lieu de lui souhaiter une place en paradis (1). Notre poète avait une tante qui était au rang des *vierges consacrées*, (virgines devotæ), espèce de religieuses non cloîtrées, assez semblables aux *monache di casa*. La mémoire de cette sainte fille n'inspire pas à son neveu le moindre sentiment chrétien.

Ausone va plus loin : entraîné par les habitudes de la poésie païenne, il va jusqu'à mettre en doute l'immortalité de l'ame. S'adressant à son beau-frère Maxime, il s'écrie : « Hélas ! Maxime, pourquoi nous as-tu été enlevé ! Pourquoi ne peux-tu jouir de ton fils, des fleurs et des fruits de ta race? Mais tu en jouis encore. » On s'attend à un retour aux idées chrétiennes, quand le poète termine par cette restriction de peu de foi : « Si une portion divine de nous-mêmes habite chez les mânes (2)! »

Ce n'est pas tout. Dans des vers destinés à célébrer un rhéteur de Bordeaux, nommé Tiberius Victor, on trouve des paroles encore plus étranges : « Et maintenant, soit qu'il reste quelque chose de nous après la mort, soit que tu existes encore te souvenant de la vie mortelle, soit que rien ne survive, *sive nihil superest.* »

Ici Ausone est évidemment entraîné par les formules de doute usitées dans la poésie païenne. Cependant, après les passages que j'ai cités, on ne saurait nier son christianisme; mais ce christianisme, qui était dans sa conviction, ne passait pas dans son talent. En un mot, Ausone, chrétien de fait, est païen par l'imagination et sceptique par habitude : il croit quand il prie, il doute quand il chante. Mais ce qui, chez Ausone, est plus extraordinaire que l'oubli du christianisme, c'est la manière dont il mêle parfois au paganisme ce qui peut lui rester de réminiscences chrétiennes.

Dans l'*Ephemeris*, petit poème destiné à offrir un tableau de la journée de l'auteur, il commence par ordonner à un esclave d'ouvrir la chapelle, et annonce qu'il va prier. Suit cette prière, dont j'ai parlé comme d'une preuve irrécusable de la foi d'Ausone. Son oraison finie, il reprend les petits vers qu'il avait laissés pour le pompeux hexamètre. Assez prié (3), dit-il un peu brusquement; et il n'est plus question que de choses mondaines, des préparatifs d'un festin,

(1) Ergo vale *elysiam* sortitus, avuncule, sedem.
(2) Sed frueris, divina habitat *si* portio manes.
(3) Satis precum datum Deo.

des amis qu'il attend, des détails de la cuisine. Ces distractions lui font oublier son christianisme. Arrivé au soir, il est entièrement sous l'empire des idées mythologiques, et il termine cette journée si pieusement commencée, mais passée dans une société probablement littéraire et profane, par une prière bien différente de celle du matin, par une invocation aux songes. Il leur consacre dévotement un bois d'ormes, planté peut-être devant la porte de sa chapelle.

Rien ne montre mieux le peu de place que tenait le christianisme dans l'imagination d'Ausone que son *Gryphe*, petit poème bizarre dans lequel il énumère tous les objets qui sont au nombre de trois. Il a eu soin de nous apprendre que ce chef-d'œuvre fut improvisé pendant l'expédition contre les Suèves, entre le dîner et le souper. Cet impromptu n'en a pas moins quatre-vingt-dix vers; dans chacun de ces vers, il est fait mention d'une ou plusieurs choses triples; toutes les triades mythologiques s'y trouvent. Le poète s'est gardé d'omettre les trois Graces, les trois Parques, les trois têtes de Cerbère, les trois pointes du trident de Neptune, les trois têtes de la Gorgone, etc.; mais vers la fin seulement, il se rappelle que dans les quatre-vingt-sept vers qui précèdent, il a oublié la Trinité, et il lui accorde, non pas tout un vers, non pas la moitié d'un vers, mais trois mots :

> Il faut boire trois fois, le nombre trois est au-dessus de tout,
> *Le Dieu un est triple.*

Mention bizarre du dogme de la trinité, jetée au bout d'une pièce païenne et à la fin d'un vers dont le commencement est peu sérieux.

Ainsi le paganisme, chassé de la vie réelle, vivait encore dans l'imagination. Ainsi commençait naturellement cet empire de la mythologie antique sur la littérature moderne, qui s'est continué à travers tous les âges suivans jusqu'à nos jours. Au moyen-âge, Hidelbert, évêque du Mans, écrira en présence des statues romaines quelques vers presque païens. On sait quel fanatisme pour l'antiquité éclata lors de la renaissance, quand des cardinaux cicéroniens ne nommaient pas Dieu autrement que le souverain Jupiter, quand Sannazar appelait l'Olympe aux couches de la Vierge.

Au XVII[e] siècle, l'emploi de la mythologie antique fut discuté en France avec passion et gravité. Boileau, après Corneille, la défendit en beaux vers, et Santeuil osa lui consacrer un jour sa lyre latine et sacrée; mais Santeuil fut contraint de faire amende honorable, et Boileau scandalisa Bossuet. De notre temps, l'auteur de la *Parthé-*

néide a introduit Vénus et Mercure dans un sujet inspiré par des sentimens que le christianisme seul a rendus possibles; dernier exemple peut-être de cette alliance des deux religions, dont Ausone vient de nous offrir le premier.

J'ai cherché jusqu'ici Ausone dans ses œuvres; il me reste à parler de quelques compositions du même auteur qui peignent moins l'homme que le temps, moins l'individu que la civilisation et la littérature de ce temps.

Le caractère prosaïque d'un grand nombre des poésies d'Ausone, en leur enlevant tout intérêt d'art, leur donne un grand intérêt d'érudition. Elles sont d'autant plus instructives qu'elles sont plus dénuées de charmes; du moins la sécheresse de la poésie n'ôte rien à la précision de l'histoire.

Ainsi l'*Ordre des villes célèbres* (1), qui n'est guère autre chose qu'une nomenclature versifiée, fournit de précieux renseignemens sur la situation de la Gaule au IVe siècle.

La place que ses principales villes occupent dans cette énumération des plus illustres cités de l'empire, est, à elle seule, un fait important et significatif. Immédiatement après les grandes capitales, Rome, Constantinople, Carthage, Alexandrie, Antioche, sont placées plusieurs villes gallo-romaines; Trèves est la sixième du catalogue, Arles la dixième, tandis qu'Athènes n'est que la douzième, et vient après Mérida; suivent Toulouse, Narbonne et Bordeaux.

Ce qu'Ausone nous apprend de l'état florissant de ces villes s'accorde avec tous les documens contemporains. Quand il parle de Trèves, qui donne aux légions des vêtemens et des armes, il dit vrai; car il y avait à Trèves une manufacture d'armes, et devançant le rôle commercial que devaient jouer un jour les villes libres des Pays-Bas, Trèves était l'entrepôt des laines d'Angleterre.

Ausone nomme Arles la petite Rome des Gaules et célèbre son marché opulent qui *recevait le commerce du monde*; on voit qu'Arles à cette époque était double. La portion de la ville située sur la rive droite du Rhône n'existe plus. Le commerce d'Arles s'est déplacé au moyen-âge, il a remonté jusqu'à Beaucaire, comme Marseille a reconquis celui dont Narbonne l'avait dépossédée.

Le plus curieux témoignage à l'appui de ce que dit Ausone du commerce arlésien, se tire d'un rescrit d'Honorius adressé au préfet d'Arles, pour y convoquer l'espèce d'assemblée représentative qu'y

(1) Ordo nobilium urbium.

envoyaient les sept provinces méridionales de la Gaule : « Telle est la commodité de cette ville, la richesse de son commerce, la multitude qui la fréquente, que quelque part qu'une chose naisse, c'est là qu'il est avantageux de la transporter. Il n'y a point de production spéciale dont une province s'estime heureuse que l'on ne puisse croire le produit propre de cette province arlésienne; en effet, tout ce que le riche Orient, tout ce que la délicate Assyrie, la fertile Afrique, la belle Espagne et la forte Gaule ont de signalé, abonde tellement dans cette ville, que là semble naître tout ce qu'il y a de précieux ailleurs (1). »

On voit que le rescrit impérial ne le cède guère en emphase aux vers d'Ausone. Ausone célèbre, avec une complaisance bien naturelle, sa ville de Bordeaux et son Aquitaine; Bordeaux, déjà célèbre par son vin, *insignem baccho*; l'Aquitaine, dont les mœurs étaient particulièrement élégantes et polies. L'Aquitaine était dès-lors une terre oratoire, elle l'a été jusqu'à nos jours, jusqu'à la Gironde. Ausone a pu adresser trente pièces de vers à trente professeurs de rhétorique de Bordeaux.

Les ouvrages d'Ausone sont surtout riches en détails sur la vie littéraire de cette époque, sur ce monde des rhéteurs et des grammairiens au sein duquel il vivait, et qui était le monde lettré d'alors. Quelques passages des pièces de vers dans lesquelles il a célébré ses trente collègues, peuvent servir à préciser nos idées sur ce sujet. Nous voyons qu'un grammairien était moins qu'un rhéteur. Selon qu'on étudiait l'antiquité dans les monumens grecs ou dans les monumens latins, on était un grammairien grec ou un grammairien latin. Ausone distingue ces deux classes. Un rhéteur était professeur d'éloquence et orateur dans les grandes circonstances. Ausone nous fait voir, par son propre exemple, la différence du grammairien et du rhéteur; car avant d'être rhéteur, il avait été grammairien. Quelquefois on était l'un et l'autre en même temps. Un grammairien de Trèves donnait six heures de leçon par jour. Voilà un digne précurseur des laborieux professeurs de l'Allemagne. Il y avait de grandes différences entre les grammairiens. Les uns enseignaient aux enfans les élémens des lettres, d'autres étaient de véritables savans, des érudits, des philologues. L'un d'eux, suivant Ausone, s'occupait à comparer les législations de tous les peuples. Ceci montre à quelle hauteur scientifique pouvaient être portés les études et l'enseignement d'un grammairien. Ausone désigne cette profession par l'épi-

(1) Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale*, pag. 149.

thète de *noble*, qui lui était officiellement attribuée. Sur la condition des professeurs, je citerai le rescrit très curieux de Gratien (1), par lequel furent fixés les appointemens des professeurs de rhétorique et de grammaire, que l'empereur avait établis dans diverses villes de la Gaule, soin digne de l'élève d'Ausone.

Cet édit autorise toutes les cités qui portent le nom de métropole à choisir leurs professeurs. On voit qu'il s'agit d'écoles municipales, mot employé une fois par Ausone. Les appointemens sont fixés ainsi qu'il suit : 24 *annones* seront accordées par le fisc aux rhéteurs, et 12 aux grammairiens. L'annone était la paie d'un soldat romain.

Pour Trèves, comme c'est la ville impériale, les appointemens y sont portés à un taux plus élevé, à 30 annones pour un rhéteur, 20 pour un grammairien latin, 12 pour un grammairien grec, si on peut en trouver un qui mérite d'être nommé. On semble désespérer que la culture grecque puisse atteindre à cette extrémité germanique de la Gaule.

Les appointemens accordés au rhéteur Eumène par Constance paraissent avoir été plus considérables. La lettre par laquelle l'empereur le mettait à la tête des écoles, après qu'il avait rempli dans le palais impérial des fonctions qu'on réputait sacrées, était conçue dans les termes les plus flatteurs pour la nouvelle carrière d'Eumène. « Ne pense pas, disait Constance, que par ces fonctions tu déroges à tes dignités antérieures, car une profession honorable pare toute dignité et n'en abolit aucune (2). » Tous ces témoignages s'accordent avec celui d'Ausone pour montrer quelle place les rhéteurs et les grammairiens tenaient dans la société du IVe siècle.

Ces hommes formaient une confrérie lettrée dans l'empire; ils faisaient un commerce perpétuel de vers, de discours, de questions, de complimens, sans tenir compte des différences de religion, sans s'occuper beaucoup des malheurs et des périls de la société romaine. Le chrétien Ausone entretenait une correspondance active avec Symmaque, qui fut le champion du paganisme contre saint Ambroise. Quelque chose de semblable s'est passé au XVIe siècle, quand les érudits catholiques et protestans s'écrivaient sur des questions de science et de littérature au milieu des troubles de l'Europe.

Les rhéteurs et les grammairiens changeaient fréquemment de résidence. Si une ville faisait à l'un d'eux des offres avantageuses, il y

(1) *Cod. Theod.*, XIII, III, 2. Cité par Heeren, *Geschichte der class. litt.*, tom. I, pag. 30.
(2) Eum. Oratio pro scholis instaurandis XV.

transportait son enseignement, à peu près comme en Allemagne les professeurs passent d'une université bavaroise à une université prussienne. Le père d'Eumène était venu professer à Autun après avoir professé à Athènes et à Rome. Lactance avait passé d'Afrique à Nicomédie, et de Nicomédie à Trèves. Un oncle d'Ausone, Arborius, partit de la Gaule pour aller s'établir à Constantinople, et y parvint à une telle renommée, que l'empereur voulut qu'après sa mort les cendres du rhéteur aquitain fussent reportées dans sa patrie.

Au commencement, les rhéteurs et les grammairiens sortaient le plus souvent de la classe des affranchis. On en voit plusieurs exemples dans Suétone. C'était un résultat du vieux mépris romain pour les arts libéraux. Peu après, le préjugé semble s'être affaibli, surtout dans les provinces. Ainsi, en Gaule, des personnages de noble origine se consacrèrent à l'enseignement des lettres. Tel fut cet Arborius dont je viens de parler, qui appartenait à une grande famille du pays des Éduens. Les prétentions de la noblesse gauloise ne furent pas plus intraitables que celles de la noblesse romaine. Ausone célèbre également Patera, du sang des druides, et Acilius Glabrio, qui prétendait descendre d'Énée.

Les rhéteurs improvisaient-ils véritablement ou récitaient-ils des discours composés d'avance? Il paraît que l'improvisation n'était pas fort usuelle parmi eux. On ne la trouvait pas assez respectueuse, et peut-être pas assez sûre pour les grandes occasions. Un panégyriste se défend d'improviser devant l'empereur, comme il se défendrait d'un manque de respect, c'est-à-dire d'un crime.

La mémoire jouait un grand rôle dans l'éloquence des rhéteurs. Aussi est-ce une des qualités qu'Ausone vante chez eux le plus habituellement. De l'un, il dit qu'il avait plus de mémoire que Cineas l'Épirote; à un autre, il souhaite une méditation facile et *qui se souvienne*. Leur méditation, en effet, avait grand besoin de se souvenir.

La sténographie était en usage. Ausone a adressé au sténographe qui recueillait ses paroles quelques vers prestes et vifs que je pourrais adresser à M. Hippolyte Prevost :

« Quand ma langue précipite mes paroles comme la grêle, ton oreille n'hésite point, ta page ne t'embarrasse pas, et ta main vole sans paraître se mouvoir. »

Où en étaient, au temps d'Ausone, les diverses branches de la littérature? Quels genres pouvaient subsister à une pareille époque?

Ce n'était certes pas la poésie épique. Ausone avait bien versifié

les annales de Rome, comme son ami saint Paulin avait mis en vers l'histoire des rois de Suétone. Mais rien ne ressemble moins à la poésie épique que l'histoire versifiée. Dans tous les temps qui vont suivre, jusqu'au cœur du moyen-âge, on continuera de faire ainsi. Par ce genre de travaux, Ausone et saint Paulin sont moins les continuateurs de Virgile que les devanciers lointains de l'auteur du roman de *Brut* et du roman de *Rou*.

On ne saurait non plus s'attendre à rencontrer ici la poésie lyrique. La lyre donne une voix à l'enthousiasme; mais il faut que l'enthousiasme existe. Pour chanter, il faut avoir quelque chose à dire. Où était l'enthousiasme au temps d'Ausone? Qu'avait-on à dire, et que chanter?

Quant au genre dramatique, un seul ouvrage d'Ausone tient du drame, au moins par la forme; c'est *le Jeu des sept Sages*. Je le rapprocherai d'un autre ouvrage contemporain et beaucoup plus curieux, le *Querolus*, sur lequel M. Magnin a publié un morceau très intéressant dans la *Revue des Deux Mondes* (1). Je parlerai du *Querolus*, parce que je crois pouvoir prouver qu'il a été écrit en Gaule; mais il faut dire auparavant quelques mots de l'état du théâtre au IVe siècle.

La comédie et la tragédie étaient à peu près mortes. Ce qui avait remplacé les genres élevés de la littérature dramatique, c'étaient les genres populaires, les mimes et les pantomimes. La pantomime surtout fit fureur dès les premiers temps de l'empire. On voit, par les poésies d'Ausone, quelle était la vogue et la puissance de la saltation, que les Grecs appelaient *orchèse*; on représentait par cette saltation les sujets qu'elle semblait le moins faite pour exprimer, non seulement la fuite de Daphné, mais la pétrification de Niobé. On disait danser la Niobé (2).

Ausone a rendu par un vers énergique les ressources de cet art. Érato, dit-il, danse du pied, du corps, du visage (3). C'était bien autre chose que la pantomime de nos ballets.

Le Jeu des sept Sages d'Ausone est plutôt un dialogue qu'un drame. Chacun des sages de la Grèce paraît à son tour, énonce en grec une maxime et la développe en latin. Cette composition pédantesque était

(1) Livraison du 15 juin 1835.
(2) Saltare Nioben.
(3) Saltat pede, corpore, vultu.

cependant destinée à la représentation. On le voit dès les premiers vers : « Les sept sages auxquels l'antiquité a donné ce titre, et que l'âge suivant n'en a point dépouillés, paraissent *aujourd'hui sur le théâtre*, revêtus du pallium (1). »

L'antiquité est opposée à l'âge suivant. Ausone est déjà pour lui-même un moderne.

Les vers qui suivent marquent très nettement la différence des mœurs romaines et des mœurs grecques par rapport au théâtre. La fierté romaine le considérait toujours avec un certain mépris. Les Grecs étaient exempts de ce préjngé, à tel point que Sophocle, après avoir rempli diverses charges publiques, paraissait dans les chœurs de ses pièces, et que le théâtre servait pour les assemblées politiques.

Aussi, Ausone dit, dans son prologue : « Pourquoi rougis-tu, ô Romain qui portes la toge, de ce que ces hommes illustres vont paraître sur la scène? C'est une honte pour nous; ce n'en est pas une pour les Athéniens, chez lesquels le théâtre tient lieu de curie..... Il en est de même dans toute la Grèce. »

Puis vient une histoire abrégée du théâtre chez les Romains, — assez instructive et assez déplacée. — L'auteur du prologue a raison d'ajouter : « Mais pourquoi tout cela? je ne suis pas venu ici pour vous exposer ce qu'est le théâtre, ce qu'est le forum. » Il aurait dû s'en aviser plus tôt; mais la prétention à la science se retrouve partout.

Le prologue terminé, et après qu'un comédien a fait une courte dissertation sur les maximes qu'on va entendre, Solon paraît le premier et parle très longuement. Après lui s'avance le Spartiate Chilon, qui est, au contraire, très bref, et qui exprime d'une manière assez comique l'impatience que lui a fait éprouver la durée du discours de Solon : « J'ai mal aux yeux, dit-il, à force de regarder, et mal aux reins à force d'être assis, en attendant que Solon eût fini de parler. »

Chilon est le personnage bouffon de la pièce, le *gracioso*. Si elle ressemble à quelque chose, c'est aux moralités du moyen-âge. Remarquons qu'elle est intitulée *le Jeu des sept Sages*. Ce nom de jeu a été donné aussi à quelques-unes des plus anciennes compositions dramatiques en langue vulgaire : *le Jeu de Robin et de Marion*. Par ce titre, les derniers efforts où s'épuise le drame ancien se rattachent aux premiers essais du drame moderne.

Un ouvrage dramatique, plus amusant et plus important tout en-

(1) Palliati in orchestrum prodeunt.

semble que *le Jeu des sept Sages*, c'est le *Querolus*. Le *Querolus* a été attribué à Plaute, quoique les premiers vers démentent expressément cette assertion. Il appartient au commencement du IIIe ou au commencement du IVe siècle; on peut hésiter entre les deux dates, à cause d'une allusion aux Bagaudes révoltés, qui convient à l'une et à l'autre. J'incline pour la seconde, et en ce cas la dédicace à Rutilius peut avoir été adressée à notre Rutilius gaulois, ce qui a été rejeté, sans motif suffisant, par le dernier éditeur du *Querolus*. Cette circonstance, réunie au passage où il est fait mention de la révolte des Bagaudes au bord de la Loire, nous donne le droit de nous emparer de cet ouvrage comme appartenant à la Gaule.

Il est dit dans le *Querolus* qu'il est fait pour la table, c'est-à-dire pour être lu ou joué pendant les repas. C'est un usage qui se retrouve ailleurs. Les pièces chinoises sont, en général, destinées à être représentées durant les repas. Le chef de la troupe comique présente au maître de la maison un volume qui contient un grand nombre de comédies pour qu'il choisisse celle qui lui agrée davantage. Celui-ci donne le volume à son voisin, qui le passe au sien, et ainsi de suite, en vertu de la politesse chinoise; c'est seulement lorsque le recueil, après avoir fait le tour de la table, est revenu au maître de la maison, que ce dernier se décide à désigner la pièce qu'on doit jouer. Cet usage est, comme on voit, tout-à-fait analogue à celui qui consacrait les heures des repas à ces derniers jeux de la dramaturgie latine.

Querolus est, comme son nom l'indique, un grondeur mécontent du sort. Son bon génie lui apparaît sous la forme du dieu Lare, et lui annonce que, par l'influence de son étoile, il sera heureux, quoi qu'il fasse. Ainsi, des bandits pénètrent chez lui pour le voler, et cette visite malintentionnée lui révèle l'existence d'un trésor qu'il possédait sans le savoir. Cette idée d'un homme disposé à se plaindre et content malgré lui est assez piquante. Laissant de côté les détails d'une analyse qui a été si bien présentée (1), nous ne nous occuperons que d'une seule question, qui tient à des questions examinées plus haut, et sur laquelle nous ne sommes pas de l'avis de M. Magnin. Il s'agit de la foi religieuse de l'auteur du *Querolus*.

Selon M. Magnin, le *Querolus* est l'ouvrage d'un chrétien qui raille

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1835. Ce morceau est extrait de l'ouvrage de M. Magnin sur les *Origines du théâtre moderne*, ouvrage vivement attendu, dont le premier volume est sous presse.

les superstitions païennes. Ce critique distingué a cru reconnaître dans la comédie du IV[e] siècle des allusions aux croyances et aux controverses chrétiennes. J'avoue n'avoir pu y découvrir rien de pareil; je n'y ai trouvé que ces expressions d'une religiosité vague qui se rencontrent souvent chez les auteurs païens de cet âge, et qui étaient le produit de la contagion salutaire que le christianisme propageait hors de son sein. M. Magnin voit une sorte de confession chrétienne dans la scène où le dieu lare fait avouer à Querolus une foule de mauvaises actions et de mauvais penchans. Il me semble que, si cette scène, d'ailleurs fort plaisante, rappelle une confession, ce ne peut être que celle de Scapin.

Le rôle du mathématicien ou astrologue contient, il est vrai, un persiflage bouffon des prêtres païens et de la société païenne; mais ces plaisanteries pleines de verve trahissent, selon moi, bien plutôt un esprit fort païen qu'un adversaire chrétien. L'auteur est un Lucien Gaulois; c'est, si l'on veut, le Rabelais du paganisme. Il y a de singulières analogies entre les épigrammes que le mathématicien du *Querolus* prodigue aux prêtres et aux cérémonies de la religion expirante et celles que le curé de Meudon dirige contre le clergé romain. A la fin de *Pantagruel,* les évêques, les cardinaux, le pape lui-même, sont travestis grotesquement en volatiles qui portent les noms d'évesgaux, cardingaux, papegaut. De même, dans le *Querolus,* les prêtres du paganisme sont figurés par des oies.

« Ce sont ceux qui prient pour les hommes devant les autels. Ils interprètent tout de travers les vœux des humains; ils disent les prières, mais les réponses ne sont jamais congrues. J'ai vu dans un temple voisin beaucoup de ces oies, et parmi elles pas un cygne. — Elles élèvent leurs têtes sur de longs cous, elles ont des ailes au lieu de mains, elles dardent leurs langues avec un triple sifflement. Dès que l'une a entonné, toutes les autres agitent leurs ailes et font un affreux vacarme. »

Ce qui achève de montrer quelle était l'intention de l'auteur, c'est qu'un des personnages finit par dire à celui qui a ainsi raillé toutes les superstitions de la société païenne : « Tu as attaqué toutes les choses saintes, *omnia sacra improbasti.* »

Ce n'est pas seulement au clergé païen que s'en prend le mathématicien, c'est encore aux magistrats, à tous les membres de la hiérarchie administrative de l'empire; il les personnifie par des allégories grotesques. Ainsi, des singes (*cynocephali*) sont les huissiers (*admissores*) qui défendent la demeure des hommes puissans.

« Si un suppliant inconnu approche du temple, tous, frémissans de colère, font entendre un aboiement redoutable : — Tu donneras tant pour entrer; pour pouvoir adresser une demande, tu donneras plus encore. »

Quelquefois les détails de l'allégorie satirique sont exactement les mêmes chez Rabelais et chez l'auteur de la pièce gauloise. Dans celle-ci, les collecteurs d'impôts sont représentés par des harpies. On se rappelle les apedeftes de Rabelais, aux longs doigts et aux mains crochues.

Ainsi considéré, le *Querolus* offre le spectacle piquant du paganisme se raillant lui-même avant de disparaître, et se raillant avec une verve de laquelle Ausone était loin d'approcher.

Je ne dirai rien de ses essais dans le genre ennuyeux par excellence, quand il n'est pas soutenu par la philosophie ou relevé par l'imagination : le genre didactique. Je ne citerai point les vers d'Ausone sur le zodiaque, sur la livre, sur l'explication d'un accouchement avant terme. Je note seulement cette direction pédantesque prise par la poésie latine, arrivée à son dernier âge; il le faut bien pour comprendre comment le génie nouveau, la trouvant engagée dans cette voie aride, l'y suivit fréquemment. Le chantre divin de Béatrix ne manque pas une occasion de montrer qu'il possédait à fond la mauvaise astronomie et la mauvaise physique de son temps.

On ne sera pas surpris que l'ouvrage le plus remarquable d'Ausone appartienne au genre descriptif. Le triomphe de la poésie descriptive est un signe de mort pour les littératures. Quand on n'a plus rien en soi à exprimer, on demande aux objets extérieurs ce qu'on ne trouve pas dans son ame, et l'on crée ainsi une poésie purement matérielle. La poésie descriptive se montre avec tout ce qu'elle peut avoir de minutieusement exact et d'ingénieusement recherché dans le poème de *la Moselle*. A la suite d'un petit voyage de Mayence à Trèves, Ausone voulut peindre cette belle vallée de la Moselle où Trèves est placée.

Ceux qui ont suivi, comme notre poète, le cours très pittoresque du beau fleuve qu'il a célébré, seront frappés de la fidélité de ses descriptions. La vallée où coule la Moselle est surtout remarquable par une richesse de verdure vraiment extraordinaire. L'œil la retrouve partout, soit qu'il s'arrête au sommet des collines, soit qu'il s'abaisse au bord des eaux. Ausone insiste sur ce caractère de la Moselle, il l'appelle avec justesse et bonheur fleuve verdoyant, *amnis viridissime;* il montre ses rives vertes de vignobles, *et virides baccho colles;*

la limpidité et la placidité de ses ondes inspirent à Ausone quelques vers qui semblent, en reproduisant le calme du fleuve, imiter son murmure presque insensible.

Et amena fluenta
Subterlabentis tacito rumore Mosellæ.

Mille traits de cette description sont vrais encore à cette heure : les filets disposés pour prendre le saumon, les bateaux traînés par des cordes attachées au cou des remorqueurs et qui remontent sans cesse le fleuve, les vendangeurs suspendus aux rochers. Les détails sont d'une telle exactitude, que M. Cuvier s'est servi du poème d'Ausone pour déterminer plusieurs espèces de poissons.

Ces descriptions n'ont du charme et un peu d'originalité que là où elles abandonnent la précision technique, pour chercher à rendre, par l'indécision des contours et l'incertitude des images, quelques accidens singuliers de la nature. Les poètes des époques naïves peignent les phénomènes les plus tranchés, les objets les plus simples, le lever, le coucher du soleil, le jour, la nuit, le torrent, la mer, la tempête. Dans les époques plus avancées, la poésie se plaît aux spectacles plus compliqués et plus vagues, elle aime à reproduire en nous les sentimens confus et mélangés que ces spectacles éveillent. Ainsi Virgile peindra le voyageur qui voit ou croit voir la lune à travers les nuages ; Ovide et Lafontaine, le jour douteux aux prises avec les ombres, et Châteaubriand versera la lueur de la lune sur la cime indéterminée des forêts.

Les temps de décadence veulent continuer ces conquêtes de la poésie sur ce qu'il y a de plus fugitif et de plus insaisissable dans la nature. Ils redoublent toujours d'effort et de recherche. Il font ressortir le bizarre et jouent pour ainsi dire avec lui. Cette prédilection pour les effets indécis et compliqués, étranges et quasi fantastiques, se retrouve dans les vers suivans, qui décrivent les approches du soir descendant sur les rives de la Moselle.

« Lorsque le fleuve glauque imite la couleur des collines, les eaux paraissent verdoyantes, et le fleuve semé de pampres. Quelles teintes se répandent sur les ondes, lorsque Hespérus allonge les ombres du soir, et qu'une montagne verte semble remplir le lit de la Moselle ! Les sommets nagent sous les flots légèrement ridés ; le pampre absent s'y balance ; la vendange se déploie sous les eaux limpides. Le nocher est trompé par ces illusions, tandis qu'il navigue, sur son batelet

d'écorce, loin des deux bords, là où l'image de la colline se confond avec le fleuve et où le fleuve confine à la limite des ombres. »

Cette traduction, que j'ai faite aussi littérale qu'il m'a été possible, est loin de reproduire le caractère vague et voilé du morceau original. Ce sont des vers maniérés, mais charmans.

L'art de décrire les petits objets, les actions familières, cet art où excellent les poètes descriptifs modernes, est déjà dans Ausone, leur contemporain en poésie, si l'on peut dire ainsi. Je prends pour exemple *la Pêche à la ligne* de Thompson, imitée par Delille :

Le pêcheur patient prend son poste sans bruit, etc.

Voici maintenant Ausone décrivant un enfant penché sur les ondes : « Il abaisse l'extrémité infléchie de sa ligne, et jette les hameçons qui portent les amorces mortelles. Après que la troupe vagabonde des poissons, ignorant cette ruse, les a saisies avidement, et que leurs gosiers béans ont senti profondément la tardive blessure du fer caché, ils palpitent, et aussitôt leur mouvement se manifeste. La ligne s'inclinant suit les tremblemens répétés de leur agonie; soudain l'enfant enlève obliquement sa prise en frappant l'air d'une secousse rapide. »

L'attitude du pêcheur attentif qui suit les frémissemens de la ligne, puis le mouvement de la main qui la retire, sont parfaitement rendus.

Cette coupe imitative de la prestesse du mouvement

Et excussam stridenti verbere prædam
Dexterâ in obliquum raptat puer,

est excellente. C'est du Delille tout pur et du meilleur.

Je ne m'arrêterai pas à plusieurs sortes de tours de force poétiques dans lesquels Ausone a essayé et, on peut le dire, égaré son talent : des amphigouris (*inconnexa*), des vers terminés par un monosyllabe qui commence le vers suivant :

Res hominum fragiles alit et regit et perimit fors,
Fors dubia æternumque labens.

Au XVIe siècle, on s'est livré à des puérilités tout-à-fait pareilles. Ainsi, à l'aurore de la littérature moderne, on imitait les bizarreries au sein desquelles la littérature antique s'était perdue.

Les rapports de la poésie d'Ausone à la poésie moderne ne se bornent pas à ceux que j'ai indiqués. On y trouve encore la galanterie

subtile, la coquetterie mignarde, jusqu'aux pointes et aux concetti du sonnet et du madrigal. Lisez, par exemple, *l'Amour crucifié* : Les héroïnes de l'antiquité, voulant punir l'Amour, dont elles ont été victimes, le saisissent et le mettent en croix comme un malfaiteur. L'idée de cette petite composition avait été fournie à Ausone par un tableau qui existait probablement dans le boudoir de quelque grande dame de Trèves. Ainsi c'est encore de la description. Rien n'est plus froid en poésie qu'une peinture d'après un tableau. Ausone faisant des vers précieux à l'occasion de celui-ci, qui représentait un sujet mythologique et galant, ne rappelle-t-il pas Benserade accompagnant de ses rondeaux les gravures des Métamorphoses d'Ovide. Le maniéré de l'exécution répond au prétentieux du sujet. Vénus fustige son fils avec un bouquet de roses; Dorat n'eût pas mieux trouvé. On reconnaît plutôt le caractère de certaines poésies espagnoles dans une petite pièce de vers *sur les roses*, qui n'est peut-être pas d'Ausone, mais qui certainement appartient à son temps. L'auteur va contempler les roses de son jardin aux clartés de l'astre de Vénus et aux premières lueurs d'une aurore de printemps. « On eût douté si l'aurore empruntait ou prêtait à ces fleurs leurs teintes roses, et si ce n'était pas le jour naissant qui les peignait de ses couleurs. Le jour et les roses avaient même rosée, même couleur, même aurore...... A Vénus appartiennent et l'étoile et la fleur. Peut-être l'une et l'autre ont-elles un même parfum; plus éloigné, celui de l'astre s'évapore dans les airs. »

Ceci est à la fois gracieux, recherché et hardi; cette confusion des nuances des roses et des teintes de l'aurore, les parfums de la fleur prêtés à l'étoile, sont des imaginations du genre de celles dont Calderon ou Lope de Vega remplissent leurs vers *cultos*, espèce de tirade lyrique jetée dans leurs comédies. Puis le poète voit la rose s'épanouir et bientôt se faner; naissante à peine, il la voit vieillir :

Et dum nascuntur consenuisse rosas.

Un jour est une longue vie pour elle. C'est *l'espace d'un matin* de Malherbe; mais ici le poète moderne est plus simple, on pourrait dire plus antique. Ausone, d'ailleurs, n'a rien de la mélancolie profonde que respirent les stances à Duperrier; à peine surprend-on une légère nuance de ce sentiment dans les derniers vers : « Jeune fille, cueille des roses, tandis que la fleur est nouvelle et nouvelle ta jeunesse; et souviens-toi que ta vie est fugitive comme leur durée. »

Collige, virgo, rosas, dum flos nova et nova pubes,
Et memor esto ævum sic properare tuum.

Telle est cette poésie puérile et vieillie, gracieuse et pédante, élégante et vide, où l'on voit poindre l'affectation moderne. La muse moderne a hérité, en naissant, des travers de cette muse décrépite : on pourrait la comparer à une jeune fille qui prendrait, pour se parer, le fard et les mouches de son aïeule.

Ausone porté mollement par les paisibles eaux de la Moselle, au milieu des maisons de campagne, des châteaux magnifiques qu'il peint s'élevant sur les deux rives du fleuve, Ausone goûtait avec sécurité les douceurs de cette civilisation qui allait finir. Nul pressentiment sinistre ne venait troubler le versificateur indolent. Tandis qu'il arrangeait ses descriptions, rien ne l'avertissait que, moins de trente ans après, ces barbares, auxquels il aurait pu toucher la main et auxquels il ne pensait pas, passeraient le Rhin; qu'alors ces belles *villas*, ces châteaux somptueux, la ville de Trèves, avec son amphithéâtre, ses thermes et ses palais, seraient la proie des Francs. Pour nous, qui savons ce qui a suivi, il y a une impression presque tragique dans le spectacle de cette frivolité, de cette insouciance qu'attend un si terrible réveil; elle nous fait la même impression que la frivolité et l'insouciance au sein desquelles s'endormait la société élégante et lettrée du dernier siècle, tandis qu'on dressait déjà l'échafaud de 93. De même, tandis que la grande catastrophe frappait à la porte, oublieux d'elle et du lendemain, Ausone s'occupait à décrire la pêche à la ligne, et respirait le parfum des roses.

J.-J. Ampère.

VOYAGE

DU DUC DE RAGUSE.[1]

Louis XVI montait à peine sur le trône, quand l'enfant qui devait un jour porter le nom de duc de Raguse, vint au monde (2). Dans quelle stupeur n'auraient pas été jetés ceux qui assistèrent à sa naissance, si, devant son berceau, une voix prophétique leur eût révélé son étrange destinée; s'il leur eût été annoncé que lorsque cet enfant aurait atteint quinze ans, l'antique monarchie s'écroulerait, et que, soldat d'une république, l'adolescent servirait sous les ordres d'un commandant qui devait être son empereur et le faire maréchal de France; que vingt ans après il se séparerait de son glorieux maître pour devenir le capitaine des gardes d'un frère de Louis XVI remontant au trône de sa race, et encore que quinze années plus tard une seconde révolution, qu'il serait chargé de combattre, briserait son épée, et le jetant dans l'exil, lui donnerait le triste loisir de parcourir le monde, et de revoir, à trente-six ans de distance, le théâtre le plus lointain de ses travaux guerriers, le Nil, les Pyramides et le désert!

La destinée! que veut dire ce mot? de quelle idée, de quel fait est-il le signe? Le monde a-t-il une destinée décrétée et prévue d'avance par celui qui l'a créé? Nous le pensons. Mais l'homme a-t-il été comme le monde l'objet de l'attention divine? Voilà ce que se demandent avec inquiétude l'orgueil et la sensibilité de chacun. « Si les dieux ont délibéré sur moi et sur les choses qui doivent m'arriver, disait Marc-Aurèle, leur délibération ne peut avoir été que bonne,

(1) Paris, Ladvocat, 4 vol. avec atlas.
(2) 1774.

car on ne peut pas imaginer un dieu sans sagesse. Même en supposant qu'ils n'ont pas délibéré particulièrement sur moi, ils ont du moins arrêté un plan général, et, puisque les choses qui m'arrivent sont une suite nécessaire de ce plan, je dois les embrasser avec amour. » Le stoïque empereur énonçait avec une grave précision ce que devait développer, trois siècles plus tard, un autre philosophe dont la sagesse pratique s'éleva jusqu'au martyre. Théodoric a jeté Boëce en prison, où il le fera assommer comme une bête malfaisante. Boëce, avec une admirable fermeté, écrit avant de mourir *la Consolation de la Philosophie.* Durant sa vie, il s'est montré le plus impartial des hommes; il a été à la fois le traducteur, l'interprète de la sagesse antique, et le défenseur de la foi chrétienne contre Arius; au moment de quitter la vie violemment, il s'appuie sur les maximes d'une forte philosophie, et, sans s'expliquer sur les mystères du christianisme, il rédige les résultats de la plus haute raison; on dirait un auguste médiateur entre le Portique et l'Évangile.

« Quoiqu'au premier coup d'œil, écrivait-il dans sa prison, la Providence et le destin semblent être une même chose, néanmoins, à les approfondir, on en sent la différence, car la Providence est la souveraine intelligence elle-même qui règle et conduit tout, et la destinée est l'arrangement individuel des choses créées, par lequel elle les met chacune à sa place. Ainsi l'ordre des destinées n'est que l'effet de la Providence. L'ordre du destin n'est, par rapport à la Providence, que ce que l'effet est à son principe, le raisonnement à l'entendement, la circonférence du cercle à l'indivisibilité de son centre, et le temps à l'éternité....... Mais, dira-t-on, les biens et les maux sont indistinctement, sur la terre, le partage des bons et des méchans. Des bons et des méchans! ah! les hommes ont-ils assez de lumière et d'équité pour discerner les gens de bien d'avec ceux qui ne le sont pas? Dieu, au contraire, par sa science infinie, connaît ce qui convient à chacun et le lui prépare par sa souveraine bonté. Ce qui se fait donc ici-bas de contraire à nos idées n'en est pas moins dans l'ordre; le désordre apparent qui nous afflige si fort n'existe que dans nos fausses opinions. » Quelle est la conséquence de tout cela, si ce n'est que chacun doit être satisfait de son sort?

La résignation, voilà le dernier mot du stoïcisme et du christianisme. Mais est-ce là toute la vérité? Non : et l'humanité semble méditer aujourd'hui sur quelque nouveau développement de son intelligence et de sa volonté. Mais laissons ces graves questions qu'il ne s'agit pas ici d'entamer : seulement, en arrêtant notre attention sur

l'itinéraire tracé par un des hommes de notre siècle dont la destinée a été des plus singulières, nous n'avons pu nous empêcher de poser, en passant, le double et formidable problème de la destinée générale du monde, et de la destinée individuelle. La pensée infinie qui régit l'univers, appartient à la philosophie et à la grande histoire : la fatalité à mille faces qui pousse l'homme en le frappant, appartient à la poésie, au drame.

Nous ne craindrons pas de dire que M. le duc de Raguse nous apparaît comme un personnage *tragique*, dans le sens antique du mot. Il a été mêlé à de grandes choses, et il y a toujours eu, dans sa vie, quelque chose de triste et de fatal. Certes il a déployé, dans une longue carrière, une persévérante activité : au siége de Toulon, il commença sa vie militaire; il servit dans l'armée du Rhin, il combattit en Italie sous les ordres de Bonaparte; il fut, en Égypte, gouverneur d'Alexandrie; il commandait l'artillerie à Marengo; il a fait la guerre, en Styrie, dans la Dalmatie; il fut nommé maréchal dans la campagne d'Autriche de 1809; il administra, pendant dix-huit mois, les provinces illyriennes; il parut un instant dans le Portugal et en Espagne où il prit Badajoz; il fut dans les batailles de Lutzen, de Bautzen, de Dresde et de Leipsig; il défendit la France à Brienne, à Champaubert, enfin..... je n'achève pas, je ne tiens pas ici la plume de l'histoire qui, plus tard, attachera sa sentence à la vie et au nom du maréchal. Mais, à coup sûr, cet homme n'est pas ordinaire, et cette difficulté d'être heureux, qu'il éprouva toute sa vie, lui imprime une originalité qu'il serait inique de lui dénier, car il l'a payée cher. Dans un siècle ou deux, les poètes tragiques mettront le duc de Raguse dans leurs drames, comme Schiller a fait entrer dans sa poésie les capitaines de la guerre de trente ans.

Aujourd'hui, le maréchal présente à l'Europe un itinéraire remarquable, qui est comme l'esquisse d'une Odyssée. En dix mois et vingt jours il a visité la Hongrie, la Transylvanie, la Russie méridionale, la Crimée, les bords de la mer d'Azoff, Constantinople, quelques lieux de l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Les notes du voyageur sont rapides comme sa course; il y a de l'homme de guerre dans sa manière d'écrire, comme dans sa façon de voir le monde : pas l'ombre de prétention littéraire, un ton simple et mâle, des renseignemens positifs, des indications claires, un sens pratique, On retrouve, dans ces allures et dans ce livre, la grande école de l'empereur, où les choses se faisaient vite et bien; il perce aussi, dans les pages du maréchal, une fierté sombre et guerrière qui ne se ma-

nifeste toutefois qu'à de rares intervalles, avec une dignité concise, car un des principaux mérites de cet itinéraire est d'offrir au lecteur un récit où les choses parlent seules, sans être offusquées et interrompues par les vaniteuses inquiétudes d'une personnalité de mauvais goût.

C'est le 22 avril 1834 que le duc de Raguse, quittant Vienne, prit la route de Pesth, conduit par la poste des paysans, dont l'économique rapidité peut faire envie à la France. Bude et Pesth, qui occupent les deux rives du Danube, présentent un contraste frappant. Bude est la ville des autorités, la ville du gouvernement; elle est aussi belle que sa situation le comporte, et de beaux palais la décorent. Pesth est la ville de l'opposition, des novateurs, du commerce et de l'industrie. La Hongrie a gardé tout-à-fait l'empreinte du moyen-âge. La propriété y est basée uniquement sur la loi des fiefs. Cette loi régit le pays dans ses conséquences extrêmes ; tout vient de l'état, tout retourne à l'état après l'extinction de la famille et des descendans de celui qui a reçu l'investiture. D'un côté, le droit de retrait est sans limites; de l'autre, le propriétaire par succession ou par investiture ne peut être dépossédé par ses créanciers; de là, la rareté des transactions civiles; ni prêts, ni ventes, ni affaires. Une réforme des lois est indispensable en Hongrie, et fera de ce pays un des plus riches de l'Europe. Déjà le mouvement d'ascension est tel que, malgré les obstacles qu'il rencontre, il y a progression dans la valeur de toute chose.

Après un court séjour à Pesth, le voyageur continua sa route pour la Transylvanie. Il entra alors dans la véritable Hongrie, et traversa des plaines immenses, connues sous le nom de *Pousta*; là, point d'habitans, point de culture; les chemins sont tracés au hasard et suivant le caprice du voyageur ; des plaines désertes, et des villages rares, mais immenses, dont la population dépasse celle de toutes les villes de France du troisième ordre. Au printemps, chaque habitant sort de son quartier d'hiver, et va camper sur les terres qu'il doit labourer. Pendant toute la semaine il reste à ses travaux, et le village entier ne renferme plus que les femmes, les enfans en bas-âge et quelques domestiques. Le samedi soir, le chef de chaque famille retourne à sa maison, en laissant au champ tous ses instrumens de travail; mais, le lundi au matin, il revient continuer son exploitation.

Quand il eut visité l'établissement de Mezohegiés, qui offre le plus beau haras de la monarchie autrichienne, M. le duc de Raguse vit la Hongrie prendre, au-delà de la Maros, une physionomie nouvelle ;

les terres deviennent meilleures encore, les villages ne sont plus si immenses ni si rares, mais plus nombreux et plus petits ; puis des fermes, des hameaux, des plantations multipliées donnent au pays le caractère de la civilisation. Après la forteresse de Temeswar, Karansebès, qui est le chef-lieu du régiment frontière d'Illyrie valaque, reçut la visite du voyageur. Les régimens frontières de l'Autriche défendent cette monarchie du côté de la Turquie, et représentent une armée de soixante-dix mille hommes, toujours prête pour la guerre, et qui ne lui coûte presque rien en temps de paix. Si l'on veut se faire une idée juste du pays compris sous la dénomination de frontière militaire, il ne faut pas le considérer comme une province, mais comme un vaste camp, et sa population comme une armée qui porte avec elle ses moyens de recrutement. Les terres ont été distribuées aux familles en raison de leur force et de leurs besoins. Les familles possèdent collectivement, les individus ne possèdent pas, tout est commun entre eux. Le chef de la famille administre, pourvoit aux besoins de tous, fait cultiver les terres, habille les soldats enrôlés qu'il fournit à sa compagnie. A la fin de l'année, on fait le partage des produits nets, et chaque individu, enrôlé ou non enrôlé, absent ou présent, homme ou femme, a une part égale, à l'exception du chef de famille et de la maîtresse de là maison, qui en reçoivent deux. L'administration des régimens est liée avec celle du territoire, et la vie est tout ensemble militaire et civile. Dans chaque compagnie est un tribunal appelé *session*, composé d'officiers d'un grade inférieur, qui connaît en première instance des débats d'intérêt privé. Vient ensuite une juridiction d'appel, où un seul auditeur, homme de loi, mais portant un titre et un costume militaire, juge, assisté de deux officiers, d'une manière souveraine. Toute affaire criminelle est portée au régiment devant un tribunal composé d'un chef de bataillon, président ; d'un auditeur, de deux capitaines, de deux sergens-majors, de deux sergens, de deux caporaux et de deux soldats. Le jugement n'est exécutoire qu'après l'approbation du colonel, qui, dans aucun cas, ne peut présider le tribunal.

Telle est l'organisation de la frontière militaire, qui fait de toute la population une armée dont les membres connaissent à la fois tous les devoirs militaires et le bien-être de la vie domestique. C'est le grand Eugène qui jeta les bases de ce système remarquable, et le maréchal Lascy l'a porté à la perfection où le duc de Raguse l'a trouvé aujourd'hui. Karansebès rappelle aussi une catastrophe amenée par l'inexpérience militaire de Joseph II. Le fils de Marie-Thérèse avait

réuni quatre-vingt mille hommes pour agir offensivement contre les Turcs qui couvraient la Valachie. Le succès était certain; mais Joseph prend peur et ordonne la retraite pendant la nuit. Le désordre se met dans l'armée; l'avant-garde tire sur les troupes du centre, dix mille hommes furent tués ou blessés dans cette échauffourée; quel châtiment mérité n'eût pas subi Joseph II, si, au lieu d'être empereur, il n'eût été que général?

Le duc de Raguse se rendit de Karansebès sur les bords du Danube à Orsova, bourg jusqu'à présent assez chétif, près duquel des travaux considérables vont être exécutés pour faciliter la navigation. Ces travaux étaient l'objet d'une sollicitude particulière de l'empereur François, et seront une source de richesse et de prospérité pour la Hongrie. Quand ils seront exécutés, la durée du voyage de Vienne à Constantinople ne dépassera pas douze jours : mettez-en cinq pour aller de Paris à Vienne, et voyez avec quelle rapidité nous pourrons bientôt atteindre la ville de Mahomet II.

La Porte de Fer est un passage étroit qui forme l'entrée de la Transylvanie; après l'avoir franchie, on entre dans une vallée qui aboutit au village de Wassely, ancienne colonie romaine connue sous le nom d'*Ulpia Trajana;* c'était le chef-lieu de la Dacie, qui se composait de la Valachie actuelle, de la Transylvanie et d'une partie de la Moldavie. Deva, chef-lieu du comitat d'Hunyade, a un château qui est tout à la fois une ruine romaine et une ruine du moyen-âge. Hermanstadt, Carlsbourg, Torda, Clausenbourg, Dès, Bistriz, furent les différentes stations du voyageur jusqu'à Czarnowitz, capitale de la Bucovine, petite ville située sur les bords du Pruth, et limite de la monarchie autrichienne.

La Transylvanie, telle que l'a décrite le duc de Raguse, forme un plateau très élevé, environné aux deux tiers par une chaîne de montagnes, et dont la hauteur est telle que les montagnes qui lui forment une ceinture, vues du centre, perdent à l'œil beaucoup de leur élévation. Là vit une population de deux millions d'ames, composée de Hongrois, de Valaques, d'Allemands, de Szeklers et d'Arméniens. Les Valaques forment à eux seuls un million; mais l'état ne reconnaît politiquement que trois nations, les Hongrois, les Szeklers et les Saxons. Les Szeklers sont de race et d'origine hongroise, et ne sont qu'une fraction de ce peuple. Les Valaques sont les anciens habitans du pays. Descendant des colonies romaines établies par Trajan, il se donnent à eux-mêmes le nom de Romains. En lisant ces notes d'un voyageur contemporain, qui nous montrent partout sur les rives du Da-

nube les traces de Rome, nous nous sommes rappelé quelle impression profonde Trajan avait faite à tous les peuples, par la conquête de la Dacie. Il reçut à ce sujet les félicitations des peuples les plus lointains de l'Asie, et Eutrope ne manque pas d'insister sur l'étendue de la nouvelle province ajoutée à l'empire romain (1).

Mais le grand intérêt du voyage du duc de Raguse commence avec son arrivée en Russie : désormais il nous parlera de choses qu'il importe véritablement à l'Europe de savoir, les forces de la Russie, l'état de l'empire ottoman, la situation de la Syrie, de l'Égypte. Et jamais voyageur n'a trouvé plus de facilités sur sa route ; tout vient s'offrir à lui pour se faire voir et juger ; on l'entoure, on le complimente ; tout pour lui s'aplanit en s'embellissant ; le czar a ordonné que partout des honneurs lui fussent rendus. Méhémet-Ali le traite sur le pied d'une parfaite égalité. Le maréchal doit à toutes ces politesses l'avantage d'avoir vu beaucoup en peu de temps. Il se peut faire que la reconnaissance l'ait entraîné quelquefois à des éloges exagérés, néanmoins la justesse d'esprit de l'observateur nous répond de la vérité des faits importans qu'il nous transmet.

Odessa, dont le comte Michel de Woronzow, gouverneur de la Russie méridionale, fit les honneurs au voyageur, doit ses rapides prospérités à la liberté du commerce ; il y a quarante ans, le lieu où elle est bâtie était un désert ; on dirait aujourd'hui Saint-Pétersbourg dans son enfance ; partout on bâtit, on cultive ; la franchise du port a fait venir les capitaux en abondance. La vue de la ville, depuis la mer, est admirable ; son jardin public, des plantations nombreuses, lui donnent un air de fête. Le duc de Raguse ne craint pas de prédire à Odessa, pour un avenir assez prochain, une splendeur égale à celle de Marseille.

On ne saurait long-temps parler de la Russie sans s'occuper de l'armée et des forces militaires, et les indications d'un homme de guerre sont précieuses sur ce point. Avant de raconter sa visite dans les colonies militaires, le duc de Raguse explique l'organisation nouvelle qu'a reçue l'armée russe, dont le recrutement a toujours exigé un temps considérable à cause de l'immense étendue de l'empire. Le territoire russe a été divisé en deux parties : l'une, qui se compose des provinces les plus lointaines, est devenue étrangère au recrutement de l'armée active, on ne lui demande que de pourvoir aux be-

(1) Daciam Decibalo victo subegit (Trajanus), provinciâ trans Danubium facta in his agris, quos nunc Thaphali habent et Victophali, et Thervingi. Ea provincia decies centena millia in circuitu tenet. (Eutrop. Breviarum histor. rom., lib. VIII, cap. 2.)

soins spéciaux des frontières les plus voisines; l'autre, qui forme le centre de l'empire, est seule chargée de fournir les hommes dont l'armée a besoin. Ainsi, c'est sur une population de quarante millions d'ames et sur un territoire dont l'étendue est centrale et nettement déterminée, que s'opère ce recrutement.

Le maréchal entre dans des détails tout-à-fait spéciaux sur l'organisation des corps; il montre l'obligation où se trouve la Russie, pour jouer le rôle politique que lui donne sa puissance, d'avoir en temps de paix une armée d'un effectif plus élevé que les autres puissances de l'Europe; mais aussi l'entretien de ces troupes est beaucoup moins cher pour la Russie qu'il ne l'est pour la France, l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre. Le soldat anglais est le plus cher de tous, le soldat russe est celui qui coûte le moins. C'est en 1821 que fut établi, après plusieurs essais, le système de colonisation militaire en vigueur aujourd'hui. Le duc de Raguse a visité les trois premières divisions de régimens colonisés qui sont dans le gouvernement de Cherson. La population mâle, dans ce gouvernement, s'élevait dans l'origine à soixante-cinq mille hommes; elle était composée de Cosaques du Bug, de Valaques, Moldaves et Bulgares qui avaient quitté la Turquie, de petits Russiens, d'Ukrainiens, et de paysans de l'intérieur de l'empire, envoyés dans le Cherson pour trouver des terres. On répartit la population et les terres de manière à satisfaire aux besoins des régimens. Chaque régiment reçut une population de onze à douze mille ames; le territoire de chaque régiment fut divisé en deux parties, l'une fut donnée aux habitans, l'autre réservée à la couronne et cultivée à son profit. Chaque paysan ou possesseur d'une charrue eut l'obligation de loger et de nourrir un soldat, de donner à la couronne deux journées de travail par semaine pour les travaux publics et les terres qu'elle s'était réservées, mais cet impôt a été fort adouci, et l'on ne dépasse pas aujourd'hui le nombre de quarante-quatre journées par an. Enfin la jeunesse mâle de la population fut affectée au recrutement, et dut rester constamment cantonnée en temps de paix. Il y a des écoles dans tous les villages, et les enfans reçoivent du prêtre et des aides dont il peut avoir besoin, l'instruction primaire. A dix-huit ans on les instruit au service, on leur apprend à monter à cheval, on les met en état d'entrer dans les rangs au premier appel; une fois cette éducation militaire terminée, ils restent dans leurs familles, occupés de la culture des terres et de leurs intérêts privés. Mais dans chaque régiment il y a une école de trois cents jeunes gens, de quatorze à vingt ans, com-

posée uniquement de fils de soldats, école militaire qui doit fournir chaque année cinquante hommes pour le recrutement : ainsi l'armée se recrute d'hommes déjà instruits, d'enfans de soldats élevés dans les traditions de la guerre et de la discipline. La force d'un régiment colonisé, en hommes présens sous les armes, est invariable en temps de paix : cette force est de douze cents hommes, et les moyens de recrutement sont tels qu'en temps de guerre, on peut compter sur les détachemens nécessaires pour tenir le corps au complet. Cette cavalerie colonisée a d'excellens chevaux ; chaque régiment a son haras qui fournit aux trois quarts de la remonte, et avant deux ans les produits seront au niveau des besoins.

Les douze régimens colonisés dans le gouvernement de Cherson avaient reçu primitivement une population de soixante-cinq mille ames, il en a été depuis ajouté vingt-sept mille deux cent dix-neuf. La fécondité des pâturages et des moissons a suivi ces progrès de la population. Des terres immenses d'une fertilité extraordinaire, les libres allures du pouvoir absolu, l'énergique et persévérante habileté du comte de Witt, voilà aux yeux du duc de Raguse, les causes de ces résultats extraordinaires. Le voyageur a été naturellement amené à comparer les régimens-frontières de l'Autriche avec les colonies militaires de la Russie. En Autriche, les troupes qui sont de l'infanterie sont habituellement confondues avec la population, dans les colonies militaires elles en sont complètement distinctes, car la cavalerie exige une plus grande surveillance. En Autriche, le paysan a plus de liberté, en Russie plus de bien-être ; enfin on a fait dans chaque pays ce qui convenait aux localités, aux circonstances, au but que l'on se proposait.

Laissons un moment le duc de Raguse visiter en détail les régimens des colonies militaires, et recueillons quelques particularités historiques. Souwarow nous apparaît ici sous un jour nouveau. Son ignorance n'était qu'affectation, car il parlait et écrivait sept langues correctement. Ses extravagances n'avaient d'autre but que de divertir Catherine ; ses bouffonneries étaient un moyen d'insulter les courtisans qu'il détestait. Il voulait que le soldat russe le crût inspiré. Son coup d'œil était admirable. En 1796, à l'époque des campagnes d'Italie, il dit au général Korès : « Il faut que l'on se hâte de m'envoyer pour combattre Bonaparte, sans quoi il finira par passer sur le corps des Allemands, et viendra nous chercher jusque chez nous. » Il y a du génie dans cette divination.

De retour à Odessa, le duc de Raguse fut porté en deux jours à

Sebastopol, par un magnifique yacht, au milieu d'une société brillante. La ville de Sebastopol ne date que de la possession de la Crimée par les Russes; avant eux, la rade était déserte. Aujourd'hui le port, dont la nature a fait tous les frais, est armé de trois cent cinquante pièces de canon. La division de l'escadre qui tenait la mer pour son instruction, venait alors d'y rentrer; elle se composait de cinq vaisseaux de ligne et de cinq frégates, et deux jours après elle devait ressortir. Il est précieux d'avoir, pour former une marine, une mer intérieure comme la mer Noire, où, en guerre comme en paix, on peut s'exercer avec sécurité.

Maintenant voici ce que nous recommandons à l'attention de l'Europe; nous citons textuellement. « D'après les ordres de l'empereur, l'escadre de Sebastopol est toujours en mesure, soit avec ses moyens propres, soit avec quelques secours, de recevoir à son bord une division forte de seize mille hommes, qui est cantonnée à portée, dans la presqu'île. Cet embarquement peut être fait en deux fois vingt-quatre heures, l'escadre appareiller le lendemain; et comme les vents du nord règnent presque toujours dans la mer Noire, elle peut, en quarante-quatre heures, être à l'entrée du Bosphore. Si donc des circonstances politiques exigeaient que cette force y fût envoyée, elle y serait rendue cinq jours après les ordres donnés, c'est-à-dire bien avant que les ambassadeurs de France et d'Angleterre fussent informés qu'on se prépare à l'y diriger. Depuis l'abaissement de la puissance turque, il n'y a pas de lutte possible dans ces parages entre les autres puissances de l'Europe et la Russie. La frontière de cette dernière puissance sera aux Dardanelles le jour où une collision éclatera en Europe. »

Nous ne suivrons pas le duc de Raguse dans son voyage de la Crimée, la Chersonèse taurique des anciens. Les récits du savant Pallas ont déjà fait connaître cette péninsule, où il vint finir ses jours. Nous saluerons seulement en passant Kertch, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Panticapée, ville qui fut occupée par Mithridate, dont le maréchal parle avec une noble simplicité. « Tout ici, dit-il, rappelle encore Mithridate et porte son nom; on croirait qu'il vient de cesser de vivre. La grandeur des actions laisse des souvenirs ineffaçables : le succès n'est pas toujours nécessaire pour briller aux yeux de la postérité..... » En parlant de la gloire qui peut s'attacher au malheur, le voyageur ne faisait-il pas quelque orgueilleux retour sur lui-même?

Après une excursion dans l'île de Taman, et quelques autres pro-

menades dans la mer d'Azof, le duc de Raguse arriva à Kosloff ou Eupatorie (nom antique qui rappelle Mithridate), port de la Crimée, d'où il partit pour Constantinople. Ici se termine la première partie de son voyage. Avant de le suivre en Asie, remarquons que personne n'a répandu plus de lumières sur les progrès et la puissance de la Russie : le maréchal n'exagère ni ne s'épouvante; il décrit, il raconte, il a vu, et il écrit les choses en homme politique. Quand il a rappelé l'époque encore voisine de nous où des hordes de Tartares sortaient de la Crimée, et, venant se joindre aux armées turques, portaient la guerre sur le Dniéper, où l'Ukraine était une province de Pologne, où les Polonais se liguaient avec les Turcs et les Tartares, il nous montre les changemens inouis accomplis aujourd'hui, c'est-à-dire la Russie menaçant le cœur de l'Allemagne, tenant ses avant-gardes aux portes de Vienne et de Berlin, et possédant politiquement Constantinople. Que l'Europe pèse ce témoignage d'un vieux lieutenant de Napoléon.

Constantinople a été si souvent décrite, que le duc de Raguse ne saurait rien ajouter à la connaissance de ces lieux célèbres; mais il rend avec énergie les impressions qu'il y reçoit. Ainsi, en parcourant l'intérieur de la ville, aussi bien que Pera et les autres faubourgs, il lui semble qu'on y vit autant avec les morts qu'avec les vivans, tant on y rencontre de cyprès et de tombeaux, et qu'on pourrait mettre dans la bouche des habitans ces paroles : « Nous logeons sur des ruines, nous nous promenons au milieu des tombeaux, et nous vivons avec la peste. » Mais il faut surtout s'attacher, dans l'itinéraire du maréchal, à ses observations militaires et politiques. Il passa en revue, dans la caserne de Scutari, une brigade de la garde, dans la compagnie d'Achmet-Pacha Mouschir, commandant en chef, et de Namük-Pacha, jeune Turc de la plus haute distinction, qui parle le français très purement, qui a parcouru toute l'Europe, et avec lequel nous avons causé ici, à Paris. Le maréchal juge sévèrement cette infanterie turque; il paraît qu'il est difficile de voir quelque chose de moins beau et de moins bon; ce ne sont pas des troupes, c'est une réunion d'hommes qui a pour caractère général de physionomie l'air misérable et humilié. On voit qu'ils ont le sentiment de leur faiblesse. Il aurait fallu que le sultan, au lieu de penser à créer une armée tout d'abord, eût voulu seulement former un bataillon, qu'il se fût procuré trente ou quarante bons officiers, et un homme capable de comprendre l'importance de sa mission; il est probable qu'en deux ans il serait parvenu à avoir un bataillon modèle. Une fois ce résul-

tat obtenu, il aurait eu entre les mains les élémens d'une armée. Ainsi fit Pierre-le-Grand, qui d'ailleurs fonda le droit de commander uniquement sur la capacité démontrée. Quand le duc de Raguse reçut son audience du sultan, il exprima son opinion sur ses troupes avec le plus de ménagemens possibles, mais il put louer avec vérité l'équipage du vaisseau amiral, qui avait manœuvré devant lui avec une merveilleuse agilité. L'école de la garde, qui est sous la direction de Namük-Pacha, renferme cinq cents jeunes gens : si elle se maintient et se développe, elle pourra devenir la base fondamentale de l'armée turque.

Les conclusions du maréchal sur les destinées de l'empire turc sont claires et rigoureuses. Les réformes opérées par Mahmoud se réduisent à peu près à la destruction des janissaires et à l'établissement de la milice nouvelle. Pour le reste, les réformes ne portent guère que sur des choses futiles; ce sont des changemens de costumes ou de titres. Tout est faiblesse, rien de vital; partout surgissent des élémens de dissolution. Les Turcs ont perdu leur fanatisme religieux, et le respect profond qu'ils portaient au sang d'Othman; où est la pensée commune, le sentiment énergique, capables de triompher aujourd'hui de l'apathie naturelle de leur caractère?

Les Turcs ont toujours été peu nombreux, eu égard à la population des territoires où ils commandaient. Jamais ils n'ont eu qu'une puissance factice, incertaine et mal assise; ils n'ont point imité les Francs dans leur conquête de la Gaule, ni les Tartares dans celle de la Chine; ils n'ont jamais associé à leur grandeur les populations qui dépendaient d'eux, mais, les traitant en ennemies, ils n'ont cessé de faire peser sur elles le poids d'une autorité capricieuse et sans frein. Aujourd'hui une population turque de trois millions et demi au plus d'individus des deux sexes et de tout âge, est répandue sur une surface immense; elle est intercalée dans une population chrétienne plus nombreuse et hostile, elle est en face d'une population arabe qui a l'instinct de sa supériorité. L'empire ottoman est déjà démembré par la création des états de Méhémet-Ali. Il est aujourd'hui en réalité réduit à la ville de Constantinople et aux provinces qui l'entourent immédiatement, où la populatiou turque est le plus agglomérée.

Le grand seigneur ne peut donc exister que par la protection des autres, et il faut qu'il se lie d'une manière intime avec un des deux systèmes qui divisent l'Europe. D'un côté est la Russie, de l'autre les puissances maritimes auxquelles il faut ajouter l'Autriche, et qu'on

peut appeler l'alliance de l'Occident. Aux premiers troubles qui auraient lieu à Constantinople, à la première crainte d'une entreprise des flottes de France et d'Angleterre, l'escadre russe franchit le Bosphore avec douze mille hommes de troupes de terre; d'un autre côté, un corps de soixante mille hommes franchit le Danube et le Balkan et se place à Andrinople. Cependant à Paris et à Londres on délibère, on rédige des notes. L'empereur de Russie toutefois est trop sage pour songer à la possession prématurée de Constantinople, qui pourrait être funeste à la Russie méridionale en arrêtant le développement des richesses qui s'y créent aujourd'hui : la Russie ne pense maintenant qu'à s'assurer une libre navigation. Si les passages du Bosphore et de l'Hellespont avaient une ou deux lieues de largeur, peu de personnes à Saint-Pétersbourg songeraient à la conquête de Constantinople; mais comme ces passages étroits sont des postes qui ferment toute une mer, il faut s'en assurer. Si les Russes s'empareraient des Dardanelles, l'Europe ne pourrait les reprendre. Le duc de Raguse trace, à ce sujet, le plan hypothétique d'une campagne, et s'attache à démontrer que l'avantage resterait au premier occupant. Il faut donc que l'Europe s'accoutume, dès à présent, à l'idée que la Russie doit posséder une influence décidée à Constantinople, qu'elle occupera cette ville quand elle le voudra; que si elle le veut un jour, c'est qu'elle y sera forcée, mais qu'elle différera autant qu'elle pourra le moment de cette conquête.

Le duc de Raguse, ayant mis à la voile pour les Dardanelles, passa en vue de la presqu'île de Sizique, dont le nom et l'histoire remontent à la tradition des Argonautes, et devant l'embouchure du Granique, de ce ruisseau devenu célèbre, parce qu'il fut le point de départ des triomphes d'Alexandre. Arrivé aux Dardanelles, il fit une course dans la plaine de Troie. Il se plut, avec Homère et l'ouvrage de Le Chevallier, à reconnaître tous les lieux décrits et marqués dans l'Iliade, le camp des Grecs, les tombeaux d'Achille et de Patrocle, les ruines du temple consacré à Minerve, le tombeau d'Antiloque, le Scamandre, le Simoïs, le lieu où s'élevaient les portes de Scées, par lesquelles sortaient les Troyens. Le voyageur alla ensuite évoquer d'autres souvenirs en visitant les ruines d'Alexandria-Troas, création d'Alexandre, et la plus grande, après Alexandrie d'Égypte, des dix-huit villes de ce nom que le Macédonien fit bâtir. Alexandria-Troas paraît avoir joui d'une grande splendeur; elle fut fidèle aux Romains dans leur guerre contre Antiochus, et reçut les mêmes priviléges que les villes d'Italie. Il y a quarante ans, des ruines ma-

gnifiques existaient encore; mais la plus grande partie a été employée à des constructions faites à Constantinople et aux Dardanelles. Après cette exploration de la colonie d'Alexandre, le maréchal se rendit à son bâtiment qui l'attendait sur la côte; il avait, à peu de distance, l'île de Ténédos, placée comme un point d'observation en face de l'embouchure de l'Hellespont, et Lemnos qu'il désigne comme destinée à devenir le boulevard de l'Occident et le point d'appui de la puissance maritime qui tiendra un jour en échec les forces de la Russie, au débouché de ces passages.

Smyrne, qui fut la première station du voyageur se dirigeant vers la Syrie, a une origine antérieure aux siècles historiques. On dit qu'une Amazone fonda la ville, et lui donna son nom qu'elle n'a jamais perdu. Les Lydiens la détruisirent; Alexandre la rebâtit. Sous les Romains, elle fut florissante. Strabon, cité par le maréchal, l'appelle la plus belle de toutes les villes, et les successeurs d'Auguste la couvrirent d'une protection spéciale. Dans le XIe siècle, elle tomba au pouvoir des musulmans, puis elle retourna sous la domination des empereurs grecs. En 1402, Tamerlan, qui ravageait l'Asie, parut devant Smyrne et s'en empara en quatorze jours. Elle devint bientôt après la conquête de Mahomet 1er, et elle est restée depuis ce temps incorporée à l'empire ottoman dont elle est, pour ainsi dire, l'unique place de commerce. Placée au milieu des pays les plus fertiles, elle est le lieu naturel par lequel les exportations doivent s'opérer, elle est sur la route la plus fréquentée et la plus courte qui mène dans l'intérieur de l'Asie. La population est composée de Turcs, de Grecs, d'Arméniens, de Juifs et d'Européens. Les femmes y sont d'une beauté ravissante, et l'esprit grec y domine.

Le maréchal aurait voulu visiter Scio, mais une quarantaine qu'il aurait fallu subir le fit renoncer à ce projet. Cette île, dont le développement est de cent vingt milles environ, est dominée à son centre par une montagne élevée, sans culture et même sans végétation; mais elle a de fertiles vallées, et des vignes qui produisent un vin célèbre, aussi exquis aujourd'hui qu'il l'était dans l'antiquité. C'était le vin de César. La population de Scio avait été nombreuse et riche jusqu'à la guerre de l'indépendance hellénique, et jusqu'aux horribles massacres de 1826. N'ayant point fait à Scio la station projetée, le voyageur se dirigea sur Scala-Nuova, petite bourgade, port de commerce, aux environs duquel sont les ruines d'Ephèse.

Ass-Éalout n'est pas l'ancienne Éphèse, quoi qu'en aient dit plusieurs voyageurs; il n'en était qu'une dépendance, l'un de ses fau-

bourgs. Ephèse était bâtie sur une montagne qui forme un amphithéâtre d'une pente assez douce, elle avait un développement médiocre; mais les accessoires en faisaient une des plus grandes villes de l'Asie. Le célèbre temple de Diane était situé au pied de la montagne, en face de la ville, en dehors de ses murs. Les ruines en étaient immenses; les plus beaux débris ont servi aux mosquées de Constantinople. On sait que différens princes de l'Asie envoyèrent les vingt-sept colonnes qui décoraient le temple. Ephèse éprouva de grandes vicissitudes; elle prit parti pour les Lacédémoniens contre les Athéniens; Alexandre y rétablit la démocratie; Annibal y vint conférer avec Antiochus. C'est surtout à Éphèse que furent massacrés les Romains que frappa la vengeance de Mithridate; Auguste y éleva des temples à César; saint Jean l'évangéliste et saint Paul y prêchèrent le christianisme. Vicissitudes humaines! éternelle mobilité des choses! rapidité fatale des idées, des empires et du temps!

Samos, l'île de Pythagore, dans le voisinage de laquelle vécut, à Pathmos, le poète de l'Apocalypse, a été admirablement décoré par la nature, car les montagnes et les rochers que l'on y voit, sont de marbre blanc; la magnificence des temples et des palais y était plus facile qu'ailleurs. Dans l'antiquité, cette île était puissante sur mer, car elle eut jusqu'à cent vaisseaux propres au combat et portant cinquante rameurs. Entre les Athéniens et les Lacédémoniens, elle changea plusieurs fois de parti. Aujourd'hui elle compte à peine vingt mille habitans misérables : sa principale richesse consiste en des vins muscats très estimés, qui sont achetés au moment même de la vendange; car le cultivateur est si pauvre, qu'il ne peut conserver son vin pour attendre qu'il ait acquis toute sa valeur.

Quand il eut quitté Samos, un vent fort et favorable fit aborder en peu de temps le voyageur sur la côte opposée du continent, dans une anse où il jeta l'ancre. Il se trouvait à peu de distance du lieu où était situé un temple d'Apollon, très célèbre dans l'antiquité et qui dépendait de la ville de Milet, bâtie sur les bords du Méandre, dont les eaux coulent dans le voisinage. Milet était une des plus importantes villes de l'Ionie, mais il ne reste plus d'elle que des ruines confusément dispersées sur un grand espace de terrain. Ville maritime, Milet avait autrefois quatre ports; aujourd'hui la mer en est fort éloignée : d'immenses alluvions apportées par le Méandre, ont créé un nouveau pays. Les ruines du temple d'Apollon sont entières; il faut en admirer la magnificence et, pour ainsi dire, la fraîcheur : on dirait qu'un tremblement de terre a bouleversé le temple, et que

cette catastrophe date d'hier, ou plutôt on pense y reconnaître la main de l'homme. Le maréchal croit pouvoir assigner la ruine du temple de Milet à l'époque où Constantin, dans son zèle barbare pour la religion chrétienne, ordonna la destruction de tous les temples du paganisme. Les passions de l'homme n'ont pas moins de puissance que le temps, pour renverser ce qui est debout.

Rhodes, où aborda le voyageur après avoir salué Cos, la patrie d'Hippocrate, et jeté un regard sur la côte de Gnide où Vénus avait un si voluptueux temple, vit sa gloire éclipsée, il y a trois cent quinze ans, quand les chevaliers de saint Louis, défenseurs de la chrétienté contre les Turcs, furent contraints d'abandonner une conquête qu'ils avaient possédée pendant deux siècles. Mais il semble qu'hier seulement a cessé leur puissance; la rue des Chevaliers est intacte, la porte de chaque maison est ornée des écussons de ceux qui les ont habitées les derniers. Le maréchal, en se promenant dans cette rue silencieuse, pouvait se croire entouré des ombres de ces illustres porte-glaives. Rhodes, d'abord nommée par les Grecs Ophieuse, ou l'Ile des Serpens, reçut un autre nom de l'abondance des roses qui s'y trouvaient. Du temps des Grecs, elle était maîtresse des mers voisines par sa puissante marine. Sa population s'élevait à quinze cent mille ames. Les califes s'en emparèrent, puis elle retourna à l'empire grec. Les Vénitiens la conquirent, mais ils en furent chassés par Jean Ducas. L'empereur Andronic n'y possédait plus qu'un fort, quand Foulques de Villaret, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean, qui, chassé de la Terre-Sainte et de la Syrie, s'était réfugié à Chypre, eut la pensée de devenir maître de Rhodes: Philippe-le-Bel lui prêta secours, et en 1310 Rhodes tomba entre les mains de l'ordre de Saint-Jean. Mahomet II, qui avait conquis Constantinople, l'assiégea sans succès en 1480. En 1520, Soliman II s'en empara après un siége de près de six mois, et une résistance de la part des chevaliers, dont les observations militaires du duc de Raguse diminuent un peu la gloire. N'ayant pu s'arrêter à visiter toute la rive méridionale de l'Asie-Mineure, le voyageur cingla directement vers la Syrie, et arriva à Beyruth, l'ancienne Beryte.

Colonie de Sidon, Beryte devint une colonie romaine sous Auguste, et la ville la plus florissante de la Phénicie. A la fin du VIe siècle, un tremblement de terre la renversa; relevée, elle fut prise par le Sarrasin, enlevée par Baudoin, roi de Jérusalem, reprise par Saladin. Le sultan Amurath IV y vainquit l'émir Fakhr-Eddyn, prince des Druses, et depuis ce temps Beyruth appartient à l'empire ottoman.

Elle a aujourd'hui une population de huit à dix milles ames. C'est l'échelle de la partie centrale de la Syrie et le port par lequel Damas, qui est la place d'entrepôt, et sert d'intermédiaire au commerce de l'Europe avec l'Asie, fait ses expéditions et reçoit ses marchandises. Le duc de Raguse n'y trouva pas populaire le nom de Méhémet-Ali, dont l'administration était l'objet d'une critique amère. La Syrie résiste au despotisme du réformateur; l'Égypte est plus docile.

La chaîne du Liban, que se préparait à parcourir le maréchal, s'étend parallèlement à la côte. Elle prend naissance auprès de Tripoli et finit près de Saïde, l'ancienne Sidon. Les forêts de cèdres si vantées dans l'Écriture, qui servirent à construire les flottes de Tyr et le temple de Jérusalem, ont disparu. Des roches nues et âpres s'offrent partout à l'œil. Mais une population active et intelligente habite les montagnes, et les fait aussi fertiles qu'elles peuvent l'être. La population de la chaîne du Liban s'élève à quatre cent mille ames; trois races la composent, les Ansariés, les Druses et les Maronites. Les Ansariés sont idolâtres ; les uns professent le culte du soleil, les autres celui du chien. Les Maronites sont des chrétiens séparés de l'église grecque. Les Druses mêlent ensemble quelques idées du Coran, de l'Évangile et du système de la métempsycose.

Les deux versans de la chaîne du Liban forment un contraste remarquable. A l'occident, des sources, de la végétation, des habitans nombreux, de la culture; à l'orient, la stérilité et le néant. C'est ce versant si ingrat qui conduit à Balbek, situé au-delà de la vallée, au pied de l'Anti-Liban, et qui se dresse devant le voyageur par des ruines hautes et blanches. Une plaine immense se déroule devant l'œil. Balbek est une des plus anciennnes villes de l'Asie. Dès la plus lointaine antiquité, elle possédait un temple dédié au soleil. Balbek en syriaque, Heliopolis en grec, signifient ville du soleil. L'ancien temple ayant été détruit, le nouveau fut élevé sous le règne d'Antonin le Pieux. Les inscriptions déterminaient l'époque d'une manière précise; mais le style de l'architecture suffisait à l'indiquer. Si vous avez vu à Rome, près du Forum, ce qui reste du temple d'Antonin et de Faustine, vous connaissez les débris du temple de Balbek. Au surplus, suivant le témoignage du duc de Raguse, la description de Volney est tellement exacte, qu'elle ne laisse plus rien à dire.

La chaîne de l'Anti-Liban, qu'il faut traverser pour arriver à Damas, s'abaisse beaucoup dans cette partie et ne forme qu'un plateau élevé, sillonné par quelques ravins; son versant oriental est incomparablement plus beau que l'autre. Il est remarquable que dans

les deux chaînes parallèles du Liban et de l'Anti-Liban, les deux versans stériles se regardent, et que les deux versans fertiles soient opposés. La Cœlé-Syrie est ainsi renfermée entre deux lignes de montagnes sèches et arides.

En approchant de Damas, et pour éviter un circuit inutile, on gravit une colline de rochers calcaires, d'une élévation médiocre, et l'on aperçoit Damas au pied des montagnes qui bordent la plaine à l'occident et au nord. Le voyageur est transporté en découvrant cette vaste oasis qui apparaît tout à coup à l'entrée d'une plaine sans limites. La ville est belle, pour une ville turque. La population est d'environ cent mille ames; les bazars sont grands, mais presque uniquement remplis de marchandises étrangères; l'industrie a disparu de cette ville où elle florissait autrefois. A Damas sont les plus belles maisons de l'Orient : de grandes salles revêtues de marbre blanc, avec des jets d'eau, de belles cours bien plantées, qui sont presque des jardins, y sont assez communes.

Le gouverneur de la Syrie, Cherif-Pacha, compatriote et parent de Méhémet-Ali, bon petit Turc, suivant l'ex pression du duc de Raguse, lui fit un fort obligeant accueil. Il lui offrit de passer en revue les troupes qui étaient à Damas, et qui étaient composées de deux régimens. Le maréchal accepta, il était curieux de voir sous les armes les troupes égyptiennes qui ont battu les Turcs. Ces troupes lui parurent avoir peu d'instruction et ne justifièrent que médiocrement l'idée qu'il s'en était formée. Cependant l'Égyptien peut devenir un excellent soldat : il est sobre, bon marcheur, brave, susceptible d'enthousiasme et plein d'amour-propre. A ce propos, le duc de Raguse, par une digression que nous recommandons aux militaires et aux hommes politiques, trace un tableau de la campagne que fit en 1832 Ibrahim-Pacha contre les Turcs. La bataille de Koniéh, où les forces de l'armée turque, qui étaient triples de celles de l'armée égyptienne, ne purent la préserver d'une entière défaite, eut un effet immense dans toute la péninsule de l'Asie : si le lendemain de la victoire, Ibrahim-Pacha eût marché sur Constantinople, son apparition à Scutari opérait une révolution, le gouvernement turc s'écroulait. Mais l'armée égyptienne perdit du temps, et l'intervention de l'Europe vint l'arrêter à Kutahiéh; des négociations s'ouvrirent; une division russe arriva dans le Bosphore et campa sur la côte d'Asie : le sultan fut sauvé, et le traité de Rustaich mit fin à la guerre.

Jérusalem fut, après Damas, l'objet de la curiosité du voyageur. Pour s'y rendre, il parcourut la Syrie dans toute sa longueur. Le

Jourdain servait autrefois de limite au royaume latin de Jérusalem, du côté de Damas, et formait sa frontière militaire. Le fleuve est très peu large, mais il a une grande profondeur : on peut le comparer à la Seine, au-dessus de la ville de Troyes. On le passe sur un fort beau pont, qui a trois arches en ogive, et d'une architecture gothique. Tibériade n'est plus aujourd'hui qu'une réunion de cabanes infectes qui tombent en ruines. Nazareth est moins misérable; cette petite ville compte quelques milliers de chrétiens et quelques Turcs, population considérable pour le pays. La plaine d'Esdrelon est fertile, mais à peine si la cinq-centième partie de sa surface est cultivée. Naplouse, l'ancienne Samarie, parle agréablement aux yeux, vue de loin; mais son aspect est repoussant quand on pénètre dans son enceinte; elle n'offre que misère et saleté. En approchant de Jérusalem, on croit entrer dans le domaine de la mort.

M. le duc de Raguse a le bon goût de ne pas décrire en détail des lieux sur lesquels M. de Châteaubriand a laissé son empreinte immortelle : il ne nous livre que ses impressions personnelles, qui sont sincères et raisonnables; il parle des lieux saints, du christianisme, de son fondateur, avec respect et simplicité; c'est un honnête homme, un soldat, qui vénère, sans superstition, ce que l'humanité a toujours déifié, le dévouement et la vertu. Il se plaint des moines, dont l'esprit borné et la foi aveugle dégradent, par de folles légendes, la grandeur de la réalité; témoin le père Camille, qui voulait montrer au maréchal le tombeau d'Adam, le premier homme.

Ibrahim-Pacha venait d'entrer à Jérusalem quand le duc de Raguse y revint, après une excursion dans les environs. C'est un homme de quarante ans, d'une extrême corpulence, mais actif, infatigable, gai, fin, spirituel. Il questionna beaucoup le maréchal sur Napoléon, et sur les campagnes qu'il avait faites avec l'empereur; il parla des siennes, en Syrie et dans l'Asie Mineure, avec beaucoup de modestie. Par son ordre, le voyageur reçut les plus grands honneurs à Jaffa, où, après un jour de repos, il s'embarqua pour Saint-Jean d'Acre.

Si Saint-Jean d'Acre se fût rendu au général Bonaparte, la Syrie était conquise, et les affaires du monde prenaient un autre cours. Plus de retour en France; un empire français s'élevait en Orient. Mais la résistance de Saint-Jean d'Acre ramena l'armée française en Égypte; le général en chef eut des nouvelles de l'Europe, le désir de revoir la France, et des vaisseaux pour y courir. Le duc de Raguse donne les raisons du peu de succès de nos armes contre cette ville. L'armée française, déjà peu nombreuse à son entrée en Syrie, avait

éprouvé des pertes; la peste la ravagea. La garnison, au contraire, reçut par mer des renforts qui la portèrent jusqu'à douze mille hommes, et devint plus forte que l'armée qui l'attaquait. Quand Ibrahim-Pacha, en 1832, assiégea Saint-Jean d'Acre, il avait une armée nombreuse, un équipage d'artillerie complet, une escadre, des moyens immenses, et encore il resta six mois devant cette place. Cette ville est d'une extrême importance pour Méhémet-Ali; elle est centrale, elle est maritime, elle peut servir de refuge, en cas d'évènemens malheureux; sa position est formidable, sa célébrité donne un grand ascendant à celui qui la possède : le maître de l'Égypte ne saurait prodiguer trop de soins à la fortifier encore.

Que l'ame d'un homme doit être profondément remuée, quand il lui arrive, à trente-six ans de distance, de revenir au théâtre illustre où il a déployé l'activité de sa jeunesse! Il retrouve les charmes et les voluptés de l'action qui firent bouillonner son sang; ce n'est plus le vieux et sombre guerrier, c'est le jeune homme plein d'ivresse et d'audace, ne doutant ni de l'avenir, ni de lui-même, et voulant s'emparer du bonheur et de la gloire avec une indomptable énergie. Que sera-ce, si l'intervalle écoulé entre les deux venues sur une terre fameuse a été rempli par des évènemens publics et des accidens personnels d'une grandeur inouie et d'une variété foudroyante! L'ame du maréchal a dû être traversée par de pathétiques émotions à la vue de l'Égypte : il en parle avec une simplicité qui est une preuve nouvelle de leur profondeur. Méhémet-Ali, quand le duc de Raguse arriva à Alexandrie, était au moment de partir pour le Caire. Déjà il avait quitté la ville; mais il revint exprès, et visita le maréchal dans un château sur le bord de la mer, où ce dernier faisait une quarantaine de sept jours. Comme c'était la première fois que Méhémet-Ali rendait visite à un Européen, la sensation fut grande dans tout le pays. Méhémet-Ali est de petite taille; la finesse et l'énergie frappent dans ses traits, qui sont beaux, et dont l'expression est relevée par une superbe barbe blanche; il a le regard perçant, la physionomie mobile, des mœurs enjouées, de la gaieté, de la bienveillance, une rare connaissance des hommes, une force de volonté qui surmonte ou brise tous les obstacles, l'instinct des grandes choses, le goût de leur imitation; point d'études, pas de science acquise; un génie naturel, pratique. Quand le maréchal le vit, il avait soixante-cinq ans; sa forte constitution ne redoute aucune fatigue. Le premier emploi que fit le voyageur de sa liberté fut d'aller présenter à Méhémet-Ali ses remerciemens. Leur entretien fut fort long. Prévenu du caractère du pa-

cha, le duc de Raguse lui parla sans détour et sans crainte de lui déplaire, combattant ses idés quand il ne pouvait les adopter. Méhémet prit très bien cette franchise, et fit promettre à son interlocuteur qu'au retour du voyage qu'il allait exécuter en Égypte, il ne lui épargnerait pas les observations critiques qui pourraient l'éclairer.

Le maréchal prit possession d'une jolie maison, située dans l'enceinte dite des Arabes, au pied même du fort principal, qui est un ouvrage de sa jeunesse; il se trouvait dans des lieux bien connus, car il avait commandé à Alexandrie et dans toute cette partie de la Basse-Égypte, depuis le mois de novembre 1798 jusqu'au mois d'août 1799. Alexandrie a deux ports séparés par un isthme que forment des attérissemens : elle contient aujourd'hui quarante mille ames; autrefois sa population ne s'élevait pas au-dessus de dix mille; voilà le fruit des efforts pour relever la culture, et pour créer la navigation et l'industrie. Après avoir satisfait sa curiosité pour les fortifications qu'il avait construites lui-même, il y a trente-six ans, le voyageur alla examiner un des travaux les plus importans de Méhémet-Ali, le canal qui établit la communication entre le Nil et le port d'Alexandrie.

Si à l'embouchure de toutes les rivières, leur cours est ralenti par le choc de leurs eaux avec celles de la mer, nulle part la barre n'est si forte qu'aux bouches du Nil, parce qu'aucun fleuve n'a des eaux aussi chargées de limon; aussi les dangers de la navigation sont grands quand la mer est agitée. Le pacha s'est déterminé à établir une communication navigable et directe entre le port d'Alexandrie et le Nil. Le canal, malgré les défauts dont le duc de Raguse fait une critique détaillée, satisfait en grande partie aux besoins du moment, en facilitant l'exportation des produits de l'Égypte, et, de plus, en amenant constamment les eaux douces autour d'Alexandrie, il est le principe d'une végétation active qui a remplacé la stérilité.

Au-delà du canal est le plus grand des jardins de cette contrée, qui appartient à Ibrahim-Pacha; puis on aperçoit une immense surface brillante : ce sont des salines naturelles, qui se sont formées dans l'emplacement de l'ancien lac Maréotis. Dans cette exploration des lieux, le maréchal reconnut les moyens de fortifier plus encore Alexandrie, et il communiqua au pacha et à ses ingénieurs ses vues et ses idées sur ce grand intérêt. Il entretint aussi Méhémet sur la situation de la Syrie, s'attachant à lui faire sentir les différences qui distinguent ce pays de l'Égypte. En Syrie, la population est accoutumée à la résistance; elle est retranchée dans des montagnes où chaque village peut se défendre. L'Égypte, au contraire, est un petit

pays qu'on parcourt dans tous les sens avec facilité : on peut sans peine le maintenir dans l'obéissance, ou l'y faire rentrer. La population est soumise et laborieuse. L'Égypte peut, sans danger, être surchargée d'impôts : sa richesse et sa docilité le permettent; en Syrie, tout est péril, et ses produits, quoi qu'on fasse, seront toujours bornés. Il faut donc conduire ce dernier pays par l'opinion, par les intérêts, par le sentiment de son bien-être; il faut le ménager pour le recrutement et ne pas vouloir y établir un monopole qui amènerait la désaffection et la révolte. Méhémet-Ali parut goûter ces conseils et d'autres encore sur l'organisation des troupes syriennes.

Voici quelque chose de merveilleux : en 1828, il n'existait sur la presqu'île d'Alexandrie qu'une plage aride et déserte; en 1834, cette plage est couverte par un arsenal complet, bâti sur la plus grande échelle, par des cales de vaisseaux, des ateliers de tous les genres, des magasins pour les approvisionnemens, une corderie de mille quarante pieds de longueur. Des ouvriers nombreux, tous Egyptiens, remplissent les chantiers. *Je ne crois pas,* dit le duc de Raguse, *que l'histoire du monde ait jamais présenté dans aucun temps rien de pareil.* Cette louange n'est pas exagérée, quand on voit que de cet arsenal, dont les fondations datent de six ans, il est sorti dix vaisseaux de ligne de cent canons, sans parler des frégates de divers rangs, des corvettes et des bricks, qui portent la flotte à plus de trente bâtimens armés. Et cependant le pays n'avait ni bois, ni fer, ni cuivre, ni ouvriers, ni matelots, ni officiers; mais il avait pour maître un homme d'une volonté indomptable, Méhémet-Ali, qui, sachant se servir des talens insignes de M. de Cerisi, ingénieur-constructeur de la marine, passait ses journées entières au milieu des ouvriers, et prodiguait son temps, sa vie, ses ressources, à la passion d'obtenir ces prodigieux résultats. La création de l'arsenal d'Alexandrie donne une idée de la fondation des villes et des sociétés antiques : on comprend comment la volonté peut élever les murailles, les palais et les cités. M. de Cerisi donna au maréchal des détails curieux sur le caractère des Arabes. Sobres, aimant le repos, ils sont néanmoins capables d'une grande activité : leur complexion nerveuse s'exalte facilement; quelquefois ils se découragent, mais bientôt leur énergie reparaît, et ils se retrouvent tout entiers. Seulement, dans leur langueur, il ne faut pas les maltraiter, les punir, mais il faut savoir attendre leur réveil. Cette organisation ne rappelle-t-elle pas un peu la trempe du soldat français? Le maréchal n'a pu fermer les yeux à cette ressemblance.

Le véritable chef de l'escadre égyptienne, celui qui l'a créée, est un Français, M. Besson, qui est vice-amiral et major-général du pacha, dont il possède toute la confiance. Il a formé et dressé les équipages avec une promptitude inouie. Les vaisseaux naviguent et manœuvrent avec régularité, et tiennent des croisières dans les mers étroites et dangereuses qui baignent les côtes de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de l'Egypte. Cette marine a, et avec raison, le sentiment de sa supériorité sur celle des Turcs.

En revoyant le mouillage et la côte d'Aboukir, le maréchal discute les travaux qui seraient nécessaires encore, afin que la place d'Alexandrie ne soit plus attaquable d'aucun côté par une armée de débarquement. Cette rade lui rappelle aussi le combat naval qui eut une si grande influence sur le sort de l'armée française et sur celui de l'Egypte. Quand Bonaparte apprit cette funeste nouvelle, il resta calme. « Nous voilà séparés de la mère-patrie, dit-il, sans communications assurées avec elle; il faudra savoir nous suffire à nous-mêmes. L'Egypte offre d'immenses ressources : nous les développerons...... La grande affaire pour nous, c'est de préserver l'armée d'un découragement qui serait le germe de sa destruction. Sachons nous élever au-dessus de la tempête, et les flots seront domptés. Nous sommes peut-être destinés à renouveler la face de l'Orient, à placer nos noms à côté de ceux les plus illustres de l'histoire ancienne et du moyen-âge. »

C'est à Alexandrie que le pacha a fixé sa résidence d'été; il y passe au moins six mois chaque année : l'hiver, il habite le Caire. Dès le matin, Méhémet sort de son harem et s'établit dans son divan : là il est accessible à tout le monde. Les consuls-généraux entretenus en Egypte par les diverses puissances de l'Europe forment le corps diplomatique du pacha et habitent toujours la même ville que lui. Leur position n'est pas sans éclat dans Alexandrie, la ville d'Orient où l'on retrouve le plus les mœurs de l'Europe et le plus grand nombre d'Européens.

On conçoit l'empressement du voyageur à parcourir l'Egypte : Fouéh, ville du Delta, fut sa première station sur le Nil, dont l'aspect le frappa d'admiration, comme s'il n'avait jamais contemplé ce fleuve magnifique. En naviguant sur ses eaux, il se rappelait les impressions de sa jeunesse, et l'aspect différent sous lequel le pays s'offrait à ses yeux le surprenait. Les palmiers qui décorent les villages étaient plus nombreux jadis; les maisons n'étaient plus surmontées, comme autrefois, de colombiers d'une architecture bizarre

et jolie; une quantité prodigieuse de coton a remplacé les céréales; enfin le ciel semble moins pur, et les pluies sont plus fréquentes. Des souvenirs militaires attendaient le maréchal à Chebrêrys, où l'armée d'Egypte se trouva la première fois en face des Mamelouks : puis il alla visiter les ruines de l'ancienne Saïs, située dans le Delta, dont Champollion a singulièrement exagéré la grandeur et la beauté; mais il n'avait pas encore vu Thèbes et les pyramides.

Le Nil n'est plus un dieu pour les Egyptiens actuels; mais, sans en faire une divinité, ils le mettent au-dessus de tout, car il est pour eux le principe de toute vie et de toute fécondité : leur bonheur est de parcourir ses eaux avec un vent favorable, ou de vivre sur ses rives, dans son voisinage. Les paysans demandaient aux Français que Bonaparte conduisit en Egypte s'il n'y avait pas de Nil en France. On leur répondait : « Nous en avons cinquante. » Alors ils répliquaient : « Qu'êtes-vous donc venus faire ici? » C'est ce grand fleuve, que les Arabes appellent la mer, dont Méhémet-Ali veut se rendre maître, et dont il veut régler les mouvemens et les irrigations.

Le barrage du Nil est un problème à résoudre dont les conditions sont : 1° d'arroser, en tout temps, trois millions huit cent mille feddams de terrain; 2° d'alimenter, au moment des crues, les grands bassins d'inondation situés dans l'intérieur, depuis le Caire jusqu'à la mer; 3° de conserver la navigation dans les deux branches du Nil. Tel est le but que doit atteindre le plus grand travail hydraulique que les anciens et les modernes se soient encore proposé. Les plans sont dressés; un Français, M. Linan, assisté d'autres Français, a rédigé le projet et doit présider à son exécution. La nature permettra-t-elle à l'homme tant de gloire et un si éclatant triomphe sur elle-même?

Arrivé au Vieux-Caire, le maréchal fut reçu par Soliman-Pacha, Français dont le nom est Selves, né à Lyon, et qui avait servi sous ses ordres. Selves commença sa vie par être marin; puis il passa dans l'armée de terre, servit dans le 6e de hussards sous le colonel Pajol, fit, comme officier, la campagne de Russie, remplit pendant la retraite les fonctions d'officier d'ordonnance du maréchal Ney, fut, en 1814, remarqué par l'empereur, était en 1815 attaché à l'état-major du maréchal Grouchy, et comme il ne put entrer dans la garde royale, il quitta la France en 1817 pour se rendre en Perse; mais en traversant l'Égypte, il y fut retenu par Méhémet-Ali. Il a fait des Orientaux des troupes régulières, et par la pratique il est devenu lui-même un homme supérieur. Il a deviné la grande guerre; il parle le turc et l'arabe avec facilité; voilà un officier de fortune qui fait

honneur à la France. L'hôte de Soliman-Pacha trouva le Caire fort embelli. Ibrahim-Pacha a bâti un magnifique palais sur les bords du Nil, et couvert d'arbres l'île de Rondah, située en face, dont une grande partie est distribuée en jardins, à la manière européenne. Dans l'intérieur de la ville, la rue principale qui conduit à la citadelle a été élargie. Sur la place de l'Ezbékick, le maréchal se rappela Bonaparte passant la revue de ses légions, il reconnut la maison qui fut sa demeure et le lieu où Kléber fut frappé.

L'Égypte a eu tour à tour différens siéges de sa grandeur : Thèbes d'abord, puis Memphis, Saïs, Alexandrie, Fortat, sous les Arabes, le Caire aujourd'hui, qui est le centre de la puissance de Méhémet-Ali, de tous les souvenirs et de tous les élémens qui doivent faire de l'Égypte un empire. Deux cent cinquante mille habitans sont agglomérés au Caire.

La citadelle, l'école d'artillerie, l'école des élèves, composée de trois cent quatre-vingt-onze jeunes gens, ont obtenu les suffrages du voyageur. Il passa en revue une brigade d'infanterie qui manœuvra pendant trois heures devant lui, dans la plaine de Lakoubéh, non loin des tombeaux des kalifes, et près de celui de Malek-Adel, frère de Saladin. *J'eus lieu d'être extrêmement content*, dit le maréchal. Voilà pour la puissance militaire. L'industrie n'a pas été l'objet de moins d'efforts, comme l'attestent une fabrique de draps, une fabrique de coton et de toile, une fonderie, une manufacture de poudre. Mais c'est l'établissement d'Abou-Zabel, situé à six lieues du Caire, qui excite vraiment l'admiration du voyageur; cet établissement est la création d'un médecin français, le docteur Clot, qui a groupé autour d'un hôpital militaire un jardin botanique, un amphithéâtre d'anatomie, un laboratoire de chimie, et une salle de physique. Les professeurs sont Européens, et de jeunes interprètes transmettent en arabe aux élèves l'enseignement, qui est fait en français. Le duc de Raguse a assisté à tous les cours; la transmission de l'enseignement lui a paru rapide et bien comprise par ceux auxquels elle s'adressait.

L'administration aboutit dans tous ses détails à Méhémet-Ali, qui entre dans la connaissance de chaque chose, et sans l'ordre duquel rien ne se fait. Une ligne télégraphique lui fait connaître en peu de momens ce qui se passe à Alexandrie et sur d'autres points de la côte. Une correspondance journalière lui apporte en vingt heures ses dépêches d'Alexandrie; elles sont confiées à des piétons. Dans le conseil d'état se traitent toutes les grandes affaires d'administra-

tion; mais on dit que les membres en sont médiocres. Méhémet-Ali a divisé l'Égypte en cinq grands gouvernemens dont les chefs ont le titre de Moudirs; viennent ensuite les provinces, les arrondissemens, les cantons et les villages.

La propriété a toujours été incertaine en Égypte; jamais elle n'a eu des bases fixes comme dans l'Occident. Comme l'eau fait toute la valeur de la terre, puisqu'elle apporte les élémens de sa végétation, le propriétaire de l'eau du Nil est le véritable propriétaire des terres, et ce propriétaire est le gouvernement. Voici le système adopté par Méhémet-Ali. Le chef de culture, assisté par le cheik-elbeled de chaque village, fait tous les ans la répartition des terres à cultiver par les habitans, puis on détermine la culture qui leur sera appliquée. La *doura* est abandonnée à la famille pour sa nourriture. Quant aux autres produits, ils sont divisés en deux classes: les blés, l'orge, les légumes, les graines de trèfle, appartiennent au cultivateur, sauf la quantité que demande le pacha, et qui change chaque année. Habituellement c'est la moitié ou les deux tiers de la récolte. Mais le reste, — c'est-à-dire le riz, le coton, le sucre, l'indigo, l'opium, la garance, — est exclusivement réservé au pacha. Il est défendu au cultivateur, sous les peines les plus graves, d'en retenir la plus petite quantité. Toutes ces denrées sont portées dans les magasins publics et reçues au compte des fellahs au taux réglé par le pacha, taux qui ne dépasse jamais les deux tiers du prix marchand. Le fellah doit au pacha le miry, qui est l'impôt ou le prix de location des terres. Cette somme est fixée d'après la classe de la terre. Le fellah paie encore un impôt personnel; son bétail est aussi imposé. Les barques du Nil le sont également. Le fellah est obligé de prendre dans les magasins publics tout ce qui lui est nécessaire, habillement, chemises, manteaux. C'est le pacha qui lui vend les semences pour la culture, les bœufs, la voile et les agrès de son bateau, jusqu'à la natte sur laquelle il dort. Un compte est ouvert par les percepteurs des villages à chaque habitant; tous les quatre ans on fait la balance. Si le fellah est constitué débiteur, on le poursuit; s'il est créancier, on retient la somme qui lui revient pour être la garantie des paiemens des autres fellahs de son village, ou de tout autre fellah qui serait débiteur. Un vaste système de solidarité embrasse toute l'Égypte, solidarité des individus du même village, solidarité des villages du même canton, solidarité des cantons de la province. En outre, les villes sont soumises à des impôts de consommation qui portent à peu près sur tout. Méhémet-Ali n'a pas non plus oublié d'imposer l'industrie; il a

trouvé le moyen de l'atteindre, quelle qu'elle soit. Tel est le système qui a exagéré le monopole et le despotisme au-delà de toute mesure.

Sans doute, l'autorité du pacha était nécessaire pour introduire et faire prospérer la nouvelle culture; mais Méhémet-Ali eût dû admettre les cultivateurs au partage d'une portion des avantages qu'il en retire, en leur payant à un prix plus élevé les denrées qu'il en reçoit. Cette solidarité dont nous avons parlé ruine le cultivateur et n'enrichit pas l'état; elle a arrêté l'accroissement de la production en détruisant tout intérêt de travail et de plus-value. On conçoit que Méhémet-Ali, obligé à d'énormes dépenses, demande le plus d'argent possible à des moyens extraordinaires; mais, à force d'avoir voulu grossir la source de ses richesses, il court le danger de l'avoir tarie lui-même.

Au-delà du Caire commence une autre Égypte, celle de la primitive histoire et des anciens jours. On laisse derrière soi la civilisation nouvelle avec ses richesses et ses produits, et les pyramides, qui, du Caire, vous apparaissent dans toute leur gloire, vous dénoncent que vous mettez le pied dans un autre monde. Quand vous marchez sur elles, on croirait qu'elles s'abaissent et que leurs dimensions s'amoindrissent; mais cette illusion n'est que passagère, et quand vous les touchez, elles se dressent devant vous comme un géant de pierre, qui vous accable de son immensité.

Les pyramides ont été visitées et fouillées tour à tour par les divers conquérans de l'Égypte, par les Perses, les Grecs, les Romains et les Français. Les dégradations que ces monumens ont subies sont l'ouvrage des hommes beaucoup plus que celui des siècles. La seconde pyramide, qui est à peu près de la même grandeur que la première, a été ouverte par Belzoni. Comme dans la première, des couloirs rapides et étroits conduisent à une chambre sépulcrale où se trouvait un sarcophage dont le couvercle était brisé. Il renfermait des ossemens que l'on a jugé être ceux d'un bœuf, ce qui autoriserait à penser que le dieu Apis partageait quelquefois avec les rois d'Égypte la gloire d'avoir une pyramide pour tombeau. La troisième est d'une dimension beaucoup plus petite; mais les matériaux qui ont servi à l'élever sont aussi beaux que ceux de la grande. Près de la seconde pyramide, dite de Céphren, étaient des constructions étendues qui appartenaient à un temple. A peu de distance et tout autour il y a encore plus d'une centaine de petites pyramides, dont plusieurs sont debout, d'autres renversées sur le sol. Toute la surface est couverte de tombeaux ruinés, et la montagne a été percée de puits

qui servaient aux inhumations. C'est comme une immense ville de morts qui a recueilli les générations accumulées de la population de Memphis.

Après s'être donné le spectacle des Pyramides, le voyageur s'embarqua au village de Bedreqin pour remonter le fleuve. Il avait un grand désir de visiter le Fayoum, province séparée de la vallée du Nil, et pays à part; mais le canal qui devait l'y conduire n'était pas praticable par la baisse des eaux, et sur terre la rupture d'une digue interrompait toute espèce de communication. Il fallut renoncer à cette excursion et se contenter de renseignemens que le duc de Raguse a lieu de croire fort exacts. On peut regarder comme certain que le Fayoum a été un désert aride jusqu'au moment où le roi Mœris fit exécuter les travaux nécessaires pour y conduire les eaux du Nil. Il n'a pas creusé un lac, mais ouvert un chemin par lequel les eaux sont venues remplir le bassin qu'avait disposé la nature. C'est cette plaine inclinée, connue anciennement sous le nom de Nome d'Arsinoé, qui compose le Fayoum actuel, dont la fertilité est la même qu'autrefois.

La Haute-Égypte fertile est, pour les trois quarts au moins, placée sur la rive gauche du Nil. Beny-Soueyf est bâtie de ce côté. Cette ville, dont l'aspect est fort agréable, est le point d'embarquement des produits du Fayoum. Elle a une manufacture de toile de coton qui compte neuf cents ouvriers. Au village de Magara, le maréchal vit fuir devant lui la population : le pavillon turc de ses barques l'avait fait prendre, lui et ses compagnons, pour des agens du pacha qui venaient exécuter des levées de soldats, tant le recrutement inspire de terreur, car il s'empare arbitrairement de tous les hommes qu'il rencontre; c'est une guerre, et c'est en faisant des prisonniers qu'on livre au pacha les levées dont il a besoin.

Au-dessus de Minieh, ville assez considérable où réside un Mamour, on commence à trouver la culture des cannes à sucre exécutée en grand. Montfalout est la résidence d'un Nazer. A ce point, la vallée du Nil s'élargit, les deux chaînes s'éloignent, et elle devient très belle. Syout, dont les environs sont aussi très rians, est journellement le théâtre d'un acte horrible qu'un usage barbare et une jalousie effrénée ont consacré pour la sûreté des harems. Trois cents individus mutilés en sortent chaque année, et ce sont des moines cophtes qui font ces eunuques.

Au-delà de Syout, la chaîne arabique se rapproche de nouveau du fleuve, et devient plus haute et très escarpée; elle s'éloigne quelquefois, mais revient promptement. En face de la magnifique île d'Aoui,

les deux chaînes de montagnes prennent un nouveau caractère; elles sont plus hautes, plus raides dans leurs pentes, et également dépouillées. Mais la vallée et le fleuve gardent toujours leur magnificence. A Fahr, le pays redevient pauvre, inculte et désert. Les crocodiles apparaissent en grand nombre. Kénéh, l'ancienne Néopolis, est une ville fort importante et le point habituel de communication de la Haute-Égypte avec la côte d'Arabie. Une route conduit à Cosseïr, qui est le port de cette côte, et sert de relâche aux bâtimens qui entrent dans la mer Rouge.

Thèbes est voisine de Kénéh; peu d'heures de navigation l'en séparent. C'est sur la rive gauche du Nil qu'était placée la plus grande partie de la ville. Les monumens dont on voit les restes sur cette rive sont un palais construit par le pharaon Menephtath Ier, père de Rhamsès-le-Grand (Sésostris); plus loin, le Memnonium, connu des anciens Égyptiens sous le nom d'Amenophi, son fondateur; puis, le Rhamseïon, bâti par Sésostris; au sud-ouest, le Rhamsès-Méiamoun; enfin, en continuant au sud, une immense enceinte qui forme un tout complet et présente aujourd'hui des reliefs élevés et réguliers. Sur la rive droite et sur le bord du fleuve était un gigantesque palais composé de plusieurs parties; on y trouve aujourd'hui les nombreuses cabanes du village de Louqsor. A trois quarts de lieue plus bas, on voit le plus grand de tous les palais, celui de Karnak, dont une description ne peut donner l'idée, et il est lui-même environné d'une suite de palais qui en sont comme les dépendances.

L'émotion du maréchal en face de ces magnifiques débris est vive et se communique au lecteur : sans avoir la pensée de décrire tous ces monumens après la commission d'Égypte et Champollion, le voyageur nous intéresse par la clarté de ses indications, et la sincérité de ses sentimens; ses vues historiques sur l'ancienne Egypte sont pleines de justesse; son admiration pour les monumens de Karnak est exprimée sans enflure; leur grandeur infinie vous devient sensible, et le siècle de Sésostris semble reprendre de la vie sous la plume de ce lieutenant de Napoléon.

Dendérah, éloigné seulement d'une lieue de Kénéh, est placé sur la limite même du désert libyque dont les sables ont envahi tous les environs. Le temple a tout ensemble de la majesté et de l'élégance; on voit qu'il a été construit en plusieurs fois. On ne peut pas le parcourir intérieurement dans son entier, à cause des décombres qui en remplissent une portion. On voit dans la partie supérieure l'em-

placement du fameux zodiaque. Près de ce premier temple, il y en avait deux autres plus petits. On a plaisir à contempler ces monumens, même au sortir de Thèbes et de Karnak.

Le désert pouvait seul désormais attirer le voyageur, dont le cœur était plein des témoignages de la grandeur humaine. Il revint sur ses pas pour s'y engager. C'est à Minyeh qu'il quitta les bords du Nil. Il lui fallut renoncer au cheval pour le dromadaire, et prendre quelques leçons pour diriger cette nouvelle monture. Les Arabes sont bien les enfans du désert, car le désert les a faits ce qu'ils sont, et ils ont les qualités qui leur permettent de lui résister et d'y vivre. Voyager dans le désert, voilà leur destinée; le temps n'est rien pour eux, et ils le laissent couler avec une patience inaltérable. Veulent-ils se soustraire à la tyrannie, ils fuient; un espace infini est la garantie de leur liberté. Aussi il est interdit à l'Arabe de demeurer dans une maison; il peut mener ses troupeaux sur de verts pâturages, mais il doit toujours poser sa tente sur le sable, afin que, suivant une de leurs paroles, il reste toujours un Arabe de toile et ne devienne jamais un Arabe de pierre. Après six jours de marche dans le désert, le maréchal arriva en vue de la mer Rouge et du mont Sinaï. Mais sur la côte de Ghébel-Ezer, il ne trouva pas le bâtiment sur lequel il comptait. Il résolut de se rendre à Suez, en suivant le bord de la mer. Chemin faisant, il se faisait raconter par les cheiks bedouins l'histoire de leur tribu, qui faisait partie de la nation des Maazes. Il campa en face du mont Sinaï, mont célèbre qui est le point culminant de toute la chaîne de l'Arabie Pétrée, que la mer entoure de trois côtés, et qui servit de tribune à un homme de génie pour promulguer sa loi.

Après avoir reçu l'hospitalité au couvent de Saint-Paul, qui contient trente-cinq moines, dont la moitié sont borgnes, le voyageur atteignit enfin Suez, l'ancienne Arsinoé. Le désert se prolonge jusqu'à la porte même de la ville. Autrefois Suez était le port par où se faisait le commerce de l'Inde. Maintenant la ville est réduite à quelques centaines de familles ou à douze cents habitans à peu près. Le duc de Raguse alla visiter les restes du canal qui liait anciennement la navigation du Nil avec celle de la mer Rouge. Pour rétablir cette communication intérieure, un ingénieur français, M. Lepere, a fait un projet dont l'exécution paraît aisée, et les avantages certains. Le rétablissement de ce canal semble préférable à un chemin de fer du Caire à Suez, dont l'idée a séduit Méhémet-Ali.

L'heure du retour avait sonné pour le voyageur. Le duc de Raguse passa encore quinze jours au Caire, pendant lesquels il fit part à Méhémet-Ali de toutes ses remarques durant son voyage dans l'intérieur de l'Égypte; il discuta aussi avec Soliman-Selves le plan d'une organisation nouvelle pour l'armée; enfin il prit congé du pacha, comblé de procédés bienveillans, et partit sur une frégate égyptienne de soixante-quatre canons, dont le capitaine, un Circassien nommé Kousrow, avait ordre de lui obéir comme à Méhémet-Ali lui-même. Après huit jours de traversée, le maréchal entra dans le port de Malte, en présence de toute l'escadre anglaise commandée par l'amiral Rowley. Un mois après, il arrivait à Civita-Vecchia.

L'Égypte est de tous les pays parcourus par le maréchal celui que son itinéraire fait le mieux connaître, et c'est aussi celui dont l'exploration est la plus curieuse tant pour son passé que pour les efforts de sa civilisation nouvelle. Par le récit du voyageur, on entre dans une connaissance intime de Méhémet-Ali, qui ne montre pas trop d'infériorité dans sa laborieuse imitation de Pierre-le-Grand. Il y a du génie dans cet homme, et, quoiqu'il se trompe dans plusieurs de ses moyens, il mérite l'admiration pour les choses qu'il a déjà faites. Eh! comment l'esprit politique de Méhémet et d'Ibrahim ne serait-il pas inspiré dans cette terre d'Égypte par les glorieux souvenirs qui les pressent de toutes parts? C'est du territoire d'Alexandrie, dont il venait d'arrêter le plan, que partit Alexandre pour aller chercher le caractère divin dont il avait besoin. César s'est battu dans la ville fondée par le Macédonien pour défendre sa vie et pour garder l'empire du monde. Napoléon, commençant par où finirent Alexandre et César, plaça l'Égypte à l'entrée de sa gloire comme un phare lumineux. Tout, dans cette terre, est plein de la France et de l'empereur. Là, Bonaparte a passé, ici il a combattu, plus loin il a campé. Le maréchal, dans les notes de son itinéraire, livre pour la première fois à la publicité une admirable dépêche du général en chef, au directoire, en date du 10 messidor an VII, au quartier-général du Caire. Bonaparte, après avoir tracé l'état de situation de l'armée, continue ainsi : « La campagne de Syrie a eu un grand résultat. Nous sommes maîtres de tout le désert, et nous avons déconcerté pour cette année les projets de nos ennemis..... Notre situation est très rassurante. Alexandrie, Rosette, Damiette, El-Arich, Catiéh, Salahiéh, se fortifient à force. Mais si vous voulez que nous nous soutenions, il nous faut d'ici à pluviose six mille hommes de renfort; *si vous nous en faites passer en outre quinze mille, nous pourrons aller par-*

tout, même à Constantinople..... S'il vous était impossible de nous faire passer ces secours, il faudrait faire la paix, car il faut calculer que d'ici au mois de messidor, nous perdrons encore six mille hommes... » Quelle précision! quelle simplicité dans la grandeur! Donnez quinze mille hommes à cet émule d'Alexandre, il va à Constantinople, et il en frustre l'ambition des successeurs de Catherine.

Le livre de M. le duc de Raguse prendra rang parmi les voyages qui servent de documens à l'homme politique, à l'historien, au philosophe. Sans doute cet itinéraire a beaucoup d'imperfections et de lacunes; il n'y faut pas chercher cette ampleur de détails qui caractérise le voyage de Chardin dans la Perse, de ce marchand intelligent dont les descriptions charmaient si fort Montesquieu. Il serait injuste de demander aussi au maréchal l'érudition que Niebuhr, le père de l'historien de Rome, a montrée dans sa description de l'Arabie, non plus que l'éloquence exacte et enchanteresse de M. de Châteaubriand dans son Itinéraire de Jérusalem. Mais le *Voyage* du duc de Raguse, malgré ses défauts et ses omissions, malgré les préjugés de l'auteur qui appartient à l'école de la politique absolutiste, a une valeur et une utilité qui le séparent nettement des fades frivolités des touristes vulgaires.

La France peut prendre ce *Voyage* comme une enquête faite à l'étranger sur des sujets importans. Trois faits de premier ordre y sont mis dans une entière évidence : la position formidable de la Russie qui attend son heure et sa convenance pour s'incorporer Constantinople; l'extrême décadence des Turcs et de l'empire ottoman; le réveil de l'Égypte, de la Syrie et de la race arabe. Telles sont les données sur lesquelles doit opérer la politique française.

Il ne faut apporter dans les affaires ni précipitation, ni désespoir. Les périls qui menacent l'empire ottoman, loin d'inspirer à la France de la négligence et du dégoût, doivent l'exciter au contraire à lutter par tous les moyens contre l'ingratitude de la situation. Il importe que l'empire turc vive le plus long-temps possible. Les efforts de Mahmoud, les soins qu'il se donne à parcourir son empire (1), son ambition de le régénérer par les principes de la tolérance et par les ressources de notre civilisation, méritent les suffrages de la France, quels qu'en soient le succès définitif; nous devons continuer jusqu'au dernier moment la politique de François Ier, et tout faire pour que la ville de Constantin, dont s'empara Mahomet II, onze cent vingt-

(1) *Moniteur ottoman* du 15 juillet 1837.

cinq ans après sa fondation (1), demeure le plus long-temps possible sous la consécration et l'autorité de l'islamisme.

Mais, enfin, dans la prévision d'un dénouement inévitable sur les rives du Bosphore, n'avons-nous pas de brillans dédommagemens dans notre contact avec la race arabe, et dans notre position sur la Méditerranée? Le traité de Rustaich, dans lequel sont intervenues les puissances de l'Europe, a fait entrer Méhémet-Ali dans le droit public européen, en le reconnaissant comme grand feudataire de l'empire ottoman. L'Égypte jouit maintenant d'une certaine indépendance légale. C'est donc à Alexandrie et au Caire qu'il faut reporter la prépondérance française qui régna si long-temps à Constantinople. Si le Turc apathique doit subir un jour le joug du Russe, l'Arabe intelligent doit devenir l'ami constant du Français, et de cette façon le monde politique aura son contre-poids. Voilà pourquoi la régence d'Alger nous est indispensable : il n'y a pas là de fantaisie, mais nécessité. Croit-on que, sans Sebastopol et la Crimée, la Russie serait puissante à Constantinople? Nous ne pouvons être vraiment écoutés à Alexandrie, que si nos vaisseaux remplissent les ports d'Alger, de Bone et d'Oran.

Soutenir l'empire turc le plus long-temps possible, montrer à la race arabe que son meilleur allié, dans l'Occident, est le peuple et le génie de la France, exercer une grande autorité morale en Égypte, une domination réelle en Afrique; voilà, pour ce qui regarde l'Orient, le thème de la politique française. Ces intérêts, bien que leur théâtre soit lointain, n'en ont pas moins une réalité très positive. La France doit toujours songer à l'Orient, *Orientem componi*, suivant l'expression de Tacite.

LERMINIER.

(1) *Histoire de l'Empire ottoman*, par M. de Hammer, t. II de la traduction française.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 septembre 1837.

La dissolution de la chambre des députés qui approche, et dont l'ordonnance ne peut tarder à paraître, a vivement occupé les esprits pendant cette quinzaine. Au nombre de ses conséquences prévues est une création de pairs dont nous parlerons tout d'abord, parce qu'elle précédera sans doute l'ordonnance de dissolution, ou du moins la réunion des colléges électoraux. La pairie, en effet, ne se recrutant plus par elle-même au moyen de l'hérédité, il faut bien que le gouvernement supplée d'année en année aux vides que la mort, les maladies, l'âge et ses infirmités font dans ses rangs. A la veille d'élections générales, une création de pairs est opportune, en ce qu'elle jette un nouvel élément dans la chambre haute, au moment où la seconde chambre est aussi sur le point de se renouveler, et de plus en ce qu'elle permet d'assigner une honorable retraite à quelques vétérans de la carrière représentative. On cite parmi les hommes qui doivent être promus à la pairie : MM. le général Durosnel, le général Tirlet, le général Meynadier, Odier, François Delessert, Kératry, Bignon, Rouillé de Fontaine, de Vandeul, Bessières, Joseph Périer. Dans une autre catégorie se trouve M. Aubé, ex-président du tribunal de commerce de Paris, membre du conseil-général de la Seine, et que ses services ont placé au premier rang des notabilités municipales. Il est, en outre, question de plusieurs généraux qui ne font pas partie de la chambre des députés, et dont les noms figureraient convenablement dans la chambre haute. Nous croyons aussi que M. Casimir Delavigne était sur cette liste; mais on assure qu'il a refusé.

Tout le monde se prépare donc aux élections prochaines, le gouvernement, les partis, les ambitions individuelles. De tous côtés, chacun calcule ses chances. Le ministère interroge ses préfets; les partis font la revue de leurs forces, lancent des programmes, essaient de former des comités, proposent des alliances; les candidats, et ils sont nombreux, travaillent les électeurs, cherchent des amis, comptent les suffrages dont ils se croient assurés. Néanmoins tout ce mouvement, qu'on prendrait de loin pour quelque

chose, n'existe réellement qu'à la surface du pays. Le pays lui-même est calme, satisfait du présent, sans inquiétude pour l'avenir. Ses dispositions envers le pouvoir sont bienveillantes et raisonnables; il y a dans les esprits confiance et sécurité. Les intérêts matériels qui ont repris le dessus et qui absorbent une grande partie de la nation électorale, se montrent plus exigeans que les passions politiques dont ils tiennent la place; rien n'annonce que les élections doivent donner de graves embarras au pouvoir, et on ne saurait guère, dans l'état actuel de la société, imaginer de circonstances où cette crise nécessaire dans la vie des gouvernemens représentatifs ait chance de se passer plus doucement.

Est-ce que les partis auraient donné leur démission? Non, certes; ils existent, ils parlent tous les jours au pays par la presse; ils en appellent tous les jours à l'opinion publique des nombreux mécomptes qu'ils ont essuyés depuis sept ans. Mais ils sont évidemment beaucoup plus faibles que le pouvoir; ils n'ont pas de symbole commun; ils ne peuvent s'accorder, ni sur le but, ni sur les moyens; ils se rendent mutuellément responsables des avantages que le gouvernement s'est assuré, et se reprochent à l'envi leur esprit d'exclusion et d'intolérance. L'attitude de l'opposition trahit en effet, depuis quelques jours, la gravité des embarras qui l'assiègent, la profondeur des dissensions qui l'affaiblissent, et, par-dessus tout, le manque, aujourd'hui bien constaté, d'un cri de guerre commun, au nom duquel elle puisse raisonnablement espérer que le pays s'émeuve et se passionne.

Voyez le parti légitimiste qui a pris les devans et lancé le premier son programme, sous l'inspiration malheureuse de quelques prétendus habiles, maintenant désavoués par le plus grand nombre des leurs. Unanimement repoussé par toutes les nuances de l'opposition libérale, il a sacrifié en pure perte ses doctrines politiques, renié en vain son passé, caché son drapeau, sans réussir à enrôler personne sous le drapeau étranger qu'il arborait. Son programme n'est pas seulement une faute, c'est une abdication et l'aveu d'impuissance le plus clairement formulé que ses ennemis aient pu désirer. En vérité, ce serait perdre le temps à plaisir que d'en aborder la démonstration sérieuse, et nous ne nous croyons nullement obligés de l'entreprendre. Mais, il faut le dire, c'est une étrange folie que celle de gens qui, après avoir gouverné la France pendant quinze ans, la croient assez oublieuse pour lui offrir en leur nom et comme leurs doctrines de gouvernement, tout le contraire de celles qu'ils ont appliquées pendant ces quinze ans par des instrumens divers et avec tous les moyens imaginables de mettre en œuvre d'autres théories politiques, s'ils en avaient eu. Les carlistes ont des regrets, des affections, des espérances, que la France nouvelle est bien loin de partager. Il n'y en a pas un qui, pris isolément, ne s'en fasse gloire. Pourquoi donc le parti tout entier les dissimule-t-il comme autant de crimes, quand il agit collectivement et en sa qualité de parti, si ce n'est parce qu'il n'a pas foi en lui-même et qu'il craindrait de n'être pas compris en parlant sa propre langue? Et voilà pourtant ce que les journaux légitimistes, je me trompe, deux sur quatre, prônent comme un chef-d'œuvre de tactique et d'adresse au milieu de la risée universelle! Les autres élémens de l'opposition n'ont pas eu jusqu'ici beaucoup plus de bonheur. On a initié le public à un projet de comité central qui se serait formé à Paris, sous les auspices d'hommes éminens, pour diriger les élections. On a prononcé quelques noms, de ceux qui figurent au premier rang, soit dans la presse opposante, soit sur

les bancs de la gauche dans la chambre des députés. Il a été aussi question de manifeste électoral, de devise à prendre, de bannière à planter au milieu du champ de bataille; et puis, un beau matin, tout s'est trouvé rompu. Les journaux se sont remplis de récriminations fort aigres, de violentes accusations, d'amers et méprisans sarcasmes. Pour tout dire enfin, et pour résumer toute cette querelle en deux hommes qui personnifient deux systèmes, M. Odilon Barrot n'a pas voulu siéger auprès de M. Garnier-Pagès. Il y a donc maintenant aussi loin de l'opposition du compte-rendu aux combattans du cloître Saint-Méry, que de la majorité de Casimir Périer au camp ultrà-doctrinaire qui a pris pour drapeau le *Journal de Paris*.

Dans l'état d'affaiblissement où sont les partis, quelle sera, quelle doit être l'attitude du gouvernement? Comment s'exercera son influence? de quel côté penche-t-il? où sont ses préférences et les candidats selon son cœur? Pour répondre à ces questions, il faut d'abord se demander où le ministère du 15 avril a trouvé sympathie, force et faveur dans la dernière session, quels y ont été ses adversaires, quels y ont été ses amis; car il est bien évident que tous ceux qui l'ont, non pas supporté, mais soutenu, doivent être de nouveau désirés et rappelés par lui dans la chambre prochaine, pour y former sa majorité, la majorité sympathique et ferme dont il a besoin. Eh bien! c'est dans l'appui des deux centres qu'il a trouvé sa force. Le centre gauche échappait de plus en plus au gouvernement; le ministère du 15 avril l'y a rattaché. Quant au centre droit, il lui est resté presque tout entier, moins un petit nombre d'hommes de passion, aux yeux desquels le bien change de caractère, quand il n'est pas fait exclusivement par eux et pour eux. A l'exception de ces quelques hommes, vingt ou trente, qui le lendemain de la formation du ministère du 15 avril lui ont jeté le gant et se sont précipités dans une opposition violente, le reste du centre droit s'est montré bienveillant et juste envers le gouvernement. Le ministère, en effet, ne se présentait pas moins comme ministère de fusion entre les élémens divisés de l'ancienne majorité, que comme ministère de conciliation; et ce caractère, il l'avait par lui-même, et, pour ainsi dire, indépendamment de ses actes. Les hommes et les partis sont ainsi faits, que toute combinaison ministérielle parle d'elle seule, et que l'une sépare, tandis que l'autre rapproche et confond. C'est de cette dernière nature qu'était la combinaison Molé et Montalivet, la meilleure possible dans l'état où se trouvaient le pays et la chambre, parce qu'en apaisant l'irritation évidente des esprits, elle donnait à l'ordre toutes les garanties nécessaires, parce qu'elle ne jetait pas le gouvernement tout d'un côté, comme l'eussent fait d'autres combinaisons, et parce qu'elle rétablissait un équilibre dérangé que celles-ci eussent entièrement rompu. « Aujourd'hui donc, peut et doit se dire avec raison le cabinet du 15 avril, que cet équilibre est rétabli par mes soins, le gouvernement prendra-t-il l'initiative, et se donnera-t-il spontanément la tâche de le rompre au profit d'un des centres. » Pour continuer ce raisonnement, le ministère suivra-t-il le conseil que lui donnent quelques-uns de ses amis? Nous ne le pensons pas, s'il veut rester fidèle à son origine, car il ne se croit pas seulement du centre droit; et si dans les élections prochaines il portait exclusivement d'un côté toutes ses préférences et le poids de l'influence légale du gouvernement, il ferait un acte peu politique, il faut le reconnaître, et déplacerait de lui-même son point d'appui, au risque de se mettre à la merci d'une section de la chambre qui ne l'aurait pas

adoptée complètement. En tenant, comme il l'a fait jusqu'à présent, la balance égale entre les deux fractions de l'ancienne majorité du cabinet Périer, le ministère peut espérer qu'il la reconstituera dans son intégrité, à peu de chose près, et nous savons que c'est là son ambition. Mais pour cela, rien ne l'empêche de tendre une main amie à tous les hommes modérés que sa présence au pouvoir invite à s'y rallier, et qui ont même besoin d'un ministère tel que lui pour se rattacher au gouvernement; car si tout le monde arrive insensiblement à ce qui dure, les amours-propres demandent qu'on leur ménage la transition, et elle se fait surtout par des administrations qui parlent moins du passé que de l'avenir, de combats que d'organisation, qui ne brandissent point sans cesse l'épée après la victoire, et ne forcent pas les gens à une confession publique de leurs torts avant de les admettre dans le temple.

Le bruit courait, depuis quelque temps, que M. le comte Molé avait poussé très loin une seconde négociation de mariage pour une des princesses filles du roi. Nous croyons qu'on peut maintenant le féliciter d'un second succès, et que le mariage de la princesse Marie avec le duc Alexandre de Wurtemberg est aujourd'hui une certitude. Le duc Alexandre avait passé récemment une dixaine de jours au sein de la famille royale, et on l'y avait dignement apprécié. Il appartient à une branche de la maison régnante de Wurtemberg, et par sa grand'mère, à la famille royale de Prusse. Son père, général en chef au service de Russie, où il a dirigé toutes les communications de l'empire, avait épousé une princesse de Saxe-Cobourg. Lui-même est général-major de cavalerie au service russe, et sa sœur a épousé le duc régnant de Saxe-Cobourg, frère du roi Léopold et de la duchesse de Kent. Ce mariage resserre les liens qui unissent la France à plusieurs des maisons souveraines de l'Allemagne, et c'est une preuve nouvelle de l'heureuse impulsion donnée à nos relations diplomatiques par M. Molé.

M. le duc de Nemours s'est embarqué à Toulon, pour l'Afrique. L'expédition de Constantine aura donc décidément lieu, et les négociations pour la paix que l'on disait reprises avec Achmet-Bey, ou ne l'ont pas été, ou à peine renouées se sont rompues de nouveau. Nous ne le regrettons pas; nous aimons mieux que la paix soit faite sur les murs de Constantine, et imposée par une armée victorieuse, aux conditions qu'il nous plaira d'y mettre. Un peu de gloire en Afrique ne nuira point à la France, au milieu du repos de l'Europe, et nous vaudrons davantage aux yeux des Arabes, quand nous leur aurons donné une nouvelle preuve de notre force. La cause d'Alger, si compromise par toutes les incertitudes de nos systèmes, y gagnera beaucoup; et si Achmet-Bey est battu, comme nous n'en doutons pas, si nous entrons dans sa capitale, dussions-nous même ne pas la garder, ce sera un évènement qui retentira jusqu'à Tlemcen, au sein du divan de l'empereur du Maroc, et dans les conseils de Constantinople. Avec des Barbares, il faut faire le plus souvent de la force. Commencez par être forts, et soyez ensuite justes et modérés, pour que votre justice et votre modération ne soient pas perdues, pour qu'elles ne soient pas interprétées comme des preuves d'impuissance, et pour qu'on ne se croie pas tout permis contre vous. Voilà le conseil que nous donnerons au gouvernement, sans nous embarrasser d'ailleurs et avant de nous occuper du système qu'il peut vouloir appliquer en Afrique, car ce sont des questions entièrement distinctes. Aussi

l'expédition de Constantine nous satisfait-elle dans l'intérêt de notre prépondérance en Afrique, persuadés comme nous le sommes que le gouvernement n'a rien négligé pour la faire réussir.

Nous aurons en effet, dans la province de Constantine, vingt mille hommes disponibles, tant pour l'expédition que pour l'occupation des points intermédiaires entre Constantine et Bone, et pour la défense de cette dernière place. Tous les préparatifs sont faits sur une grande échelle et dans de larges proportions. Le ministère, qui les avait poussés très loin pendant les négociations, les a complétés depuis la rupture. L'armée ne sera plus exposée, comme l'année dernière, à manquer de vivres; un matériel considérable est accumulé à Bone, à Guelma, au camp de Medjz-Hammar, et l'artillerie sera commandée par le premier des généraux de cette arme, le lieutenant-général Vallée.

Au reste, il n'y a rien de trop dans toutes ces mesures. Ce n'est pas à un méprisable ennemi qu'on doit avoir affaire, et à moins que les habitans, fatigués de la tyrannie d'Achmet, ne nous en ouvrent les portes, Constantine ne sera pas enlevée d'un coup de main. Achmet y a fait de grands travaux; ses redoutables alliés, les Cabaïles, lui sont restés fidèles, et peut-être la population arabe, incertaine sur nos intentions pour l'avenir, n'osera-t-elle se déclarer pour nous. Mais au moins le bey de Constantine en sera réduit à ses propres ressources et à celles de la province dont il est maître, sans recevoir du dehors un appui matériel et moral qui aurait doublé ses forces. La position prise à Tunis par l'escadre française aux ordres du contre-amiral Gallois, préviendra toute tentative de débarquement de la part des Turcs, et tout changement préjudiciable à nos intérêts sur la frontière orientale de la régence; car ce n'est pas seulement contre les Arabes d'Abd-el-Kader et les Cabaïles d'Achmet que nous avons à défendre notre conquête, mais encore contre la Porte ottomane, qui renouvelle ses protestations à chaque instant et ne perd pas une occasion de revendiquer ses prétendus droits.

L'année dernière, un peu avant la chute du ministère de M. Thiers, une démonstration était devenue nécessaire pour protéger notre allié, le bey de Tunis, et empêcher quelque folle entreprise de la Porte sur l'ancienne régence d'Alger. On devait croire que, suffisamment avertie par cette épreuve, la Porte s'abstiendrait d'un nouvel essai de ses forces, et ne nous demanderait pas une seconde leçon. Et cependant elle a encore une fois cédé à de perfides conseils, et forcé le gouvernement français, son allié, à prendre contre elle la résolution éventuelle d'un nouveau Navarin, s'il le fallait. C'était pourtant une bien dure extrémité que celle-là, et c'eût été une rude atteinte portée au système de *statu quo* et d'immobilité, qui, est dans les affaires d'Orient, celui de l'Angleterre et de la France. Pour nous, en applaudissant à l'énergie de la résolution, nous aurions vu avec peine que l'exécution en devînt nécessaire, et nous préférons de beaucoup que la seule attitude prise par la France ait conjuré un double danger.

Si nous avions pu conserver quelques doutes sur l'influence dont émanait le projet de la Porte, un article récent de la *Gazette d'Augsbourg* les aurait levés. Dans cet article, qui porte un cachet tout russe, et ne s'adresse qu'aux aveugles passions du divan, on cherche à mettre en contradiction les actes et le langage des deux cabinets qui surveillent et gênent le plus les ambitieux projets de la Russie en Orient. On fait observer que ces deux cabinets ont, à plusieurs reprises, empêché le sultan de rétablir son autorité en

Syrie contre son insolent vassal, le pacha d'Égypte, et que M. l'amiral Roussin est revenu à Constantinople avec la stricte mission de maintenir à tout prix un *statu quo* humiliant et ruineux pour l'empire ottoman; et enfin pour dernier trait, ce qui trahit toute l'intention de l'article, on ajoute qu'au reste la valeur des protestations amicales de la France envers le sultan va être mise à l'épreuve; qu'une expédition est partie pour Tunis, chargée d'y opérer la destitution d'un pacha infidèle; que le sultan verra bien si la France, qui se dit son alliée, entend lui laisser les mains libres, et lui permettre de rétablir son autorité comme et où bon lui semble.

Ainsi voilà pourquoi l'influence de la Russie pousse le sultan à une folle et dangereuse entreprise, c'est-à-dire pour river ses fers, pour avoir le droit de lui répéter que la France est son ennemie, et pour le forcer à se rejeter, plus souple, plus docile que jamais, entre les bras de son puissant et *désintéressé* protecteur! Que si, dans une collision possible entre les deux escadres, la flotte turque avait été anéantie, c'eût été à Saint-Pétersbourg un double triomphe. Mais c'est déjà quelque chose que d'avoir prévenu le relâchement de l'alliance consacrée par le fatal traité d'Unkiar-Skelessi, alliance contre nature, et qui ne se peut maintenir qu'à force d'expédiens, de machiavélisme, de menaces secrètes et de caresses publiques.

Les dernières nouvelles de l'Italie sont plus rassurantes. L'ordre se rétablit en Sicile, et il n'a plus été troublé dans les Calabres ni dans l'Abruzze. Mais en Sicile, des exécutions nombreuses et de grandes rigueurs ont signalé la présence du général del Carretto, ministre de la police, et investi par le roi de pouvoirs extraordinaires pour comprimer la révolte. Le général del Carretto a parcouru les principales villes et s'est même avancé dans l'intérieur de l'île, avec de forts détachemens de troupes, qui n'ont éprouvé de sérieuse résistance nulle part. Le châtiment de la révolte a été prompt, cruel, impitoyable. Comme partout, la présence ou la crainte du choléra avait servi de prétexte aux plus coupables excès, il a été facile de confondre les délits politiques avec des désordres et des actes de férocité ignorante et sauvage, que doit punir toute société civilisée, et de les envelopper dans la même répression. Néanmoins l'ensemble et la portée réelle des évènemens qui ont eu lieu sont restés couverts d'un voile que la diplomatie étrangère n'a pas elle-même complètement percé, pas même la diplomatie de l'Autriche. Ce qu'il y a de certain, c'est que la mission du général del Carretto s'est prolongée au-delà du terme qu'on lui avait d'abord assigné et que l'ordre ne s'est rétabli qu'au moyen de rigueurs dont il ne nous appartient pas d'apprécier la nécessité et de présenter la justification. Le général del Carretto est revenu inopinément à Naples, il y a quelque temps, sans doute pour y faire connaître au roi les résultats obtenus et l'éclairer complètement sur la situation du pays. Il n'est resté que vingt-quatre heures à Naples, et il est aussitôt reparti pour la Sicile, d'où son retour définitif n'était attendu que pour dix ou quinze jours après. On croit qu'il sera contraint d'y laisser beaucoup de troupes, ce qui dégarnira peut-être trop la partie continentale du royaume; mais on n'y aperçoit pas de symptômes menaçans.

Le cabinet de Vienne n'aura donc pas l'occasion d'intervenir dans l'Italie méridionale. Le désirait-il, comme l'ont fait supposer pendant quelque temps les publications alarmantes de la *Gazette d'Augsbourg?* Il est permis d'en douter, quand on pense aux immenses embarras et aux complications redoutables qui en eussent été infailliblement la conséquence. M. de Metternich

ne l'ignorait pas; et si des représentations lui avaient été faites, si des avertissemens lui avaient été donnés, sous quelque forme et par quelque voie que ce pût être, fût-ce même par l'intermédiaire de la presse française, il n'aurait pas dû s'en étonner. Le gouvernement français a ses nécessités politiques, comme le gouvernement autrichien a les siennes, et nous croyons les unes plus importantes que les autres au maintien de la paix en Europe.

L'Autriche prétend vivre en bons rapports avec la France. Elle en a certainement besoin pour imposer à la Russie, et pour que sa politique ne soit pas entièrement absorbée par celle du cabinet de Saint-Pétersbourg. D'où vient donc que nous la trouvons partout sur notre chemin, à Turin comme à Naples, pour nous attirer, de la part de ces faibles gouvernemens, des mesures hostiles et des refus blessans? C'est l'Autriche qui, dans l'intérêt de ses bateaux à vapeur de Trieste, empêche le gouvernement napolitain d'admettre les nôtres dans ses ports comme vaisseaux de l'état; c'est l'Autriche qui, dans une question à peu près pareille, nous fait opposer, par le cabinet de Turin, une mauvaise volonté inconcevable et d'interminables lenteurs, grace aux préventions de M. de la Marguerite. Il serait cependant de meilleur goût de renoncer à toutes ces tracasseries, si l'on veut réellement vivre avec nous en bonne intelligence, et si c'est loyalement que l'on rend hommage à la sagesse et à la modération du gouvernement français.

L'Espagne continue à présenter un déplorable spectacle. Tout y est confusion, impuissance et désordre. Les massacres et les révoltes militaires ont cessé; mais on y est et l'on se croit toujours à la veille de nouveaux troubles, parce que l'ordre, imparfaitement rétabli, ne repose sur aucun fondement solide. L'assemblée des cortès et le nouveau ministère restent divisés, et se renvoient de l'un à l'autre la tâche difficile de sauver la patrie et la liberté. Les faibles ressources pécuniaires que le gouvernement s'est procurées à grand'peine ont servi à calmer l'exaspération des soldats, aigris par la négligence dont ils accusaient le précédent ministère à leur égard; mais on est retombé aussitôt dans la même détresse. Aucun service n'est assuré pour un mois, et la désorganisation universelle ne fait que s'accroître.

Au milieu de circonstances aussi critiques, il n'est pas de projets extravagans, coupables et dangereux, que le désespoir n'enfante chaque jour dans des imaginations exaltées par le ressentiment, la crainte, les périls de la situation. Il y a un parti qui veut rompre avec la France, ôter la régence à la reine Christine et essayer de la terreur; ce parti, qui compte dans ses rangs des généraux, des députés aux cortès, des ministres déchus, voulait faire massacrer M. de Senilhes à Pampelune, pour forcer la France à retirer son ambassadeur de Madrid, et laisser, disait-on dans ses conciliabules, la nation espagnole livrée à sa propre énergie. Et c'est pour animer cette énergie, pour réveiller cette nationalité, qui s'est assoupie en comptant mal à propos sur des secours étrangers, que d'atroces calculs ont sacrifié, dans ces derniers jours, tant de victimes; car on rattache généralement aujourd'hui à un plan formel les massacres des généraux et les révoltes militaires qui ont immédiatement suivi le dernier changement du ministère espagnol. Aussi, l'impression qu'en rapportent des observateurs dignes de foi est-elle plus défavorable que jamais à la cause de la reine et de la liberté constitutionnelle.

Trois corps d'armée, en communication les uns avec les autres, entouraient don Carlos à la fin du mois de juillet. Sur la nouvelle de la prise de

Ségovie par les carlistes, Espartero se porta avec le sien dans les environs de Madrid; on sait quels évènemens en furent la suite. Oraa et Buerens restèrent seuls chargés d'observer et de tenir en échec le gros des forces du prétendant; mais ils agissaient isolément. A la fin du mois dernier, tandis qu'Espartero s'éloignait de Madrid, après l'espèce de coup d'état que sa présence y avait provoqué, Buerens a été battu dans une affaire sérieuse, qu'il ne voulait pas engager, et qu'il n'a engagée que pour prévenir une insurrection de son corps d'armée. Cependant les carlistes n'ont pas tiré un grand parti de cet avantage, et maintenant Espartero, revenu dans ses positions de la fin de juillet, les menace de nouveau dans les leurs avec Oraa et les restes de la division Buerens, qu'il a ralliés. Ce qui rend toutefois la situation des carlistes moins dangereuse, et ce qui leur conserve toutes leurs chances, c'est le désaccord d'Espartero et d'Oraa. Leurs troupes ont opéré leur jonction; mais il paraît que les deux généraux ne se sont pas vus, et qu'Espartero, commandant en chef, ne peut compter sur l'obéissance de son subalterne. Les troupes elles-mêmes partagent les antipathies de leurs chefs, et chaque division suit, en politique, un drapeau différent. Que celle d'Oraa se trouve à portée de Madrid, elle y fera peut-être à son tour une réaction révolutionnaire en faveur de M. Mendizabal; que celle d'Espartero y soit rappelée, il est à craindre qu'exaspérée de la nomination du général Seoane à la présidence des cortès et de quelques autres actes de cette assemblée, elle ne fasse un 18 brumaire complet. C'est une révolution envisagée dès aujourd'hui, à Madrid, comme plus que possible, comme probable, si, dans la nécessité de défendre la capitale, Espartero se rapprochait du siége du gouvernement.

A la faveur d'un pareil état de choses et d'une dissolution si entière du parti qui lui est opposé, nous ne serions pas surpris de voir don Carlos prendre un ascendant qui finirait par lui ouvrir les portes de Madrid. Un grand nombre d'hommes politiques s'y attendent, et envisagent ce dénouement avec une résignation que nous ne comprenons guère. Tel est le chemin que la question espagnole a fait dans les esprits et dans la réalité depuis fort peu de temps.

Nous ne saurions en dire autant de la question portugaise, ou de la guerre que se font en Portugal les constitutionnels et les partisans de la charte de don Pédro. L'issue de cette guerre est encore incertaine, et, jusqu'à présent, il y avait eu peu de sang versé; mais nous apprenons ce soir même qu'une sanglante affaire a eu lieu dans les environs d'Alcobaça (au nord de Lisbonne), entre les constitutionnels et les chartistes, commandés, ceux-ci par les maréchaux Saldanha et Terceire, les autres par MM. de Sa Bandeira et Bomfim. Tout l'avantage est resté aux troupes constitutionnelles. L'infanterie ayant très vivement engagé la bataille, celle des deux maréchaux a été écrasée, malgré une opiniâtre résistance. Ils ont alors fait avancer leur cavalerie; mais à peine les deux corps étaient-ils en présence, que le cri de : *halte!* s'est fait entendre, et les soldats se sont donné la main sur le champ de bataille. Étonnés de ce résultat imprévu, Saldanha et le duc de Terceire ont demandé à parlementer, et on est convenu d'un armistice. Les deux armées se sont repliées en arrière, et les généraux victorieux ont aussitôt dépêché à Lisbonne le brigadier Celestino, pour instruire le gouvernement de leur succès et lui demander de nouveaux pouvoirs, afin d'accorder une ca-

pitulation aux partisans de la charte, s'ils sont disposés, comme on le croit, à désarmer. Les maréchaux ont perdu beaucoup de monde; le général San-Cosme a été tué, et la jeune noblesse qui avait quitté Lisbonne pour combattre sous les drapeaux de la charte, a été décimée par le fer et le feu des constitutionnels. Ces nouvelles sont du 30 août, et quoiqu'elles soient apportées par le paquebot de Falmouth, avec des correspondances de Lisbonne de la même date, les journaux anglais n'en font aucune mention. Ils disent, au contraire, que la situation était toujours la même, et que les maréchaux devaient entrer au premier instant à Lisbonne, sans que MM. de Sa Bandeira et Bomfim pussent y mettre obstacle. Les journaux anglais nous paraissent avoir mal jugé cette question et d'un point de vue aussi étroit qu'intéressé. Les deux plus grands noms militaires du Portugal sont, il est vrai, du côté de la charte, et c'est en général le parti de l'armée. Mais la constitution, et les cortès qui viennent d'en achever la réforme dans un sens très raisonnable, ont de leur côté la bourgeoisie armée de Lisbonne, que soutient dans sa résistance une haine assez vive contre les Anglais, véhémentement soupçonnés, et non sans raison, de préférence pour le parti contraire. C'est ce qui rend leurs correspondances de Lisbonne si injustes et si niaisement hostiles envers M. de Bois-le-Comte. Moins fortement prévenu que lord Howard de Walden en faveur des *chartistes*, M. de Bois-le-Comte est nécessairement, à leurs yeux, un démagogue forcené qui hante les clubs de Lisbonne et rédige leurs proclamations un peu sauvages.

Nous aurions beau jeu à répondre, si la chose en valait la peine. Mais nous nous ferions scrupule de découvrir toutes les plaies de l'alliance anglaise, qui est assez délabrée en ce moment, peut-être faute de grands intérêts qui puissent lui rendre sa première vigueur; car le fond des dispositions de l'Angleterre, à notre égard, est resté le même, et sa politique générale n'a pas fait un changement de front. Lord Durham s'était bien rendu à Londres avec son projet favori d'alliance russe, qui est la clé de bien des contradictions apparentes dans la conduite du gouvernement anglais à l'égard des affaires d'Orient; mais il n'a pas réussi à le faire goûter, et peu à peu on a vu pâlir son étoile, un moment si brillante et qui menaçait d'éclipser l'astre de lord Palmerston. Lord Durham n'a conservé, en effet, ni dans la presse anglaise, régulateur et thermomètre de l'opinion publique, ni auprès de la jeune reine, la faveur qui avait salué son retour à Londres, alors qu'on le croyait presque appelé à devenir, d'un instant à l'autre, l'ame et le chef d'un nouveau ministère. Ce changement, du reste, remonte et s'étend plus haut. L'auguste protectrice de lord Durham, la duchesse de Kent, mère de la reine, ne paraît pas avoir conservé elle-même tout l'ascendant qu'elle avait exercé jusqu'alors sur elle, et dont la jeunesse et l'inexpérience de sa fille semblaient devoir lui assurer une plus longue possession. La jeune reine, dit-on, a voulu l'être de fait et de nom; elle a un caractère décidé, la prétention de voir, de juger, de choisir par elle-même, et c'est ce qui a rejeté un peu dans l'ombre la duchesse de Kent et M. Conroy, ainsi que lord Durham. On s'occupe maintenant de donner à la reine un secrétaire particulier; nous disons qu'on s'en occupe, parce que nous ne croyons pas la chose terminée. M. le baron Stockmar, honoré de toute la confiance du roi Léopold, a eu, et il a sans doute encore, bien des chances pour être revêtu de ces fonctions délicates, qui demandent un homme parfaitement en

dehors de la sphère des partis. Mais sa nomination aurait rencontré des difficultés dans l'intérieur de la maison royale, et nous ne pensons pas que ce choix, dont la France n'aurait qu'à se féliciter, soit définitivement arrêté.

Quant au ministère anglais, il est toujours aux genoux de sa jeune souveraine, investi d'une confiance et jouissant d'un crédit que rien encore n'a ébranlés. Il se prépare, non sans quelque crainte, à la session prochaine, la première d'un parlement où sa majorité sera bien faible. Peut-être espère-t-il plus de ménagemens de la part des lords, et leur assentiment aux deux ou trois mesures capitales qu'il ne peut abandonner sans déshonneur, comme a semblé le promettre le duc de Wellington au nom de son parti, dans une déclaration fort remarquée à l'époque où elle fut faite. Ce qui justifierait cet espoir, c'est que depuis le duc de Wellington a continué à tenir le même langage, et tout récemment encore on le recueillait avec empressement de sa bouche au château de Windsor, où la reine, toute whig qu'elle est, et la nouvelle cour l'ont accablé de caresses, de prévenances et de flatteries.

Un colonel Vidaurre a fait au Chili, dans les premiers jours de juin, à la tête de quelques troupes qu'il commandait, une tentative de révolution qui a échoué, et dont nous ne parlerions pas, si elle ne se rattachait à des évènemens d'une grande importance, et ne devait probablement avoir de graves conséquences pour la majeure partie des nouvelles républiques de l'Amérique méridionale. La guerre était sur le point d'éclater entre le Chili et Buenos-Ayres d'une part, et de l'autre la confédération peru-bolivienne, composée de la Bolivie et des huit départemens de l'ancien Pérou, sous le protectorat du général Santa-Cruz. Cette guerre avait pour principal motif l'agrandissement subit de la puissance bolivienne et de Santa-Cruz, à la faveur des derniers déchiremens du Pérou. Par sa réunion avec la république voisine, sous l'habile gouvernement de l'ambitieux protecteur, la Bolivie, qui n'avait pas un port de mer, s'était avancée jusqu'aux rivages de l'Océan Pacifique, et menaçait de ce côté la suprématie maritime du Chili. Des ressentimens personnels s'étaient joints aux raisons politiques; le parti dominant au Chili accusait le général Santa-Cruz d'avoir favorisé une expédition de proscrits chiliens contre le gouvernement actuel de leur patrie; et le ministre de la guerre de cette république, don Diego Portalès, homme fort distingué d'ailleurs, ne pardonnait pas au général Santa-Cruz des talens et un bonheur qui l'avaient rendu l'arbitre d'un tiers de l'Amérique méridionale. Enfin, après quelques négociations inutiles, accompagnées, de la part du Chili, de procédés fort extraordinaires, Portalès avait déterminé son gouvernement à déclarer formellement la guerre au général Santa-Cruz, et entraîné dans sa querelle le général Rosas, président de la République Argentine (provinces unies de Rio de la Plata). Les choses en étaient là, et une expédition se préparait au Chili pour commencer les hostilités, quand a eu lieu le soulèvement dont nous avons parlé plus haut. Le colonel Vidaurre désapprouvait la guerre entreprise contre la Bolivie, et c'est un sentiment que l'on croit assez général dans la population. Mais, comme nous l'avons dit, ce soulèvement a été réprimé, les troupes insurgées ont été mises en déroute, et Vidaurre a pris la fuite. Cependant, comme le ministre Portalès, principal instigateur de la guerre, a perdu la vie dans ce mouvement, il est à présumer que le gouvernement du Chili changera de politique, et que la guerre sera au moins ajournée. Si

elle se poursuivait, nos vœux seraient pour le général Santa-Cruz, dont les dispositions envers la France ne laissent rien à désirer, tandis que nous avons des différends avec le Chili et la République Argentine; car en ce moment même, il est question de faire appuyer par quelques démonstrations navales nos réclamations à Buenos-Ayres, auprès de Rosas, dont nous avons beaucoup à nous plaindre. Et en général, c'est un moyen de nous faire rendre justice, auquel les nationaux établis dans ces contrées lointaines, à la merci de gouvernemens faibles et passionnés, trouvent que la France n'a pas recours assez souvent. Il serait à souhaiter que la marine française exerçât en leur faveur une protection plus constante, en se montrant bien plus fréquemment dans les ports de l'Amérique du Sud. Ainsi on aurait peut-être évité par une autre attitude les différends actuels avec le Mexique, où nos affaires ne paraissent pas menées avec toute l'énergie convenable; et s'ils ne sont pas terminés à notre satifaction, ce n'est pas le faute du brave amiral La Bretonnière.

On nous permettra, en terminant, de revenir encore une fois sur les imputations calomnieuses que notre travail sur la Russie nous a values de la part d'un libéralisme étroit et inintelligent; c'est pour leur opposer, en deux mots, une réponse péremptoire. Nous venons d'apprendre que le numéro de la *Revue* qui contient ce travail a été prohibé en Russie par ordre du gouvernement, et nous avons reconnu dans un journal allemand, dont les relations avec la chancellerie de M. de Nesselrode ne sont ignorées de personne, un essai de réponse aux piquans détails que nous avons donnés, dans notre chronique du 15 août, sur l'état des relations du cabinet de Saint-Pétersbourg avec ceux de Vienne et de Berlin. Nous ne saurions ajouter rien de plus, et nous livrons ces deux faits avec une entière confiance au jugement des esprits droits et impartiaux.

Revue Musicale.

— Mme Stoltz a continué ses débuts à l'Opéra dans *les Huguenots*. Après doña Anna, caractère sublime au-dessus de toute comparaison, le rôle de Valentine est, sans contredit, aujourd'hui le plus grand et le plus beau du répertoire; aussi, quoique la cantatrice n'ait pas réalisé, le premier jour, toutes les espérances de ses nombreux amis, on peut féliciter Mme Stoltz de s'en être encore tirée si bien. Le rôle de Valentine, comme du reste toutes les créations de l'école à laquelle appartient Meyerbeer, réclame une force de composition dramatique, une puissance d'organe, une sorte d'enthousiasme que Mme Stoltz possède en elle, nous n'en doutons pas, mais que certaines raisons, plus ou moins indépendantes de sa volonté, et dont nous parlerons tout à l'heure, l'ont empêchée jusqu'ici de produire sur notre scène. Mme Stoltz n'est pas, certes, une cantatrice italienne, loin de là; ni la Malibran, ni la Sontag ne lui ont dit leur secret. Si jamais elle tient le premier rang, nous ne pensons pas que ce soit par la grace flexible de son chant et l'irréprochable pureté de sa manière. Il faut donc qu'elle s'efforce d'acquérir, ou, pour mieux dire, de produire les qualités d'expression qu'exige cette école,

que, pour notre part, nous n'aimons pas, car nous trouvons qu'elle aboutit à l'exagération dramatique, aux cris, à la ruine de la mélodie, mais qui, après tout, vaut bien qu'on s'y conforme, puisqu'elle est en honneur aujourd'hui. Voilà pourquoi, même au milieu du succès bien légitime qui l'a, dès son début, accueillie dans *la Juive*, il était facile de prévoir que Mme Stoltz sortirait avec moins de bonheur de l'épreuve des *Huguenots*. La grande musique ne soutient guère que les forts. A mesure que la musique s'élève, elle dépouille tous ces petits artifices de métier, au moyen desquels la plus médiocre cantatrice gagne la partie, pourvu qu'elle sache tordre ses membres à propos et rouler ses grands yeux à souhait. La musique de *la Juive* nous semble admirablement combinée pour ce genre d'effet. Dans le caractère de Valentine, tout au contraire, on sent une préoccupation presque constante de l'idéal; l'effet tombe moins sous le sens, il est plus dans le cœur que dans le geste, plus dans l'expression simple de la voix que dans l'expression du regard. En passant ainsi, presque à l'improviste, de *la Juive* aux *Huguenots*, Mme Stoltz devait trébucher, faute d'avoir bien calculé les distances. Il en serait de même, si demain elle s'attaquait à Mozart. On aurait tort cependant de donner à ce petit échec, bien réparé depuis, plus d'importance qu'il n'en mérite. L'avenir des cantatrices ne dépend pas d'une seule épreuve, il faut bien aussi leur tenir compte de ces funestes inquiétudes du premier début, qui recommencent pour elles à chaque rôle nouveau. Depuis quelques jours, Mme Stoltz se rassure, et tout va mieux; il y a plus de confiance et moins de fausses notes. En vérité, c'est une rude affaire pour la critique que d'avoir ainsi à se prononcer à tout moment sur des talens qu'elle ne peut juger dans leur ensemble. Hier ils ont réussi, ce soir ils échouent; à toute occasion ils varient; et si vous faites comme eux, on prétend aussitôt que vous les exaltez par caprice, ou que vous les diminuez à plaisir. Il y a des chanteurs accomplis et parfaits sur le compte desquels il n'est point permis d'hésiter; ceux-là se font reconnaître d'un seul coup; une cavatine suffirait au besoin pour donner leur mesure. Après *Guillaume Tell* et *les Huguenots*, on pouvait, sans être un grand sorcier, parler hardiment de l'avenir de Duprez; mais que dire de ces talens, jeunes et sans expérience, qui font quelques pas, puis s'arrêtent, et ne se révèlent jamais que par boutades? Quoi que la critique fasse à leur égard, il ne tient qu'à eux de lui donner un démenti.

Nous l'avons déjà dit, Mme Stoltz possède une des plus belles voix de soprano qui se puissent entendre. C'est une vibration, une limpidité, et, par momens, une puissance dont rien n'approche. Tout l'avenir de Mme Stoltz est dans cette voix. Il s'agit maintenant pour elle de l'assouplir, de la rendre obéissante et juste, sinon parfaitement agile, et surtout d'en égaliser les registres. Pour bien apprécier la beauté naturelle de cette voix, il suffit d'entendre les effets qu'elle trouve presque au hasard et dans l'état inculte où elle est encore. Ainsi, dans le magnifique duo du quatrième acte, lorsque Valentine éperdue avoue à Raoul, pour le retenir auprès d'elle, le secret de sa passion, Mme Stoltz, par l'élan seul de son organe, émeut toute la salle, et remplace de la sorte le mouvement spontané où Mlle Falcon s'abandonne. Du moment où Mme Stoltz sera parvenue à modérer, à son tour, cette voix qui, aujourd'hui, la gouverne et l'entraîne souvent hors de la mesure, Mme Stoltz n'aura plus de rivale sérieuse sur la scène de l'Opéra. On reproche beaucoup à la jeune cantatrice de Bruxelles de manquer de chaleur dramatique et

d'enthousiasme *sacré*. C'est à tort. Nous croyons, nous, que Mme Stoltz, sans affectionner plus qu'il ne convient toutes les extravagances de pantomime inventées par le théâtre moderne, sent assez vivement le drame qu'elle exprime pour ne pas lui faire défaut. Seulement, la préoccupation incessante où elle est de la mesure et de l'intonation concentre en elle toute inspiration et l'empêche de se produire au dehors. Mme Stoltz hésite dans la musique; de là tous les défauts qu'on lui reproche. Comment voulez-vous qu'une cantatrice s'abandonne aux élans généreux de son ame, quand elle tremble pour la note qu'elle va saisir? Mme Stoltz se renferme dans sa partie et n'en sort pas: on voit trop que les soucis qui dévorent Valentine viennent moins de la querelle des catholiques et des huguenots que des embarras d'attaquer certaine note aiguë qu'elle attend au passage. La plupart du temps Mme Stoltz tient ses yeux fixés sur l'orchestre ou Duprez qu'elle semble interroger; l'inquiétude qui se trahit sur son visage, tôt ou tard se communique au public, et finit par glacer toute sympathie: car en effet rien n'est insupportable comme de se méfier de sa cantatrice et de redouter à tout moment la pointe d'une fausse note qui vous pique au vif. Cette alternative vous impatiente et vous irrite; vos sensations changent vingt fois en deux minutes, de telle sorte qu'une cavatine finit par devenir un pari de tapis vert. Or, on ne va pas au théâtre pour y chercher les émotions du jeu. Que Mme Stoltz acquière les qualités musicales dont nous parlons, et vous verrez si ces apparences fâcheuses ne tardent pas à s'évanouir; je défie qu'une femme de talent et de cœur devienne cantatrice sans devenir en même temps comédienne. Le travail se fait sans qu'elle y prenne garde, presque insensiblement. Aux Italiens du moins, cela s'est toujours passé de la sorte; pour trouver des exemples du contraire, il faudrait les aller chercher à l'Opéra-Comique, où l'on naît comédien, mais où en revanche l'on ne meurt guère chanteur. Qu'avant tout Mme Stoltz apprenne à modérer sa voix. Il est impossible, quand on se sent le pied sur un terrain qui glisse, d'aller et de venir librement, comme il convient; on demeure à sa place, immobile; on hésite, on n'ose faire un pas, on garde en soi toute chaleur, crainte de trop s'aventurer en voulant tenter plus. L'intonation, encore une fois! mais c'est là tout le secret d'une cantatrice, c'est la puissance de son geste, la beauté de son regard, l'aisance de sa démarche, l'harmonie enfin de toute sa personne. — Dans le caractère de Raoul, Duprez trouve des effets inouis. Au quatrième acte, surtout, rien n'égale son enthousiasme, et la magnificence de sa voix. Comme il chante la cavatine que Meyerbeer a mise dans le duo! Comme il traduit à merveille les moindres nuances de cette profonde musique! Il y a au commencement de ce duo, qui est un chef-d'œuvre, une inspiration adorable, une phrase de quelques mesures si rapide et si délicieuse, qu'elle passe comme un éclair, mais comme l'éclair d'un diamant. Duprez dit cette phrase avec un charme qu'on ne saurait exprimer. Après la dernière mesure, au lieu de s'arrêter, et de conclure la période comme faisait Nourrit, il continue et jette encore un son voilé qui s'évanouit doucement comme un soupir, de sorte qu'on dirait que la note divine de Meyerbeer se reflète dans le cristal de sa voix.

La partition du *Duc de Guise*, que l'Opéra-Comique a représenté cette semaine, est une œuvre qui se recommande par les hautes qualités de style et d'instrumentation qui ont valu à M. Onslow cette belle renommée que nul en France ou en Allemagne ne lui conteste. Il serait à souhaiter que les

musiciens qui écrivent aujourd'hui pour l'Opéra-Comique voulussent bien se régler sur ce modèle et composer leur musique dans de semblables dimensions. La partition du *Duc de Guise* est un chef-d'œuvre de style, et cela sans affectation scholastique; à peine si dans l'ouverture on trouve un motif traité en fugue; c'est la science la plus pure et la plus aimable, la science qui se sait assez forte pour être naïve et ne point afficher, à tous propos, ces formules de Conservatoire dont nul ne se soucie aujourd'hui. Cependant, il faut le dire aussi, cette musique manque un peu d'invention dans le rhythme, et la mélodie n'a que trop souvent rien à faire avec les beautés qui la distinguent. On sent trop constamment chez le maître des préoccupations instrumentales funestes à la voix; quand M. Onslow aurait négligé, pendant qu'il écrivait *le Duc de Guise*, de se souvenir qu'il a fait d'admirables quatuors et de fort belles symphonies, le public ne l'aurait pas oublié pour cela. M. Onslow apporte à la scène des habitudes de symphonie tout comme d'autres des habitudes de romances et d'ariettes ridicules. A Dieu ne plaise que je veuille ici faire des comparaisons! M. Onslow est placé trop haut pour cela; et d'ailleurs il pourrait invoquer pour lui l'exemple de Beethoven, ce qui ne l'excuserait pas à mon sens. Du reste, pour témoigner de la vérité de ce que j'avance, il suffit de citer le meilleur morceau de l'ouvrage, celui que le public recherche surtout avec amour, et qui est tout simplement un fragment de symphonie; je veux parler d'un entr'acte où l'effet des sourdines, si heureusement traité par Weber dans l'ouverture d'*Eurianthe*, se trouve mis en œuvre avec un bonheur rare, et produit l'effet le plus curieux. Il est impossible de rendre plus habilement la sombre et froide mélancolie d'une nuit de décembre en pleine campagne. Le vent pleure et gémit dans les bruyères, la pluie tombe, la grêle bat les vitres; c'est de la musique imitative à la manière de la symphonie pastorale de Beethoven.

F. BULOZ.

ERRATA DU ONZIÈME VOLUME.

Pag. 389, ligne 2, au lieu de: *Phedon*, lisez: *Phèdre*.
— 392, — 18, au lieu de: *d'histoire*, lisez: *l'histoire*.
— 394, — 27, au lieu de: *Protagas*, lisez: *Protagoras*.
— 405, — 21, au lieu de: *ses moyens*, lisez: *les moyens*.
— 595, — 15, au lieu de: *Pasley*, lisez: *Paisley*.

TABLE

DES MATIÈRES DU ONZIÈME VOLUME.